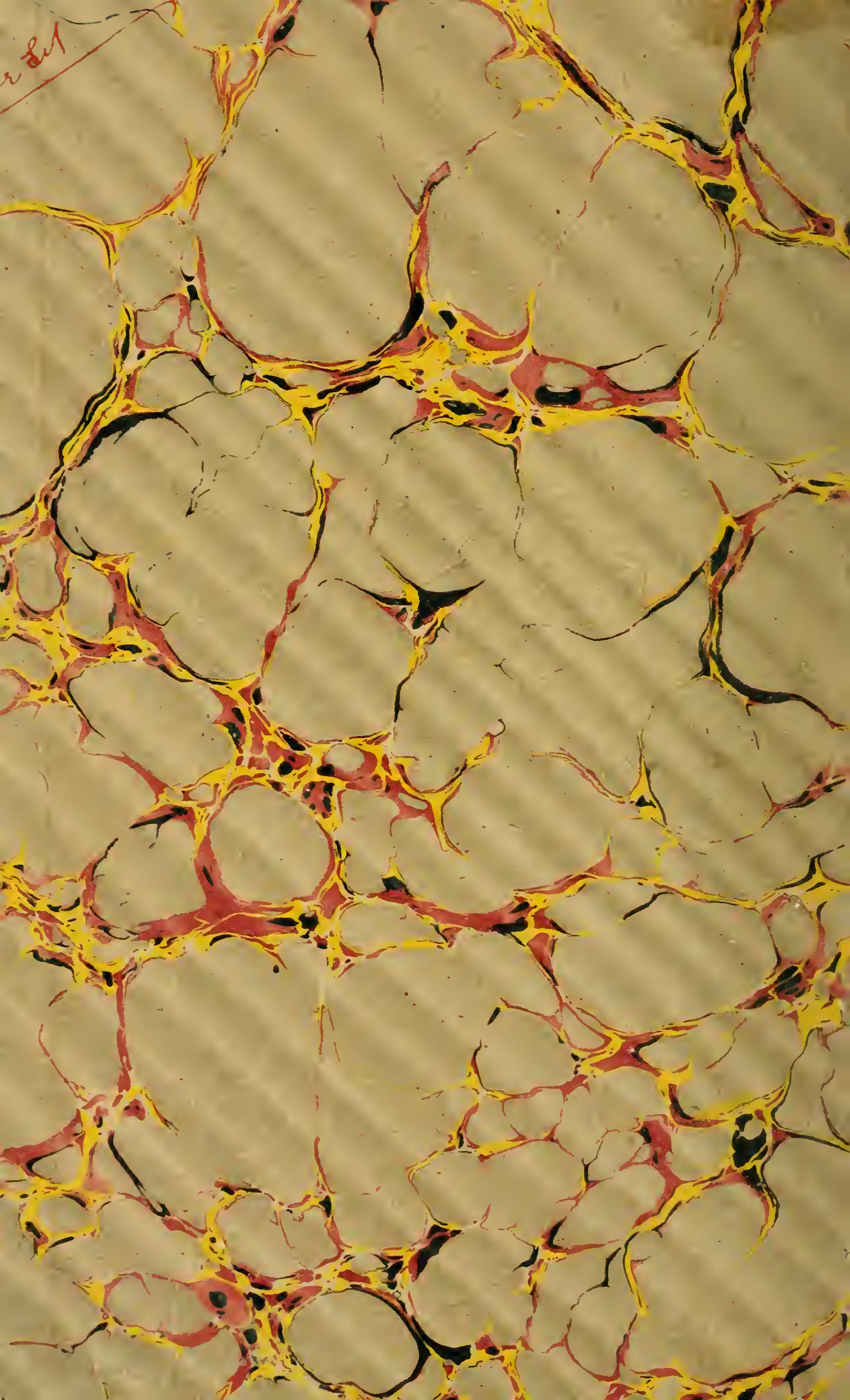

3 1761 07321959 4





RECUEIL

DE

CHANSONS POPULAIRES.

—

TOME II

Tiré à 150 exemplaires numérotés à la presse

N° 90.

RECUEIL

DE

CHANSONS POPULAIRES

PAR

E. ROLLAND

—

TOME II

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 6 RUE DES FOSSÉS ST. BERNARD

—

EN DEPÔT

CHEZ EMILE LECHEVALIER, LIBRAIRE

39, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS

1886

Imprimerie de Breitkopf & Härtel à Leipzig.

RECUEIL

DE

CHANSONS POPULAIRES

I. LA FILLE AU CRESSON

(Voy. tome I, p. 1. et suiv.)

p) Mergouton vè et l'iau
Evoq son creuchon;
Lè font'notte étôt crûze,
Elle cheuièye è fond.
Aïe, aïe, aïe, aïe,
Dijôt Mergouton.

Lè font'notte étôt crûze
Elle cheuiyèye è fond.
Toulè vie t'è pessire
Trôs bés jiones gaichons. *Aïe, aïe. . . . . .*

Qu'ot-ce que v'donn'rô, mè mie,
Je vos retirerons. *Aïe, aïe. . . . . .*

Je n'è rin è v'donnire,
Si c'n'étôt m'creuchon. *Aïe, aïe . . . .*

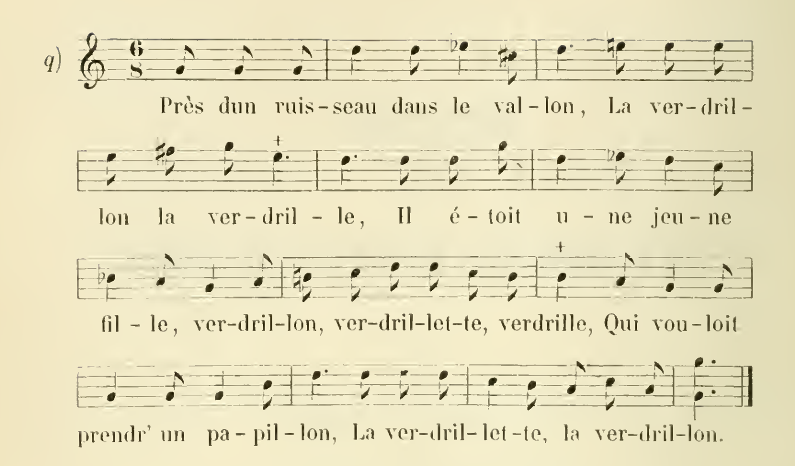
Doune moins que celet, mè mie,
Je te robrasserons. *Aïe, aïe . . . .*

Robrasséme chue lè bouche
Et robrasséme chue l'front. *Aïe, aïe . . .*

Mense, *Mémoires de la Société d'archéol. lorraine*, 1865, p. 72.

La mélodie de cette chanson telle que la donnent *les Mém. de la soc. d'arch. lorr.* est exactement la même que celle de Ballard (1711) reproduite dans le T. I de notre Recueil, p. 1. version *a*, sauf que la dernière note est un *la* dans Ballard et un *sol* dans la version notée en Lorraine. Nous croyons que c'est avec intention que Ballard n'a pas terminé dans le ton.

q)



Près d'un ruisseau dans le vallon
La verdrillon, la verdrille,
Il étoit une jeune fille
Verdrillon, verdrillette, verdrille,
Qui vouloit prendre un papillon
La verdrillette, la verdrillon.

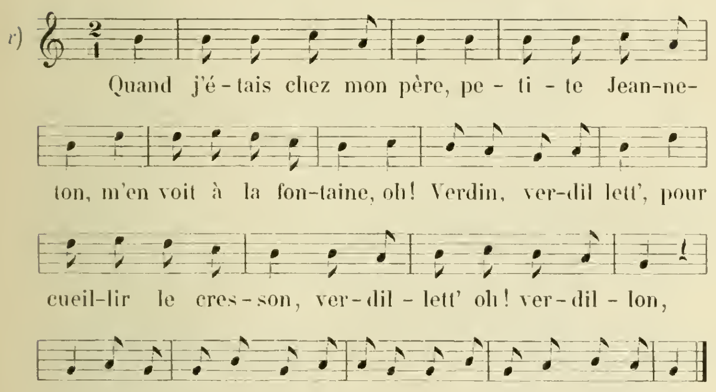
Qui vouloit prendre un papillon
La verdrillon, la verdrille.
La v'là qui court et qui sautille
Verdrillon, verdrillette, verdrille,
Faisant voler son cotillon
La verdrillette, la verdrillon.

Faisant voler son cotillon
La verdrillon, la verdrille,
Dans le jonc son pied s'entortille
Verdrillon, verdrillette, verdrille,
Et la v'là dans l'eau tout d' son long
La verdrillette, la verdrillon.

Et la v'là dans l'eau tout d' son long
La verdrillon, la verdrille,
A son secours vint un bon drille
Verdrillon, verdrillette, verdrille,
Qui la r'pêchit comme un poisson
La verdrillette, la verdrillon.

Qui la r'pêchit comme un poisson
La verdrillon, la verdrille.
Reconnaissante autant qu' gentille
Verdrillon, verdrillette, verdrille,
Ell' l'en r'mercie à la maison
La verdrillette, la verdrillon.

Cette chanson se trouve dans une comédie : *Les ensorcelés ou Jeannot et Jeannette, parodie des Surprises de l'amour, par Mme Favart et Messieurs Guérin et H. . . . , représentée pour la première fois par les comédiens italiens du Roi*, le 1er Septembre 1757. — C'est évidemment une chanson populaire remaniée.



Comm' j'étais chez mon père,
Petite Jeanneton,
M'envoit à la fontaine
Oh! verdin verdillette,
Pour cueillir le cresson
Verdillette oh! verdillon,
Oh! verdin, verdin, verdillette,
Verdillette oh! verdillon.

La fontaine était creuse
Coulée je suis au fond.

Par ici-t-il lui passe
Trois jeunes gentils garçons.

— Que faites-vous, la belle,
Cueillez-vous le cresson?

— Nenni, nenni, messieurs,
Coulée je suis au fond.

— Que nous donnerez-vous, la belle,
Nous vous retirerons?

— Tirez, tirez, messieurs,
Après ça nous verrons.

Quand la belle fut tirée
Ell' chanta une chanson.

— Ce n'est point ça, la belle,
Que nous vous demandons.

Votre petit cœur, mignonne,
Savoir si nous l'aurons.

— Mon petit cœur, messieurs,
N'est point à l'abandon.

Mon pèr' l'a promis
A un garçon d' Tournon

Qui mange bien la soupe
Et boit bien le bouillon.

Confins de la Touraine, du Poitou et du Berry. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. III f[et] 36.

Allegro moderato.

s) 

Lorsque j'étais petite, seulette à la maison
On m'envoyait souvent pour cueillir du cresson
Verduron, verdurinette, pour cueillir du cresson.

La fontaine était creuse, je suis tombée au fond.

Sur le chemin passent trois cavaliers barons.

Que donn'rez-vous, la belle, pour vous tirer du fond?

Ah! tirez moi, dit-elle, et puis nous marchand'rons.

Quand la belle fut tirée, s'en fut à la maison;

Met la tête en fenêtre et chante une chanson.

Ce n'est pas ça, la belle, que nous vous demandons.

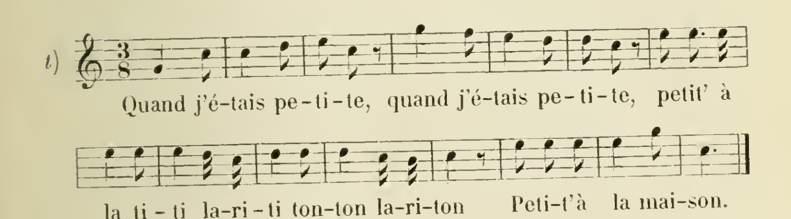
C'est vos amours, la belle, si nous les méritons.

De mes amours, dit-elle, nous vous en fricasserons

Dans une poële à châtaign's qui n'aura pas de fond.

En revenant de foire, songez à ma chanson.

NIVERNAIS. Champfleury et Weckerlin, *Chans. pop. des prov. de France*. p. 123.

t) 

Quand j'étais petite (*bis*)
Petite à la *titi lariti*
Tonton lariton
Petite à la maison.

On m'envoyait à l'herbe,
A l'herbe *titi* etc.
A l'herbe et au cresson.

La fontaine était pleine
J' suis coulée au fond.

Par là vient à passer
Trois cavaliers bretons.

— Combien nous donn'rez-vous
Et nous vous tirerons ?

— Tirez, tirez, dit-elle,
Et après nous verrons.

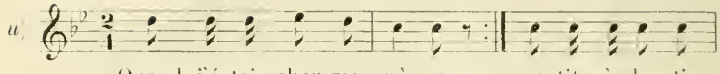
Un' fois la belle tirée
Ell' court à la maison.

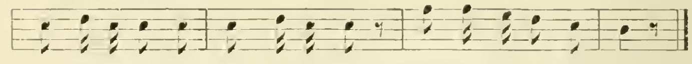
Elle ouvre sa fenêtre
Compose une chanson.

— Mon petit cœur, dit-elle,
N'est pas pour des Bretons,

Mais pour des gens de guerre
Qui ont de la *titi lariti*
Tonton lariton
De la barbe au menton.

Scaër (Finistère). Communication de M. E. GUICHOUX.





Quand j'étais chez mon père (*bis*)
Petite à la . . . *titi lariti, tonton lariton*
Petite à la maison.

On m'envoyait à l'herbe (*bis*)
J'allais cueillir . . . *titi lariti, tonton lariton*
J'allais cueillir le jonc.

En cueillant la joncée (*bis*)
Je suis coulée . . . *titi lariti, tonton lariton*
Je suis coulée au fond.

Par le grand chemin passent (*bis*)
Trois cavaliers . . . *titi lariti, tonton lariton*
Trois cavaliers gascons.

Ils m'ont demandé, belle, (*bis*)
Pêchez vous du . . . *titi lariti, tonton lariton*
Pêchez vous du poisson ?

— Comment en pêcherais-je (*bis*)
Je suis coulée . . . *titi lariti, tonton lariton*
Je suis coulée au fond !

— Que donneriez-vous, belle, (*bis*)
Nous vous reti . . . *titi lariti, tonton lariton*
Nous vous retirerions.

— Tirez toujours, dit-elle, (*bis*)
Puis après nous . . . *titi lariti, tonton lariton*
Puis après nous verrons.

Quand la bell' fut tirée (*bis*)
Chanta une . . . *titi lariti, tonton lariton*
Chanta une chanson.

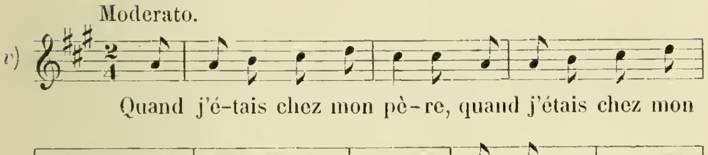
— Ce n'est pas ça, la belle, *(bis)*
Que nous vous de . . . *titi lariti, tonton lariton*
Que nous vous demandons.

C'est votre cœur en gage *(bis)*
Savoir si nous . . . *titi lariti, tonton lariton*
Savoir si nous l'aurons.

— Mon petit cœur en gage *(bis)*
N'est point pour des . . . *titi lariti, tonton lariton*
N'est point pour des Gascons.

C'est pour ce gens de guerre *(bis)*
Qu'ont la barbe au . . . *titi lariti, tonton lariton*
Qu'ont la barbe au menton.

Morbihan. Chanson recueillie par M. Denis du Désert.





Quand j'étais chez mon père (*bis*)
Petite à la *titi, lariti,*
ton ton lariton
Petite à la maison.

On m'envoyait à l'herbe
Pour cueillir le jonc..

La fontaine était basse
Je suis coulée au fond.

Par le grand chemin passent
Trois cavaliers barons.

Ils m'ont demandé : belle,
Pêchez-vous du poisson?

— Comment en pêcherai-je?
Je suis coulée au fond.

— Que donneriez-vous, belle,
Nous vous en tirerions?

— Tirez toujours, dit-elle,
Après cela nous verrons.

Quand la belle fut tirée
S'en court à la maison,

Se mit à la fenêtre
Compose une chanson.

— Ce n'est pas cela, la belle,
Que nous vous demandons.

C'est votre cœur en gage
Savoir si nous l'aurons.

— Mon petit cœur en gage
N'est pas pour des poltrons.

C'est pour un homme de guerre
Qu'a la barbe au menton,

La croix sur la poitrine
L'épée au ceinturon.

Loudéac (Côtes du Nord). Chanson recueillie par M. Rousselot. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. III f^{et} 41 et t. V f^{et} 206.

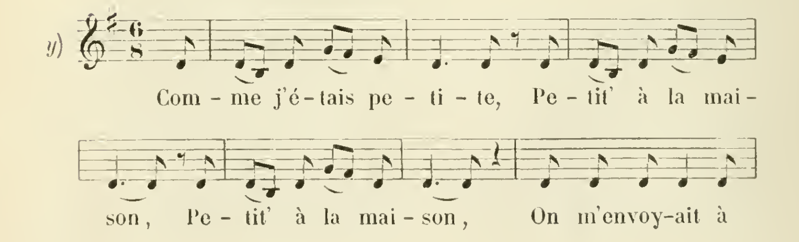
x) 

Quand j'étais chez mon père
Diguedondon.
Quand j'étais chez mon père
Diguedondon

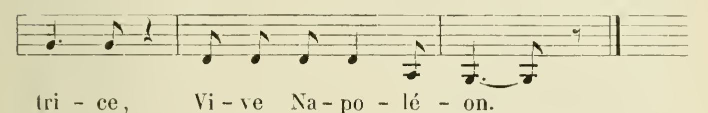
Petit' à la maison
Diguedon ma dondaine
Petit' à la maison
Diguedon ma dondon.

Les paroles sont les mêmes que dans la chanson précédente.

Loudéac, (Côtes du Nord). Chanson recueillie en 1855 par M. Rousselot. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N. t. V, f^{et} 206.

y) 





Comme j'étais petite
Petit' à la maison, (*bis*)
On m'envoyait à l'herbe
J'allais cueillir du jonc
Vive l'impératrice,
Vive Napoléon.

La fontaine était claire
Je suis coulée au fond.
Par là viennent à passer
Trois fort jolis garçons.
Vive l'impératrice,
Vive Napoléon.

— Que nous donnerez-vous, belle,
Et nous vous retirerons?
— Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça nous verrons. *Vive* etc.

Quand la bell' fut tirée
S'en court à la maison.
Elle se met en fenêtre
Chanter une chanson. *Vive* etc.

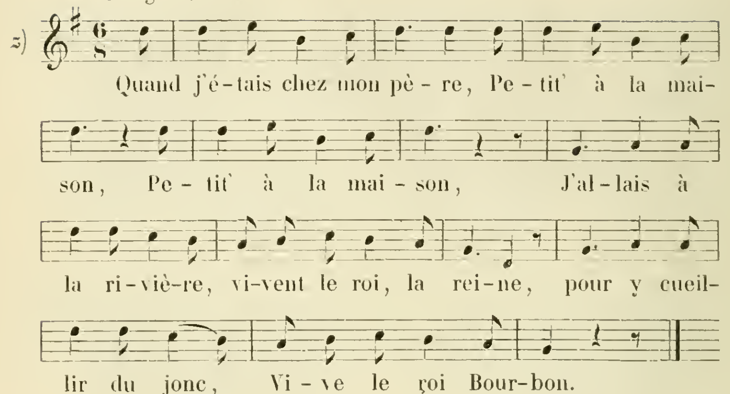
— Ce n'est point ça, la belle,
Que nous vous demandons,
Vot' petit cœur en gage
Savoir si nous l'aurons. *Vive* etc.

— Mon petit cœur en gage
N'est pas pour des poltrons,
Mais pour des gens de guerre
Qui ont barbe au menton, *Vive* etc.

Qui montent de vergue en vergue
Jusqu'au mât d'artimont,
Avec une grosse culotte
Toute remplie de goudron. *Vive* etc.

Environs de Brest. Communication de M. L. F. Sauvé.





Quand j'étais chez mon père,
  Petite à la maison, *(bis)*
J'allais à la rivière, *vivent le roi, la reine,*
Pour y cueillir du jonc, *vive le roi Bourbon.*

La rivière était basse,
Je suis tombée-z-au fond. *(bis)*
Par le grand chemin passent, *vivent le roi, la reine,*
Cavaliers et barons, *vive le roi Bourbon.*

— Que donnerez-vous, belle,
Nous vous retirerons ? *(bis)*
— Retirez-moi, dit-elle, *vivent le roi, la reine:*
Après ça nous verrons, *vive le roi Bourbon.*

Quand ell' fut tirée
Chanta z' une chanson. *(bis)*
— Ce n'est pas ça, la belle, *vivent le roi, la reine,*
Que nous vous demandons, *vive le roi Bourbon.*

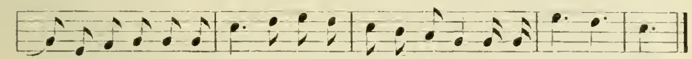
C'est votre cœur en gage
Qu'aujourd'hui nous voulons. (*bis*)
— Mon petit cœur, dit-elle, *vivent le roi, la reine,*
N'est point pour des fripons, *vive le roi Bourbon.*

Mon petit cœur, dit-elle,
N'est point pour des fripons *(bis)*
Mais pour des gens de guerre, *vivent le roi, la reine,*
Qu'ont la barbe au menton, *vive le roi Bourbon.*

Rennes (Ille et Vilaine). L. Decombe, *Chans. pop. d' Ille et Vilaine*, 1884, p. 168.

aa) 





Mon pèr' m'envoie-t-à l'herbe
Et ma mèr' au cresson;
Je n'y trouvai pas d'herbe,
J'y cueilla du cresson
Tra la la la la la la la
La la la la la la la la.

La fontaine était creuse
Tombée je suis au fond.

Par là vint à passer
Trois fort jolis garçons.

Que nous donn'rez-vous, belle,
Nous vous retirerons?

Quand je serai dehors
Nous en deviserons.

Quand la belle fut dehors,
Commence une chanson.

— Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons.

C'est votre pucelage
Savoir si nous l'aurons.

— Mon pucelage, dit-elle,
N'est pas pour ces garçons.

C'est pour mon amant Pierre
Qui est là-bas dans ce fond

Qui souffre, qui endure
La pluie et les grêlons.

— C'est pas affaire aux filles
D'aller voir les garçons.

Mais c'est affaire aux filles
De balayer la maison.

Quand la maison est propre
Les amoureux y vont.

Mais quand ell' n'est point propre
Au diable niche torchon ?)

Ils entront par douzaine
Ils sortont par quart'ron.

Ronde de Thilay, (Ardennes) recueillie par M. Nozot. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la N., t. VI, f[et] 116.

ab)







Quand j'étais chez mon père *(bis)*
Petite et jeune étions, (*Var*: Petite Jeanneton)
Dondaine, don,
Petite et jeune étions,
Dondaine.

M'envoi'-t-à la fontaine
Pour pêcher du poisson, *Dondaine* etc.

La fontaine est profonde
J'me suis coulée au fond, *Dondaine* etc.

Par ici-t-il y passe
Trois cavaliers barons, *Dondaine* etc.

— Que donneriez-vous, belle,
Qui vous tir'rait du fond? *Dondaine* etc.

— Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça nous verrons. *Dondaine* etc.

Quand la bell' fut tirée
S'en fut à la maison, *Dondaine* etc.

S'assit sur la fenêtre,
Compose une chanson. *Dondaine* etc.

— Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons, *Dondaine* etc.

C'est votre cœur en gage,
Savoir si nous l'aurons, *Dondaine* etc.

— Mon petit cœur en gage,
N'est pas pour un baron, *Dondaine* etc.

Ma mère me le garde
Pour mon joli mignon, *Dondaine* etc.

Chanson du Canada. E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, 1880, p. 71.



Quand j'étais chez mon père,
Petite Jeanneton,
La glin, glan, glon

M'envoi'-t-à la fontaine
Pour emplir mon cruchon
La bibournoise,
Sont-ce des pois, des pois,
Des fèv's, des fèv's et d' l'ognon?
N'y a-t-i pas de la glin glan glon?
Bon, bon, bon, bon, bon, bon,
Darillon, darillon, darillon,
Oh! la gargarançon bibournoise,
Bon bon faisons le saut
De la gargarançon bibournoise.

Mêmes paroles que dans la version précédente.

Canada. E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, 1880, p. 74.

ad)



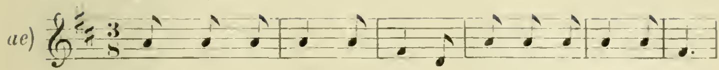
Quand j'étais chez mon père, } *bis*
Gai, vive le roi! }
Petite Jeanneton
Vive le roi de la reine
Petite Jeanneton
Vive Napoléon.

Mêmes paroles que dans la version ci-dessus.

Canada. E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, 1880, p. 76.



ae)



Quand j'é-tais chez mon pè-re, Pe-ti-te Jeanne-ton,



J'al-lais à la fon-tai-ne Pour cueillir du cres-son.



Tant dormir, tant dormir, bel-le, Tant dormir n'est pas bon.

Quand j'étais chez mon père,
Petite Jeanneton,
J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson.
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

La fontaine est profonde
Mon pied glissa-t-au fond.

Par le chemin passèrent,
Trois cavaliers barons :

— Que donneriez-vous, belle,
Que nous vous tirissions ?

— Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça nous verrons.

Quand la belle fut tirée
Ell' leur dit un' chanson.

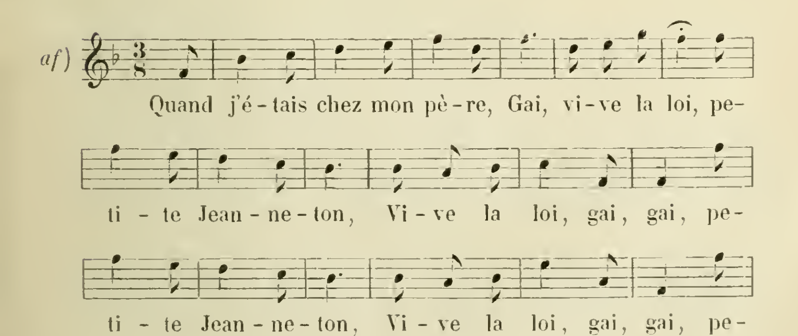
— Ce n'est pas là, la belle,
Ce que nous demandons.

Ce sont vos amourettes
Si nous les méritons.

— Des amourettes, dit-elle,
Nous vous en fricass'rons,

Dans la poële à châtaignes
Qui n'aura pas de fond.

Saintonge et Poitou. BUJEAUD, *Chants de l'Ouest*, t. I, p. 92.





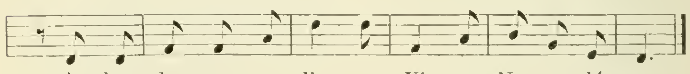
Quand j'étais chez mon père,
Gai! vive la loi
Petite Jeanneton } *bis*
Vive la loi, gai, gai, }
Petite Jeanneton
Vive Napoléon.

Aunis. J. BUJEAUD, *Chants de l'Ouest*. t. I, p. 93.

ag)



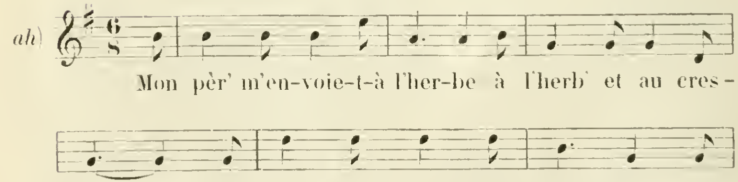


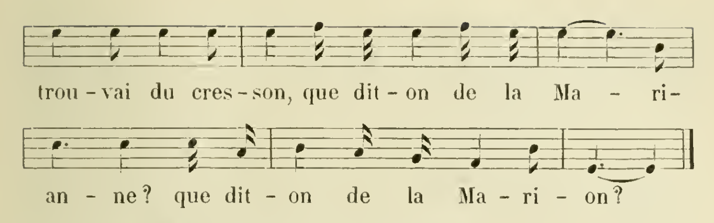


Quand j'étais chez mon père
Petite Jeanneton
J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson.
A bas les royalistes
Vive Napoléon.

Angoumois et Poitou. J. BUJEAUD, *Chants de l'Ouest*, t. I, p. 94.

ah)





Mon père m'envoie-t-à l'herbe
A l'herbe et au cresson;
Je ne trouvai point d'herbe
Je trouvai du cresson.
Que dit-on de la Marianne?
Que dit-on de la Marion?

La rivière était haute
Je suis tombée au fond.
Par là vint à passer
Trois officiers de dragons. *Que dit-on* etc.

— Que nous donnez-vous, belle,
Nous vous retirerons?
— Dès que je serai dehors,
Nous en conviendrons. *Que dit-on* etc.

Quand elle fut dehors
S'assit sur le gazon.
Quand elle fut assise
Commence une chanson. *Que dit-on* etc.

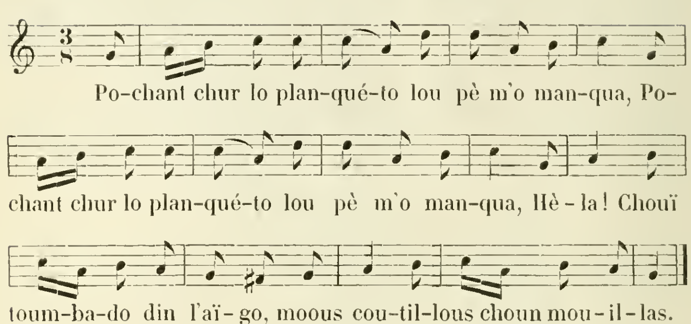
— Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons.
C'est votre pucelage
Savoir si nous l'aurons. *Que dit-on* etc.

— Mon pucelage, dit-elle,
N'est pas pour des garçons;
C'est pour un homme de guerre
Qui a barbe au menton. *Que dit-on* etc.

Il a des beaux bas rouges
Et des souliers mignons;
Quand il est à la guerre
On le voit de bien long. *Que dit-on* etc.

Hainaut français. Chanson recueillie en 1857 par l'abbé Tisserand. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. III, f^et 30.

n bis) La version *n* du tome I (p. 15) se chante sur l'air de bourrée suivant :



Ce thème de la fille tombée dans l'eau en passant sur une planchette a été imité et arrangé à l'usage des cafés concerts. Nous le trouvons dans une feuille volante intitulée *La planchette*, paysannerie, paroles de TURPIN DE SANSAY, Musique de JULES JAVELOT, à Paris, chez Huré, Éditeur, Rue du Petit carreau 14, sans date (vers 1855 ?). Nous reproduisons cette imitation à titre de curiosité :

Allegro moderato.

Passant sur u-ne plan-chet - - - te Le pied m'a glis - sé______. J'suis tom-bée dans l'eau, pau-vret - - - te Mon co-til - lon s'est mouil - lé, mon co - til - lon s'est mouil-lé Tra la la la lè - le, Tra la la la la, Tra la la la la Lon li lan lai - re Tra la la la la Tra la la la



Passant sur une planchette
Le pied m'a glissé.
J' suis tombée dans l'eau, pauvrette,
Mon cotillon s'est mouillé *(bis)*
Tra la la lèle
Tra la la la la, tra la la la,
Lon lilan laire, tra la la la la,
Tra la la la la tra la la la la
Lon li lan la.

Survint un chasseur en fièvre
Le long du ravin;
En croyant tirer un lièvre
Il m'a gratifié d'un grain.

La balle qui m'a frappée
N'était pas de plomb,
Mais elle était enchantée
Par le petit Cupidon.

S'asseyant sur la planchette
Vers moi le chasseur
S'est mis à faire la cueillette
A la grappe de mon cœur.

Il m'a même mise en joue
Pour m'épouvanter;
Et moi j'ai tendu la joue
Afin de me rassurer.

La planchett' s'étant cassée
Le chasseur incivil
S'évanouit comme une fumée
Sans mêm' laisser son fusil.

D'puis c' temps là, je geins, je pleure,
J' maudis Cupidon!
Et j' jur' ben que jamais à c'te heure
Je n' mouill'rai mon cotillon.

III. LA BREBIS SAUVÉE DU LOUP.

(Voyez tome I, p. 19 et suiv.)

e) Lucis orto sidere
Exit virgo propere
Facie vernali,
Oves jussa regere
Baculo pastorali.

Sed effundens radium
Dat calorem nimium,
Virgo speciosa
Solem vitat noxium
Sub arbore frondosa.

Dum procedo paulolum
Linguæ solvo vinculum :
— Salve, regiæ digna,
Audi, quæso, servulum.
Esto mihi benigna.

— Cur salutas virginem
Quæ non novit hominem
Ex quo fuit nata ?
Sciat Deus, neminem
Inveni per hæc prata.

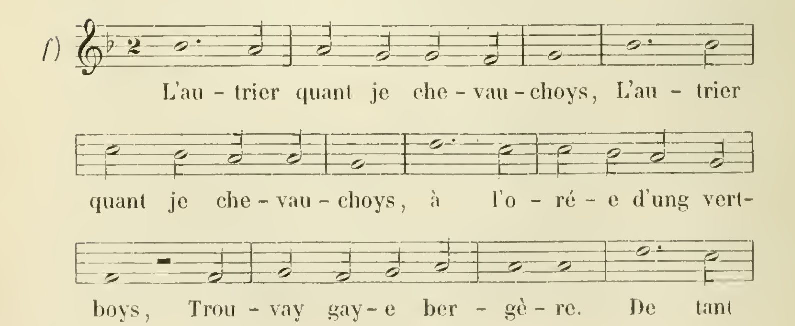
Forte lupus aderat,
Quem fames expulerat
Gutturis avari.
Ove repta properat
Cupiens suturari.

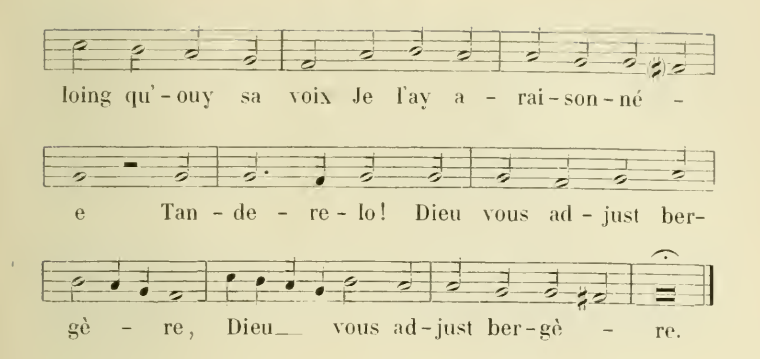
Dum puella cerneret
Quod sic ovem perderet,
Pleno clamat ore :
— Si quis ovem redderet,
Me gaudeat uxore !

Mox ut vocem audio,
Denudato gladio
Lupus immolatur,
Ovis ab exitio
Redempta reportatur.

Chanson latine du XIII[e] siècle. *Carmina burana; Lateinische und deutsche Lieder einer Handschr. des XIII. Jahrh.* (Dans la *Biblioth. des lit. Ver. in Stuttgart*, 1847, 1[re] partie, p. 194). — M. Th. de Puymaigre a le premier, je crois, attiré l'attention sur le rapprochement, qui se présentait naturellement, entre cette chanson latine et les chansons modernes qui ont pour thème *un cavalier qui ramène saine et sauve une brebis à une bergère*. Voyez le *Bulletin du bouquiniste*, 1873, p. 194.

f)





L'autrier quant je chevauchoys, (*bis*)
A l'orée d'un vert boys
    Trouvay gaye bergère:
De tant loin qu'ouy sa voix
Je l'ay araisonnée, *tanderelo!*
Dieu vous adjust, bergère! (bis)

Tandis que l'araisonnoys
Ung grant lou saillit du boys
O la goulle baée;
La plus belle des brebiz
Il en a emportée, *tanderelo!*
Dieu vous adjust, bergère!

Quant la bergère si vit
Que le lou tint sa brebiz
A haulte voix s'escrie:
— Qui m'y rendra ma brebiz,
Et je seray s'amye? *tanderelo!*
Dieu vous adjust, bergère!

Quant le chevalier oyt
Ce que la bergère a dit,
Mist la main à l'espée:
Au devant du lou s'en va;
La brebiz a laissée, *tanderelo!*
Dieu vous adjust, bergère!

— Tenez, belle, tenez cy;
Je vous rends vostre brebiz
Saine comme les aultres;

Or me faictes mon plaisir
Comme j'ay fait le vostre, *tanderelo!*
Dieu vous adjust bergère!

— Chevalier, cinc cens mercyz;
Pour ceste heure n'ay loisir,
Aussi je n'oseroye;
Et m'en eussiez sauvé dix,
Pour rien ne le feroye, *tanderelo!*
Dieu vous adjust, bergère!

G. Paris, *Chansons du XVe siècle*, 1875 p. 32. (La mélodie a été transcrite en notation moderne par M. A. Gevaert.)

g) 

Depuis Paris à Saint-Denis *(bis)*
Il était une bergère
Qui faisait paître son troupeau
Tout le long de la rivière.

Un jour le loup sortit du bois
Avec la gueule ouverte;
D'une brebis du troupeau
La belle a fait la perte.

La belle se mit à crier:
Grand Dieu! Vierge Marie!
Celui qui m' rendra ma brebis
Je serai sa bonne amie.

Le fils du roi de loin l'entend
Et mit la main à l'épée.
Il s'en va vers le loup,
La brebis lui a ôtée.

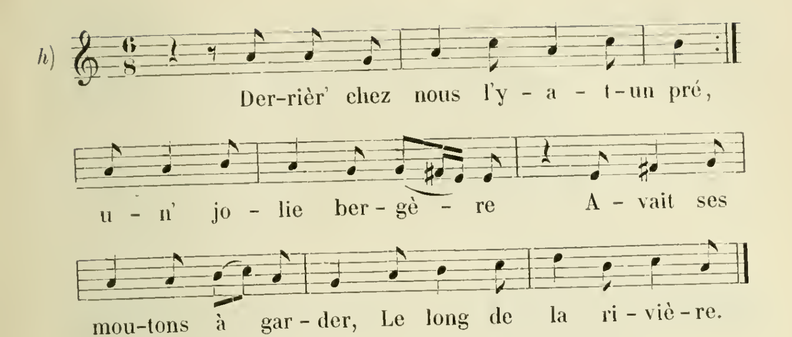
—Tenez, belle, votre brebis,
Mettez la avec les autres.
Je vous ai fait un grand plaisir
Vous m'en ferez un autre.

— Fils du roi, je vous dis merci,
Vous avez pris grand' peine;
Quand j'aurai tondu mes brebis
Vous en aurez la laine.

—Belle, je ne suis point marchand
Ni fabricant de laine;
Mais seulement un doux baiser
Soulagerait ma peine.

—Fils du roi, vous demandez trop
Ma mèr' grand vous écoute;
Si mon pèr' vous entendait
Il vous battrait sans doute.

Saintonge. Chanson recueillie par M. Archy en 1854. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. IV, f[et] 223.

h) 

Derrière chez nous l' y a-t-un pré, (*bis*)
Un' jolie bergère
Avait ses moutons à garder
Le long de la rivière.

Près de là un gros loup passa
Tout près de la bergère,
Qui en courant lui enleva
Sa brebis la plus belle.

A haute voix elle cria:
— Douce Vierge Marie!
Qui me ramènera ma brebis
Sera mon grand ami.

L' chasseur du roi l'a entendue,
A pris son épée claire,
A fait trois fois le tour du bois
La brebis a r'trouvée.

— Tenez, la belle, votre brebis,
La voilà saine et sauve,
Si je vous ai fait un plaisir,
Vous m'en ferez un autre.

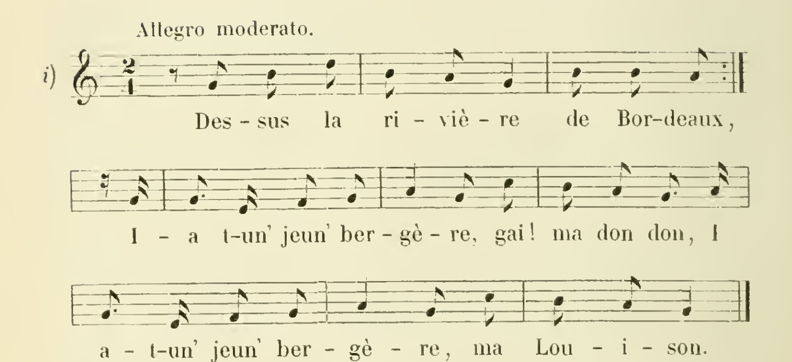
— Oui dà, monsieur, c'est bien raison
De vous payer d' vos peines;
Quand la brebis sera tondue
Vous en aurez la laine.

— Je ne suis pas marchand de peaux
Ni trafiquant de laine,

De votre amour je jouirai
Ou j' mourrai à la peine.

— Monsieur, parlez plus doucement,
Ma mère est aux écoutes;
Si ell' vous entendait seul'ment
Ell' gronderait sans doute.

J. Fleury, *Littér. orale de la Basse Normandie*, 1883, 288.



Dessus la rivièr' de Bordeaux (*bis*)
I a-t-une bergère, *gai! ma dondon!*
I a-t-une bergère, *ma Louison.*

Qui garde ses blancs moutons
Le loup l'i en a pris-t-une.

Ell' s'est écriée par trois fois:
— Ma brebis est perdue.

Le forestier du bois l'entend:
— La voilà saine et sauve.

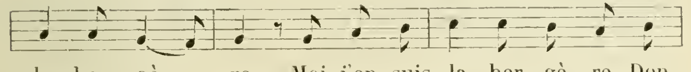
— Quand je tonderai mes moutons
Tu en auras la laine.

— Je ne suis point marchand drapier
Ni tricotteur de laine.

Je suis seulement bon forestier
Forestier dans la plaine.

L. Decombe, *Chansons d' Ille et Vilaine*, p. 128.

j) 





Mon pèr' n'a cinq cents moutons
Moi j'en suis la bergère,
Moi j'en suis la bergère,
Dondaine dondon
Moi j'en suis la bergère
Don.

Le premier jour qu'ils sont sortis
Le loup m'en a pris quinze.

Un beau monsieur vient à passer,
Il m'a rendu mes quinze.

— Monsieur, en vous remerciant
De vous et de vos peines.

Quand nous tond'rons nos blancs moutons
Vous aurez de la laine.

— De la laine je n'en veux pas,
Je veux ton cœur en gage.

Mon cœur en gage n'aurez pas
L'aurez en mariage.

Languedoc? — Chanson recueillie par M. Alphonse Rouis, en 1855. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N.. t. III f^et 547.



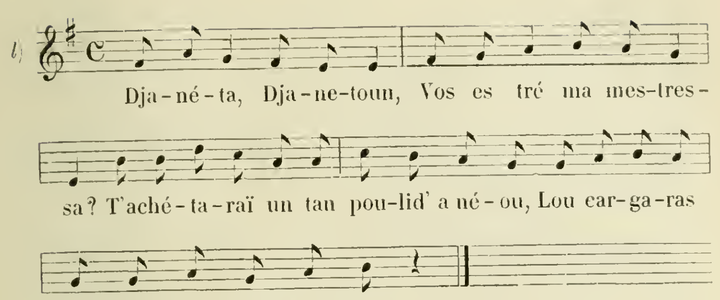
A la ribetta dé la mer } *bis*
Y a 'na jouina pastoula; }
Qué gardava si blans moutouns;
Li gardava pas soula.
Soun bon ami ven à passa;
Y é faï la benvenguda;
Bella, qué sés délaï la mer,
Yéou vous aï counégouda.

S'amuséroun à badina;
Daou temps qué badinavoun,
Maï lou pu béou dé si moutouns
Lou loup yé l'importava.
La belle se mit à crier:
Gran Diou! Vierja Maria!
Quaou mé lévara moun moutoun,
Seraï sa douça amia!

Sitôt le galant part de là,
Durant prend son épée
Et court à l'avance du loup,
Le blanc mouton enlève.
— Ténes, mia, vosté brebis
Tan béou couma lous aoutré;
Bella, sé vous aï fa un plési,
Vous, m'en faou faïre un aoutré.

— Quel plaisir voulez-vous de moi?
Pour soulager votre peine
Quand nous tondrons les brebis
Vous aurez de la laine.
— Je ne suis point marchand drapier
Ni facturier de laine;
Mais seulement rien qu'un baiser
Me paierait de ma peine.

Uchaud (département du Gard). — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. IV f[os] 160.



— Djanéta, Djanetoun,
Vos estré ma mestressa?
T'achétaraï un tan poulid' anéou;
Lou cargaras en garden toun troupéou.

— N'aï pas besoun d'anéou,
Iéou soui pas maridada;
Aïmarieï may un jouiné pastouréou,
Qué m'adjudessa a garda moun troupéou.

La bella Djanetoun
Ella s'es endourmida;
S'es endourmida à l'oumbra d'un bouissoun;
Aqui s'endor la bella Djanetoun.

Lou lou ven dès deçaï
Dès deçaï la pradada;
Sè y a saouta al mitan dou troupéou;
Y a emporta lou pu béou dis agnéou.

Moun Diou! Qué faraï iéou
Quan vendra la vesprada?
Qué moun pèro vendra
Counta la moutounada!

Qué countara sas fédas et sis agnéou,
Y manquara lou pu béou dou troupéou!

Traduction. Jeannette, Jeanneton, Veux-tu être ma maîtresse? Je t'acheterai un bien joli anneau, que tu mettras en gardant ton troupeau. — Je n'ai pas besoin d'anneau, je ne suis pas mariée; j'aimerais mieux un jeune pastoureau qui m'aiderait

à garder mon troupeau. — La belle Jeanneton, elle s'est endormie, elle s'est endormie à l'ombre d'un buisson; c'est là que s'endort la belle Jeanneton. — Le loup vient de deçà, de deçà la prairie; il a sauté au milieu du troupeau; il a emporté le plus beau des agneaux. — Mon Dieu! que ferai-je, moi, quand viendra la soirée, que mon père viendra compter la moutonnée, qu'il comptera ses brebis et ses agneaux, il y manquera le plus beau du troupeau!

Gallargue (Gard). Chanson recueillie en 1855 par M SARRANDON. — *Poés. pop. de la France*. Mss. de la B. N., t. IV, f[et] 230.

m)

Guardë voi, bella, i vostri barbin
Che lo lupo non ve li mange;
Che ô l'è là inte quel boschin
Che ô ne camin-na a gambe.

Ne vegne in sà lo lupo a gambe
Con la bocca bella larghiera;
E ô se piglia il più bel barbin
Che la bella se gh' aveva.

Allor la bella se mette a piange'
— Chi mi donesse il mio barbin
Serë' lo mio galante . . . .

Ne salta fuori 'l figlio del re
Con la sua spada alla moda,
E dà tre colpi al lupo,
E 'l barbin sortì di fuori.

— Ne vegnirei lünesdi matin
Allo tocco della campana;
Tunderò lo mio barbin,
E vi darò la lana.

— Ma mi non faccio lo mercantin
Nè di lana, e nè di stoppa;
Solo voglio un bacin d'amur
Della vostra bella bocca.

Gênes. — O. MARCOALDI, *Canti popolari inediti*, 1855. p. 175.

IV. — L'OCCASION MANQUÉE (OU SAISIE).

(Voy. t. I, p. 23.)

e)







Il estoit une fillette
Qui alloit glaner;
A fait sa gerbe trop grosse
  Ne la peut lier.
Mon Dieu qu'elle est godinette
  La sçaurois-je aimer?

Par icy y est passé
Un brave chevalier.
Il l'a priée d'amourette;
Ne l'a refusé. *Mon Dieu . . . .*

La fillette fut niquette
S'est mise à plorer.
Et moy je fus pitoyable
L'a laissée aller. *Mon Dieu . . . .*

Quand ell' fut dedans c' bois
Se mist à chanter:
— Hélas! où il est allé
Ce couart chevalier? *Mon Dieu . . . .*

Hélas! où est-il allé
Ce couart chevalier?
Pour un soupir d'amourette
M'a laissée aller. *Mon Dieu . . . .*

Le Recueil des plus belles chansons de dances, Caen, 1615.

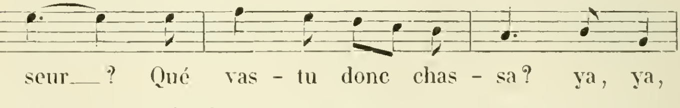


f) 

Où vas-tu beau chas-seur? Marabou, marabou, mara-



bou, boum, boum, boum, boum, boum, Où vas-tu beau chas-



seur__? Qué vas - tu donc chas - sa? ya, ya,



ya, ya, Qué vas - tu donc chas - sa?

Où vas-tu, beau chasseur?
Marabou, marabou, marabou,
Boum, boum, boum, boum, boum,
Où vas-tu, beau chasseur?
Qué vas-tu donc chassa? *ya, ya, ya, ya,*
Qué vas-tu donc chassa?

g) Je vas chassa la caille
Ou lé pigeon ramia,

Ou quelque jolie fille
Si j'en povais trova.

Oh! j'en a trova oune
A la caïa d'oun pria*.

Me suis approcha d'elle
Pour voloir l'embrassa.

La belle était jeunette
Ell' s'a mise à plora.

Et moi, garçon honnête,
Je la laissa alla.

Feut à mitan du bois,
All' s'a mise à chanta.

— Torna, torna, la belle,
O vo gants vo laissa;

— Quand vo téniez la caille
Il fallait la plouma;

Quand vo téniez la bergère
Il fallait l'embrassa.

* au coin d'un pré.

Centre de la France? — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. III, f[et] 140.

h) Vetia ma journa faita
E ti tou, la la la, tra la la,
Vetia ma journa faita,
Fau m'alla proumenâ. (*bis*)

Pe lo çamin rencontro
La feille u jardini.

La pri pe sa man blance,
U boué, je la meni.

Sitou den la lizire,
Se meti-t-à plourâ.

— Qu'ayé-vo don la bella,
Que vo fa tan plourâ ?

— Plouro que je so jeuna,
Que je so-t-en dangi.

— Ne plourâ pas, la bella,
Du boué vo sortiri.

Sortia de la lizire,
Se meti-t-à chantâ.

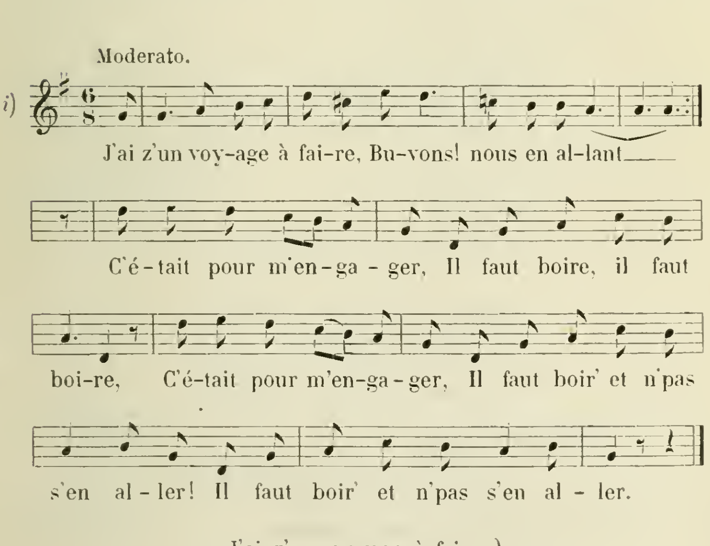
— Qu'ayé vo don, la bella,
Que vo fa tan chantâ ?

— Chanto la grossa béte,
Qu'a pa seu m'embrassi !

Tornon-z-y don, la bella,
Liaudo t'embrassara.

— Quan te tenia la câilla,
Foliè la plemassi.

Voiron (Dauphiné). — Chanson recueillie par J. B. et publiée dans *Le Dauphiné*, (de Grenoble) 31 mai 1885.



J'ai z' un voyage à faire } *bis*
Buvons, nous en allant }
C'était pour m'engager
Il faut boire, il faut boire
C'était pour m'engager
Il faut boire et n' pas s'en aller. (bis)

Dans son chemin rencontre
Une fille à son gré.

La prend par sa main blanche
Voulant la caresser.

La bell' qu'était honteuse
Ell' se met à pleurer.

— Mais qu'avez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

— Je pleurs mon cœur volage
Que vous m'avez gagné.

— Laissez le moi, la belle,
Je vous le renderai.

— Ça n' se rend pas, dit-elle,
Comm' de l'argent prêté.

— Mon cheval est à la porte,
Bien sellé, bien bridé.

Louis Lacombe, *Trois chansons normandes chantées à la fête de la Gerbaude par Rose Leroy, fermière au Château du Parc, recueillies et transcrites avec acc^t de piano.* Paris, Au Ménestrel, rue Vivienne, Gr. in 4°, sans date (vers 1856??)

j)

— Et qui vous passera le bois?
Dites, ma doulce amie . . . .

Quand ell' fut au bois si beau
D'aimer il l'a requise.
— Je suis la fille d'un mezeau
De cela vous advise.

— De Dieu soit maudit le m . . . .
Qui la fille a nourrie . . . .
Qui ne la fait en lieu bouter
Que homme n'en ait envie.

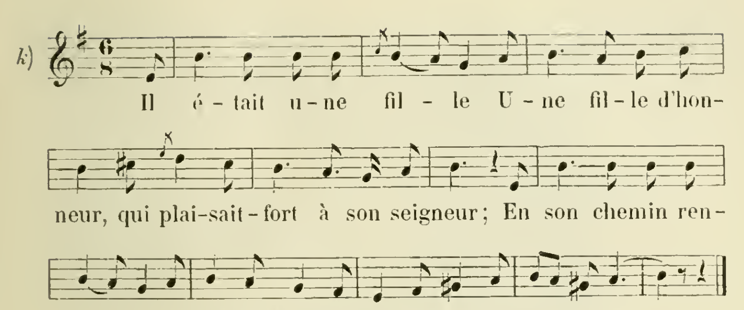
Quand ell' fut dehors du bois
Elle se print à sourire.
— Belle qui menez tel desgois
Dites-moi qu'est-ce à dire?

Et respondit à basse voix:
— Je suis la fille d'un borgeois
Le plus grant de la ville.
L'on doit couard maudire.

Femme je ne croirai d'un mois
Tant soit belle et habile.

Ancienne chanson normande.

F. Pluquet, *Essai histor. sur la ville de Bayeux*, p. 257 (Sans indication de source).



Il était une fille
Une fille d'honneur
Qui plaisait fort à son seigneur.
En son chemin rencontre
Ce seigneur déloyal
Monté sur son cheval.

Mettant le pied à terre
Entre ses bras la prend:
— Embrasse-moi, ma bell'enfant.
— Hélas! ce lui dit-elle,
Le cœur transi de peur,
Volontiers, Monseigneur.

Mon frère est dans ses vignes;
Vraiment, s'il voyoit ça,
Il l'irait dire à mon papa.
Montez sur cette roche,
Jettez les yeux là-bas,
Ne le voyez-vous pas?

Tandis qu'il y regarde
La finette aussitôt
Sur le cheval ne fait qu'un saut.
— Adieu, mon gentilhomme!
Et zeste, elle s'en va,
Monseigneur reste là.

Cela vous apprend comme
On attrape un méchant;
Quand on le veut on se défend;
Mais on ne voit plus guère
De ces filles d'honneur
Refuser un seigneur.

Cette chanson se trouve dans Annette et Lubin, Comédie en un acte, en vers, par Madame Favart, mêlée d'Ariettes et de Vaudevilles, Paris in 4° 1762.

On trouve dans le *Recueil de romances de M. D. L***, (Paris 1767, t. I. p. 299) cette même chanson avec un couplet en plus, (c'est le troisième dans le *Recueil de M. D. L***); le voici:

Rassure-toi, brunette,
Et donne-moi ton cœur,
Car je veux faire ton bonheur.
Tiens, tiens, prend cette bague
Et ma montre d'or fin
Et de l'argent tout plein.

C'était, c'était une p'tite bargiée* } *bis*
Qu' était siésée près d'un bosson.** }
Trois cavaliers par là passont.
Un s'est siésé près de la belle;
Y a demandé à l'embrasser;
La bargiée alle y a refusé.

Ah! la bargiée alle était fort habile,
A mis le pied à l' étrivier;
A mis le pied à l' étrivier;
Tout aussitôt montée en selle
A donné un coup d'éperon,
A*** partait comme un vrai dragon.

— Tout beau, tout beau, ma petite bargiée,
Ma petite bargiée, tout beau;
Bell', rendez moi donc mon ch' vau,
Mon ch' vau, ma selle et ma valise
Ma valise sus mon ch' vau blanc
Et moun argent que y a dedans.

— Gardez, monsieur, mes moutons à ma place,
Vous m' avez l'air d'un bon barger;
Mon maître est riche et grous farmier,
Vous nourra**** de beurre et de fromage
Et aussite du bon pain bis,
Ça s' ra pour vous rafraîchi.

Que les bargiées l' avont donc d' la malice!
Les cavaliers en souffrent ben;
Oul † est m'nu †† un grous mâtin dé chien
Qui m'a mordu à ma pelisse,
Il m'a mordu si rudement
Que j'en ses ††† resté sur le champ.

* bergère.
** assise près d'un buisson.
*** a = elle.
**** nourrira.
† *oul* = *il* au neutre.
†† venu.
††† j'en suis.

Chanson du Berry recueillie par M. de Laugardière, vers 1853. — *Poés. pop. de la France*, Mss., t. III, f° 513.

m) C'est tout devant chez nous
Qu' y a un' couturière.
A chaque fois qu'elle coudait
Son cher amant la regardait....

— Ah! si je t'y tenais
Dans un petit bois seulette,
Je te ferais passer
Tes couleurs vermeillettes!

— J'irai au bois, je reviendrai
Avecque toi, franc cavalier;
Aussi mon honneur
J'y rapporterai.

Mais quand la belle fut
Au jardin de Cythère,
Sitôt lui a levé
Sa jolie jupe verte,

Sa robe verte et son jupon,
Sa robe blanche bordée de velours,
Lui a découvert
Ses deux blancs genoux.

Mais quand la bell' a vu
Ses blancs g'noux découverts
Sitôt ell' lui a dit:
— Chevalier de Cythère,
Mon pèr' a de fort beaux chevaux
Le roi n'en a pas de plus beaux.
Laissez-moi aller
Je vous les donnerai.

Mais quand le beau galant
A vu d' si bell's promesses
Il lui a rabattu
Sa jolie jupe verte,
Sa jupe verte et son jupon
Sa rob' blanche bordée de velours,
Lui a recouvert
Ses deux blancs genoux.

Mais quand la bell' fut
Au château de son père
Sitôt ell' lui a dit:
— Chevalier de Cythère,
Le bien d' mon père n'est pas le mien,
Mon pucelage m'appartient,
Retire-toi d'ici coquin
Tu n'auras rien.

Loiret. Chanson communiquée par M. J. Poquet.

L'autrier en revenant de Tour
Sus mon cheval que va le trou:
Par dessoubz la couldrette
L' herbe y croit jolyette.

Je m'en entray en ung couvent
Pour prendre mes esbatemens.
Par un petit guinchet d'argent
Je vis une nonnette
Vray Dieu tant joliette!

Dessoubz les draps quand je la vis
Blanche comme la fleur du lys,
Je m' asseitys aupres du lit
En luy disans: nonnette,
Serez vous n' amiette?

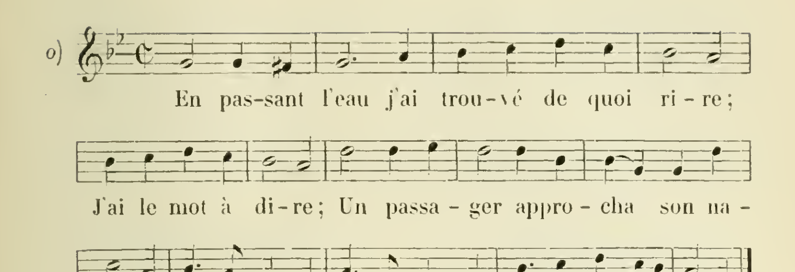
— Chevalier, troup me detenez
D'en faire à vostre voulenté;
Si m' en laissez un peu aller,
Tant que je soye parée,
Tost seray retournée.

— Sire chevalier rassemblez,
A l'espervier vous resemblez
Qui tient la proye emmy ses pieds
Et puis la laissez enfuire;
Ainsi faictes vous, sire.

La nonnette si s'en alla
A son abbesse racompta:
— Là en ces bois a ung musart
Qui d'amour m' a priée:
Je lui suis échappée.

Le chevallier il demeura
Soubz la branche d'un olivier
Attendant la nonnette.
Encor y peult il estre!

S'ensuyvent XLI chansons. Paris, commencement du XVIe siècle. (Réimpression Crapelet, Paris, 1838).

o) 

En passant l'eau j'ay trouvé de quoy rire:
J'ay le mot à dire;
Un passager approchant son navire
J'ay le mot à dire, moy,
Moy, j'ay le mot à dire.

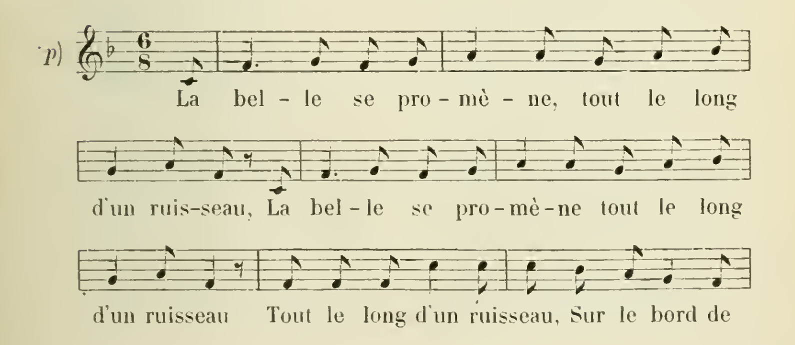
Vit arriver une dame de Vire, *j'ay....*
Tout aussi tost son amour il respire, *j'ay....*

De l'appeler promptement il aspire, *j'ay....*
Et plein d'amour, dans son bâteau l'attire, *j'ay....*

En luy disant: ma belle, je désire, *j'ay....*
Que vous donnez remède à mon martire, *j'ay....*

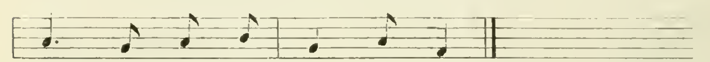
La bell' enfin qui ne fait que sourire, *j'ay....*
Ne l'ose pas rudement esconduire, *j'ay....*

Le recueil des plus belles chansons de danses de ce temps. Caen, Mangeant, 1615.

p) 



l'ì - le, Tout le long d'un ruis-seau, Sur le bord de



l'eau, Tout au bord d'un ruis-seau.

La belle se promène } *bis*
Tout le long d'un ruisseau }
Tout le long d'un ruisseau
Sur le bord de l'ile
Tout le long d'un ruisseau
Sur le bord de l'eau
Tout au bord d'un ruisseau.

Ell' rencontre une barque
De trente matelots,

Le plus jeune des trente
Chantait une chanson.

Si vous voulez, la belle,
Nous vous la chanterons.

Un' fois la belle entrée
La belle s'endormit.

La belle se réveille
Et se met à pleurer.

— Ah! dites-moi, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

— Mon petit cœur en gage
Que vous m'avez volé.

— Ne pleurez pas, la belle,
Nous vous le renderons.

— Cela ne peut se rendre
Comm' de l'argent prêté.

Scaër (Finistère). Chanson communiquée par M. E. Guichoux.

9) 

Petite Claudinette
O laderi laderi lonla, ô la la la

Petite Claudinette
Trop matin s'est levée. (*bis*)

S'en va dedans sa chambre
Pour s'y voir habillée.

S'appuie sur sa fenêtre
Pour voir la mer couler.

Voit venir une barque
Et trent' mat'lots dedans.

Le plus jeune des trente
Disait une chanson.

— La chanson que vous dites
Je voudrais la savoir.

— Entrez dedans la barque
On vous l'apprendera.

Ell' fut pas dans la barque
Qu'ell' se mit à pleurer.

— Que pleurez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

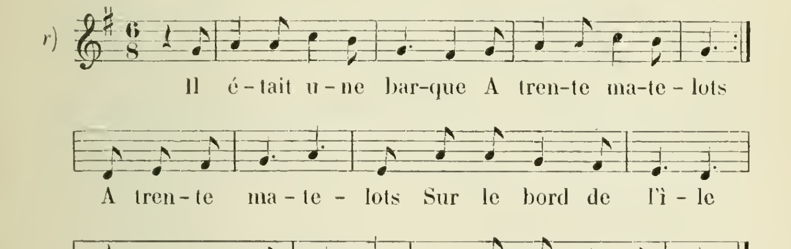
— J'y pleur' mon cœur volage
Que vous allez m' voler.

— N'y pleurez point, la belle,
On vous le laissera.

N'allez pas dans la barque
On pourrait vous garder.

Ronde de la Savoie, recueillie par Michel Dupuis et publiée dans le *Journal pour Tous* 1867, p. 368.

r)



Il était une barque } *bis.*
A trente matelots }
A trente matelots,
Sur le bord de l'île
En chargeant de boucauts
Sur le bord de l'eau.

Le plus jeune des trente
Commence une chanson.

— La chanson que tu chantes
Je voudrais la savoir.

— Entrez dedans ma barque
Et je vous l'apprendrai.

Quand la bell' fut entrée
Ell' se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qui vous fait tant pleurer?

Pleurez-vous votre père
Ou l'un de vos parents?

Pleurez-vous votre mère,
Pleurez-vous votre enfant?

— Je pleure un brick-goelette
Parti la voile au vent,

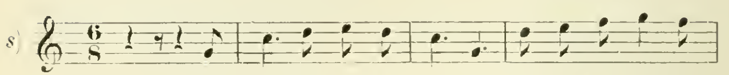
Parti la voile au vent
Tout chargé de lingots,

Doublé de cuivre rouge
Gréé d'or et d'argent

Est parti vent arrière
Les perroquets au vent.

Est parti pour la traite
Avec mon bel amant.

G. de Lalandelle dans *Le Prisme, Encyclopédie morale du XIXe siècle*, Paris 1841, p. 390.



Ros - si-gno-let sau-va-ge. Ros-si-gno-let des



bois, Ros-si - gno-let sau-va-ge, Ros-si-gno - let des bois,



Va-t-en dire à ma bel - le Que je vien-



drai la voir Le sa-me-di au soir Le sa-me - di au soir.

Rossignolet sauvage, } *bis*
Rossignolet des bois }
Va-t'en dir' à ma belle
Que je viendrai la voir
Le samedi au soir (*bis*).

Le samedi arrive,
L'amant n'a pas manqué
— Veux-tu venir, la belle,
Nous irons promener
Là-bas dans ce beau pré.

Sa mèr' est en croisée
Qui entend tout cela:
— Ma fille est encor' jeune
N'a pas encore quinze ans
Pour plair' à un amant.

— Maman, que faut il faire
Pour plair' à un amant?
— Faut quitter pèr' et mèr'
Frèr' et sœurs et parents
Pour plair' à un amant.

— Batelier du rivage
Veux-tu nous passer l'eau
Et l'eau et la rivière
Bien vite et promptement
Pour passer mon amant?

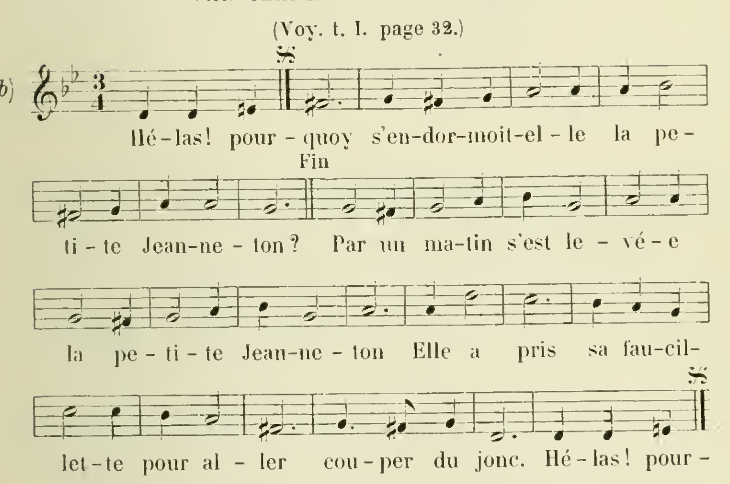
Ne fut pas dans la barque
Qu' ell' s'est mis' à crier.
— Que pleurez-vous, la belle,
Qui vous fait chagriner,
C'est-il mes amitiés?

— Si je pleur', je surpleure
J'en ai bien la raison.
Pleurez mon cœur en gage,
Vous me l'avez gagné
Là-bas dans ce beau pré.

Arrondissement d' Ussel (Corrèze). — Chanson recueillie par M. Cligny, en 1853.
Poés. pop. de la France, Mss. de la B. Nat. t. VI, f[ct] 294.

VIII. JEANNETON LA DORMEUSE.

(Voy. t. I. page 32.)



Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Par un matin s'est levée
La petite Jeanneton;
Ell' a pris sa faucillette
Pour aller couper du jonc.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Ell' a pris sa faucillette
Pour aller couper du jonc;
Et quand son fagot fut fait
S'endormit sur le gazon.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Et quand son fagot fut fait
S'endormit sur le gazon;
Par son chemin sont passez
Trois beaux et jeunes garçons.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Et par ici sont passez
Trois beaux et jeunes garçons.
Le premier la regarda
D'une tant bonne façon.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Le premier le regarda
D'une tant bonne façon;
Le second fut plus hardy,
Mit la main sous le menton.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Le second fut plus hardy
Mit la main sous le menton;
Ce qui fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
C'est à vous mesdemoiselles
D'en deviner la raison.
Hélas! pourquoy s'endormoit-elle
La petite Jeanneton?

Christophe Ballard. *Brunettes ou petits airs tendres*, Paris, 1703, in 12, t. I, p. 284.

c) 





Jeanneton prend sa faucill'
Ell' s'en va couper des joncs;
Quand ell' eut fini sa botte
Ell' s'endormit au long.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton!

Le second un peu plus hardi
Lui mit la main sous le menton;
Mais ce que fit le troisième
N'est pas mis dans la chanson.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton!

Par-là vont à passer
Trois chevaliers de renom;
Le premier, un peu timide
P'tit garçon, p'tit air mignon;
Hélas! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton!

Si vous le saviez, mesdemoiselles,
Vous iriez couper des joncs
Et vous aimeriez qu'on vous fît
Comme l'on fit à Jeanneton.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle,
La petite Jeanneton!

Ardennes. Chanson recueillie par M. Nozot, vers 1856. *Poés. pop. de la France*, Mss. t. VI, f[et] 39.

IX. JE VOUDRAIS ÊTRE HIRONDELLE.

(Voy. t. I, p. 33.)

Voici un amusant pastiche de cette chanson.

b)

Si j'étais-t-hirondelle
Que je pouvais voler,
Sur votre sein, mamzelle,
J'irais me reposer.
— Mon sein n'est point-z-un arbre
Pour vous y reposer;
Cherchez une autre branche
Qui puisse vous porter.

Si j'étais-t-un arbuste
Tout émaillé d' couleurs,
Sous vot' nez, comm' de juste
J'irais porter mes fleurs.
— Mon nez n'est point z' une serre
Pour y fourrer vos fleurs;
J'ai ben d'autres choses à faire
Qu'à flairer vos odeurs.

Si j'étais-t-une abeille
Favorisé du ciel,
Sur votre bouche vermeille
J'irais poser mon miel.
— Ne prenez point ma bouche
Pour un garde-manger;
Je n'ai rien qui vous touche
Finissez d' m'éluger.

— Pour vous je n' bois ni n' mange.
Pour vous j' m'en vas m' périr.
— On s' gratte où qu' ça démange
Fait's en à vot' plaisir.

Chanson recueillie en Normandie par Blanchemain, vers 1855. — *Poés. pop. de la France, Recueil manuscrit de la Biblioth. nationale.*

X. LA BERGÈRE ET LE MONSIEUR.

(Voy. t. I, p. 34.)

Andantino.

c) 







— Bonjour, bergerette;
— Adiéou, bouon moussu;
— Que faites-vous, seulette,
Dans ce bois touffu?

— Orni ma houletto,
Gardi mei moutouns,
Démouéri souletto
Sur lou vert gazoun.

— Dis-moi, bergerette,
As-tu des amants?
De te voir si fière
Et de n'avoir pas d'amants!

— O bouon moussu, péchaïré!
C'en que m'anounças,
Da quo la miou maïré
N'a jamaï parla.

— Et quoique ta mère
Ne t'en parle pas
Ton cœur, jolie bergère
Te le dit tout bas.

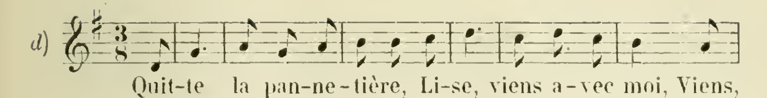
— Din nouostré villagé,
Lou nouostré cura
D'un pareil lengagé
Y a jamaï prècha.

— Adieu, bergerette,
Touche-moi la main,
Je te laisse ici seulette,
A revoir, à demain.

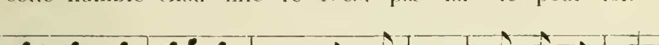
— Moussu, din vouostro pocho
N'oourias gés de croustoun?*
Es per aco qué you fili
Et gardé mei moutouns.

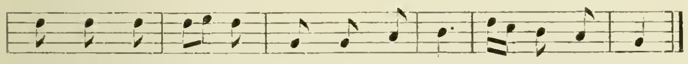
* quignon de pain.

Provence, Chanson recueillie par l'abbé Tisserand en 1857. — *Poés. pop. de la France.* Mss. t. III f^et 535.

d) 







— Quitte la pannetière,
Lise, viens avec moi,
Viens, cette humble chaumière
N'est pas faite pour toi.
— Non, non, ce beau langage
Point ne me séduira;
Lise est née au village
Et Lise y restera.

— En riche demoiselle
Sans cesse tu seras,
Colliers, bague, dentelle,
Toujours tu porteras.
— Plus que ces riens futiles
La rose a des appas;
Et l'on dit qu'en vos villes
La rose ne croît pas.

— L'art donne à la nature
Un plus vif incarnat:
L'éclat de ta parure
Doublera ton éclat

— En habit de bergère
J'ai sçu plaire à Lamon:
L' habit qui nous fait plaire
Est le plus beau, dit-on.

— Serviteurs et soubrettes
A tes ordres seront.
— Je porte ma houlette
Et mon chien suit Lamon.
— Comme en un jour de noces
En char tu rouleras.
— Vos chars et vos carrosses
Dans nos bois n'entrent pas.

— Adieu donc te vais dire,
Lise, et partir sans toi.
— Allez-vous en, beau Sire,
Allez-vous en sans moi.
— Sur le damas superbe
La nuit je vais passer.
— Et moi je vais sur l'herbe
Ici me reposer.

Almanach des Grâces, Etrennes érotiques-chantantes pour 1792, Paris, in 12 p. 181. — Cette chanson est due à Madame Pipelet qui l'a fait suivre de ces lignes:

»J' ignore quel est l'auteur de ce petit Air; étant à la campagne, je l'entendis chanter par de jeunes paysannes et il me sembla si naïf et si intéressant que je ne pus résister à la tentation de substituer une petite pastorale bien simple à la ridicule complainte sur laquelle il était fait. Je crois inutile d'avertir que je n'ai cherché à saisir que le genre de la musique.«

XVI. LES GARÇONS NE VALENT RIEN.

(Voy. t. I, p. 45.)

g) 





Gen-til co-que-li - ki, co - co, vir - gam vir-gam jo-



li, Gen - til co - que - li - ki.

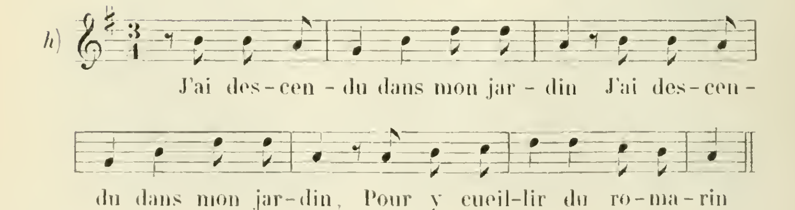
J'ai descendu dans mon jardin (*bis*)
Pour y cueillir du romarin
Gentil coqueliki, co, co, virgam virgam joli
Gentil coqueliki.

Je n'en ai pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vint sur ma main.

Et me dit en trois mots latins
Que les hommes ne valent rien

Et les garçons encor' bien moins;
Mais des demoiselles beaucoup de bien.

Scaër (Finistère). Chanson communiquée par M. E. Guichoux.

h) 



Gentil coqu'li-cot mes dames Gentil coqu'li-cot nouveau.

J'ai descendu dans mon jardin *(bis*
Pour cueillir du romarin
Gentil coqu'licot, mesdames
Gentil coqu'licot nouveau.

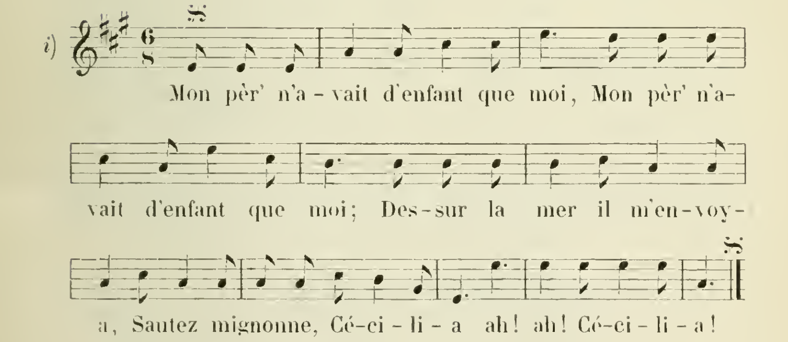
Je n'en avais pas cueilli trois brins
Qu'un rossignol vient sur ma main.

Il me dit trois mots en latin
Que les hommes ne valent rien

Et les garçons encore bien moins.
Des dames il ne me dit rien

Des dames il ne me dit rien
Mais des d'moiselles beaucoup de bien.

Dumersan, *Chanson et rondes enfantines*, Paris. 1846.



Mon pèr' n'avait d'enfant que moi *(bis)*
Dessur la mer il m'envoya
Sautez mignonne, Cécilia.
Ah! ah! Cécilia.

Le batelier qui me passa
Me dit: il faut payer pour ça.

— Mais je n'ai pas d'argent sur moi.
— Pour un' chanson l'on vous pass'ra.

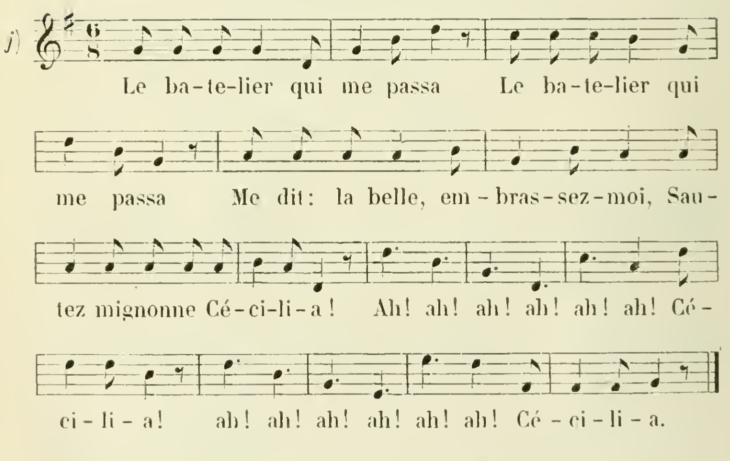
— Ecoutez donc c'te chanson-là
Que chantent les oiseaux du bois

Qui dans leur langage joli
Dis'nt que les garçons ne valent rien

Et les hommes encor bien moins;
Pour les femm's je n'en dis rien

Pour les d'moisell's j'en dis du bien.
Sautez, mignonne, Cécilia, etc.

Dumersan, *Chanson et rondes enfantines*, 1846.

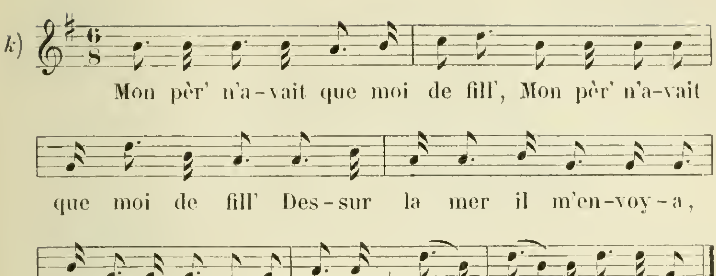


Le batelier qui me passa (*bis*)
Me dit: la belle, embrassez-moi,
Sautez, mignonne Cécilia!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Cécilia. (*bis*)

Non, je ne vous embrass'rai pas
Car si mon pèr' savait cela

Savez-vous ce qu'il me dira?....

Scaër (Finistère), Chanson communiquée par M. E. Guichoux.

k) 

Mon pèr' n'avait que moi de fill' (*bis*)
Dessur la mer il m'envoya
Sautez mignonne Cécilia
Ah! ah! Cécilia.

Le marinier qui m'y passa
Me dit: la bell', embrassez-moi.

— On le dirait à mon papa.
— Oh! non, je ne le dirai pas.

— Ce ne sera ni vous, ni moi,
Ce sera les p'tits oiseaux du bois

Qui lui diront, à leur langage,
Que tout's ces fill's ne val'nt rien

On en donn' cent pour un pot d'vin.
Et tout's les femm's encor bien moins;

Et tout's les femm's encor bien moins;
Tous les garçons on les aime bien.

Ardennes. Chanson recueillie par M. Nozot, vers 1856. *Poés. pop. de la France.* Mss. t. IV, f[et] 358.

e bis) (Voy. t. I, p. 48). Une erreur s'est glissée à cette page; la suite du premier couplet se trouve à la p. 49 sous la rubrique *f*):

Dessus la mer il m'embarqua
Le batelier qui me mèna etc.

Cette version avec sa mélodie appartient à la Vendée.

f bis) (Voy. t. I, p. 49). Il y a également une erreur dans cette page: La version *f*) (du Barrois sans musique notée) doit commencer en haut de la page et débuter par ce couplet qui a été oublié:

Mon père n'avait d'enfant que moi
Dessur la mer il m'embarqua.

et continuer ainsi

Dessur la mer il m'embarqua
Le batelier qui me passa etc. etc.

(voir en haut de la page.)

XVIII. MISÈRE EN MÉNAGE.

(Voy. t. I, p. 51.)



Jeunes garçons à marier
Disent toujours: ma bien aimée:
Quand ils sont mariés,
Sont des lions déchaînés.
C'est un lien qui se serre
Qu'on ne peut pas délier.

Quand j'étais chez mon père
Jeune fill' à marier.
L'jour j'allais voir la danse
La nuit j'allais promener. *C'est* ....

Maintenant m' voilà femme
Je n'ose plus les yeux lever.

Au milieu d'la maison
On voit les bâtons rouler. *C'est* ....

Au coin d'la cheminée
On voit la belle pleurer.
Qu'ell' pleure et qu'elle repleure
Son beau temps est passé. *C'est* ....

Ardennes. Chanson recueillie par M. Nozot, vers 1856. *Poés. pop. de la France.* Mss. t. VI, f[et] 21.

g)







Quand les garçons sont jeun' homm's
Ils sont serviteurs assez;
Un' fois qu'ils sont mariés
Ce sont des diabl's déchaînés.
C'est un lien qui se lie
Qui n' saurait se délier.

On voit souvent la jeun' dame
Sous la cheminée pleurer.
— Ah! j'ai beau pleurer, dit-elle,
Tous mes beaux jours sont passés. *C'est* ....

Quand j'étais fill' chez mon père
J'allais si souvent jouer!
Maintenant dans mon ménage
J'ai bien autre chose à penser. *C'est* ....

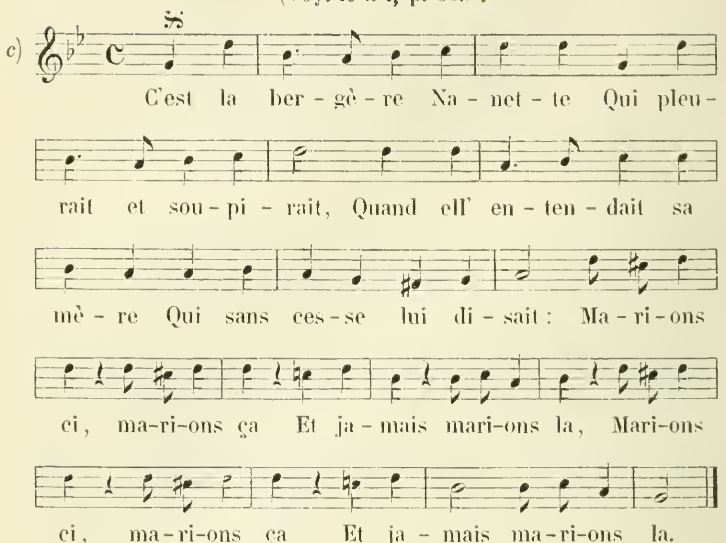
Un mari à satisfaire
Des enfants à commander. *C'est* ....

Ardennes. Chanson recueillie vers 1856 par M. Nozot. *Poés. pop. de la France.* Mss. t. VI, f[et] 17.

XX. LA FILLE QU'ON NE MARIE PAS.


(Voy. le t. I, p. 56.)

c)



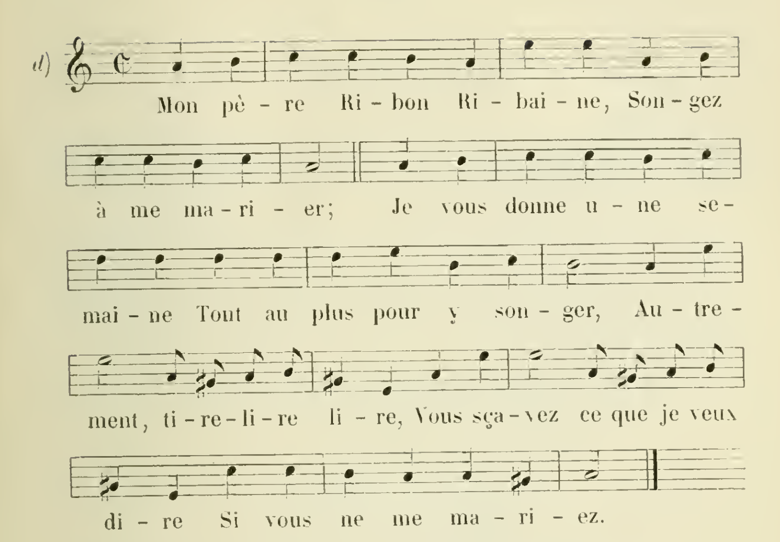
C'est la bergère Nanette
Qui pleurait et soupirait
Quand ell' entendait sa mère
Qui sans cesse lui disait :
Marions ci, marions ça } *bis*
Et jamais marions la. }

Tous les jours il faut que j'aille
Mener paître les moutons.
Et quand je suis revenue
On me dit cette chanson :
Marions ci, marions ça } *bis*
Et jamais marions la. }

Suis-je pas bien misérable
De passer ainsi mon temps?
Soit aux champs, soit à la table
On me dit incessamment :
Marions ci, marions ça } *bis*
Et jamais marions la. }

Or, je vous supplie, ma mère,
Pour une dernière fois,
Que si vous aimez Nannette
Vous redisiez désormais :
Marions ci, marions ça, } *bis*
Mais dites : marions la. }

LOUIS LACOMBE, *Les chants de la patrie*, 1881, p. 37.



Mon père Ribon Ribaine
Songez à me marier;
Je vous donne une semaine
Tout au plus pour y songer,
Autrement, tirelire lire,
Vous sçavez ce que je veux dire
Si vous ne me mariez.

Vous sçavez qu' une fillette
A l'âge de quatorze ans
De peur de coucher seulette
Demande le sacrement,
Autrement, tirelire lire,
Vous sçavez ce que je veux dire
Si vous ne me mariez.

Vous faites la sourde oreille
Quand je demande un mary;
Si cela ne vous réveille
Je prendray un favory
Avec qui . . . . tirelire lire,
Vous sçavez ce que je veux dire
Si vous ne me mariez.

Vous sçavez qu' un pucelage
Est difficile à garder;
Mettez moy dans mon ménage
Il sera hors de danger;
Autrement, tirelire lire,
Vous sçavez ce que je veux dire
Si vous ne me mariez.

Chanson de la fin du XVIIe siècle. — Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, Manuscrit 3287, feuillet 119.

XXII. LA CADETTE MARIÉE AVANT L'AÎNÉE.

(Voy. t. I, p. 58.)

Allegro.

c) 

Bonjour, Madame du céans, Bonjour la compagnie,



Man-ti-re li-re, lon la, Man-ti-re li-re lon la.

Bonjour, madame du céans, *bis*
Bonjour, la compagnie,
Man tire lire, lon la. (bis

— Je n' suis pas venu ici
Pour pleurer ni pour rire.

Mais j' suis bien venu ici
Fair' la cour à vos fill's.

— Monsieur, laquell' désirez-vous?
La grande ou la petite?

— La petit', madam', s'il vous plaît;
Ell' est la plus gentill';

Car l'autr' est toujours au foyer
Qui pleure et qui soupire.

— Taisez-vous, taisez-vous, ma sœur,
Vous aurez un plus riche.

Vous aurez un riche marchand
Marchand de pomm's cuites,

Et qui ira de vill' en ville:
»A un sou la pomme cuite.«

Scaër (Finistère). Chanson comm. par M. E. Guichoux.

XXIV. LA DOT RIDICULE.

(Voy. t. I, p. 63.)

Allegro.

b) 

Moun pai - re m'a ma - ri - da - do A la noube - lo fais -



sou; Le dou - a - ri que me dou-no: u - no raubo, un coutil -



hou; Boi lan - la, la - de - reto la; Boi lan-la-de - re - to.

Moun paire m'a maridado
A la noubelo faissou;
Le douari que me douno:
Uno raubo, un coutilhou;
Boi lanla, ladereto la;
Boi lanla, ladereto.

Lei debasses pelh de crabo,
Lei soulhès pelh de moutou;
Le fichu d'uno bourasso,
La coffo de pepissous.

Le dabantal d'uno merlusso,
Las estacos de bidalbou;
Las agulhos de la nobio,
Un cent de clabels ferradous.

L'a menado à la gleiso
D'uno tan belo faissou;
N'i douno' n' aigo benito
And' uno corno de moutou.

— Ça, diguec moussu l'bicari.
Belo, baisats bostre espous.
— Per mou fè, moussu l'bicari.
N'aimariei mai bous baisa bous.

A l'oustal fan trentomarri,
Fan rousti lei milhassous:
Le nobi ande la nobio
Se lei manjoun touti dous.

Les qui eroun à la festo
Iou birèguen les talous;
S'anèguen su la mountagno
Manja arsanos e abajous.

Traduction. Mon père m'a mariée à la nouvelle façon. Le douaire qu'il me donne: une robe, un jupon; les bas (en) peau de chèvre, les souliers (en) peau de mouton; le fichu (fait) d'une toile d' emballage, la coiffe en paille de lin; le tablier d' une peau de morue, les cordons de clématite des haies; les aiguilles de la mariée (sont) un cent de clous à ferrer. Il

l'a conduite à l'église d'une bien belle façon; il lui donne l'eau bénite avec une corne de mouton. — Ça, dit M. le vicaire, belle, embrassez votre époux. — Par ma foi, M. le vicaire, j'aimerais mieux vous embrasser, vous. A la maison ils font vacarme, en faisant rôtir les gâteaux de maïs. Le marié avec la mariée les mangèrent tous à eux deux. Ceux qui étaient (invités) à la fête leur tournèrent les talons. Ils allèrent sur la montagne manger des cenelles et des airelles.

Version de Belesta (Ariège). — MONTEL ET LAMBERT, *Chants du Languedoc*, p. 422.



c) 

El pa-re m'ha ca-sa-da Al plá del Ros-sel-ló,



M'ha ca-sa-da ab un to-ni que no m' agrada, no. Sola al



ayre no hi aniré gay-re, So-la al ayre no hi aniré, no.

El pare m' ha casada
Al pla del Rosselló,
M' ha casada ab un toni
Que no m' agrada, no.
Sola al ayre no hi aniré gayre,
Sola al ayre no hi aniré, no.

Em vol fe' aná' despullada,
Jo no hi vull anar, no:
Per faldilles una sarria,
Per davantal un sarrió,

Per gipó un' aubarda,
Per mocadó' un caperó,
Per sabates una teula,
Per taló un mesuró,

Per mitjes unes saques
Unes saques de roldò,
Per ret una sanalla,
Per llas un picador,

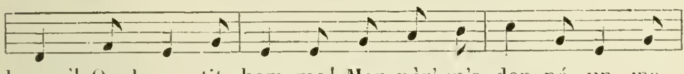
Per agulles de fer mitja
Les banyes d'un crestó.

Chanson catalane. — PAU BERTRAN Y BROS, *Cans. pop. recullides al peu de Montserrat*. 1885, p. 163.

XXVI. LE PETIT MARI.

(Voy. t. I, p. 65.)

g) 





Mon pèr' m'a donné un mari
Ah! mon Dieu! quel homm'!
Quel petit homme!
Mon pèr' m'a donné un mari
Ah! mon Dieu! quel homm'!
Qu'il est petit!

La premièr' nuit que j' couchai avec lui

J' l'ai perdu dans la paille du lit.

J' prends la chandell', j' cherche après lui.

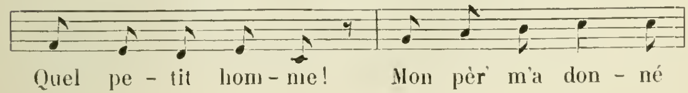
Le chat l'a pris pour une souris.

Au chat! au chat! C'est mon mari!

Jamais de ma vie j' n'ai tant ri.

Daigny et Givet (Ardennes). Ronde recueillie par M. NOZOT vers 1856. — *Poés. pop. de la France.* Mss. t. IV, f^et 355.

h) 





Mon pèr' m'a donné un mari
Grand Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Mon pèr' m'a donné un mari
Grand Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

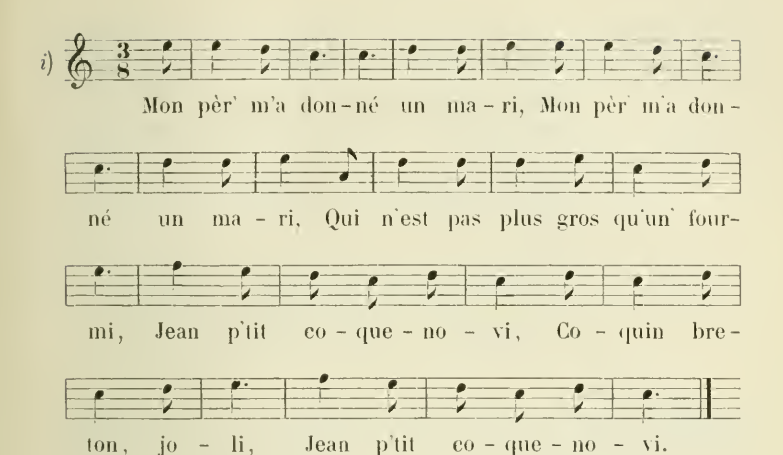
La première nuit que j' y couchis
Grand Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Dans la paillass' je le perdis
Grand Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

Je pris une chandelle et le cherchis
Grand Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Le feu dans la paillasse a pris
Grand Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

Et mon mari fut tout rôti
Grand Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
Je pris un' assiett' et je l'y mis
Grand Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

Le chat l'a pris pour un' souris!
Grand Dieu! quel homme!
Quel petit homme!
— Chat! chat! chat! c'est mon mari!
Grand Dieu! quel homme!
Qu'il est petit!

Scaër (Finistère). — Chanson communiquée par M. E. Guichoux.

i) 

Mon pèr' m'a donné un mari (*bis)*
Qui n'est pas plus gros qu'un' fourmi
Jean p'tit coquenovi
Coquin, breton, joli,
Jean p'tit coquenovi.

La premièr' nuit qu' o li* j' couchis
Dedans la paille il se perdit.

Je pris ma fourch' et fourchottis;
Fourchottis tant que je l' trouvis.

Dessur le foyer je le mis
Et dans la cendre il se perdit.

Je pris mon crible et criblottis.
Criblottis tant que je l' trouvis.

Je pris ma seille et va-t-au puits.
Le petit diable me suivit.

Et dedans le puits il tombit.
Je pris ma seille et seillottis.

Seillottis tant que je l' trouvis.
Dessur la porte je le mis.

* avec lui.

La poul' du curé l'avalit :
Je pris la poule et l'étranglis.

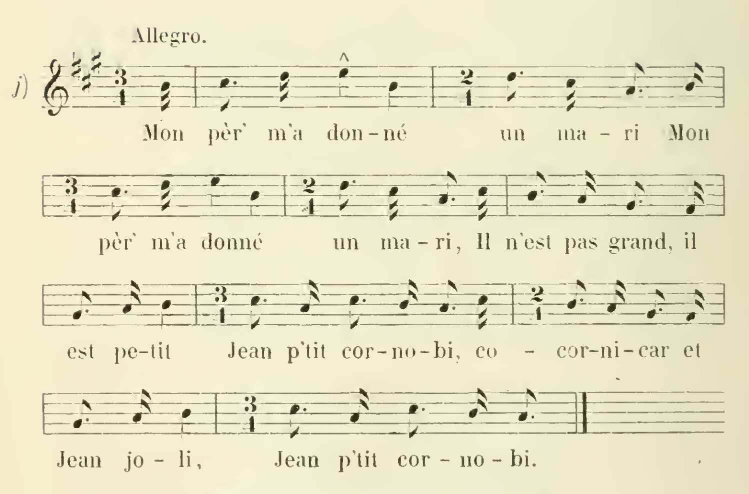
Dans son grand boyau je l' trouvis.
Le diable vint qui l'emportit.

Au diable, au diable les maris
Surtout quand il sont si petits !

Ah ! si jamais je prends mari
N'en prendrai plus un si petit !

Bretagne. *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. nat. t. V, f[ct] 570.

j)

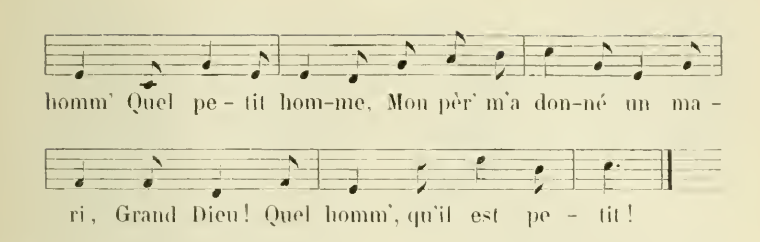


Mon pèr' m'a donné un mari *bis*
Il n'est pas grand, il est petit,
Jean p'tit cornobi cocornicar et Jean joli,
Jean p'tit cornobi. etc.

Arrond[t]. de Loudéac (Côtes du Nord). — Chanson recueillie par M. Rousselot vers 1855. — *Poés. pop. de la France*, Mss. t. V, f[ct] 204.

a bis) (Voyez tome I, p. 65). Voici la notation de cet air très connu empruntée à Dumersan, *Chansons et rondes enfantines*, 1846.





b bis (Voyez tome I, p. 65.) La mélodie de Mme de Chabreul est la même que celle de Dumersan si ce n'est que dans sa notation, il y a

1° à la 4e mesure un *ré* au lieu d'un *sol*
2° à la 5e mesure un *mi* au lieu d'un *ré*
3° à la 8e mesure *ré ré* au lieu de *do ré*.

XXVII. POURQUOI J'AI PRIS UN PETIT MARI.

(Voy. t. I, p. 69.)



Je m' suis mariée lundi
Avec un petit mari;
Il n'est pas plus gros qu'une souris.
Voilà pourquoi je l'ai pris:
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint.

Avec un demi quart de toilette
Je lui ai fait des manchettes
Et un petit habit aussi.
Voilà pourquoi je l'ai pris :
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint.

Avec la coquille d'un œuf
Je le couvre quand il pleut
Et quand il fait soleil aussi.
Voilà pourquoi je l'ai pris :
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint.

Avec la coquille d'un limaçon
Je lui ai fait une maison
Et une petite chambrette aussi.
Voilà pourquoi je l'ai pris :
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint.

Avec une aiguille à tricotter
Je lui ai fait une épée
Et une petite hallebarde aussi.
Voilà pourquoi je l'ai pris :
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en pourpoint.

Arrondissement de Rocroi. Chanson recueillie en 1850 par M. Nozot. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. nat. t. III f[ct] 309.

c) Je me marierai jeudi
Avec un petit mari
Avec un petit mari
Et voilà pourquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil;
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

D'un demi quart de batiste
J' lui f'rai fair' six p'tit's chemises
Et six p'tits béguins aussi;
Et voilà pourquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil;
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

De la peau d'une souris
J' lui f'rai fair' un p'tit habit
Et un' petite culott' aussi;
Et voilà pourquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

De deux sous de maroquin
J' lui f'rai fair' de p'tits brod'quins
Et de petites bott's aussi;
Et voilà pourquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil,
Afin qu'il m'en coûte moins.
En chaussure et en tous points.

De l'écaille d'une noisette
J' lui f'rai fair' un' p'tite couchette

Et un' petite commode aussi.
Et voilà pourquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

Du rognon d'un papillon
J' lui f'rai fair' un p'tit bouillon
Et un p'tit hachis aussi.
Et voilà pouquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

De la cuisse d'une noix
Je l' nourrirai pendant six mois
Et au moins six jours aussi.
Et voilà pourquoi j' l'ai pris
Si petit, si joli, si gentil,
Afin qu'il m'en coûte moins
En chaussure et en tous points.

Environs de Sedan (Ardennes). Chanson recueillie par M. Nozot, vers 1856. — *Poés. pop. de la France*, Mss. t. VI, f^et 111.



Moun mari es vengu de Cadix
A chivaou dessus un garri*
Moun mari qu'es tant petit } *bis.*
Dessus un garri n'a esta aqui. }

* *garri* signifie *souris, mulot*

De miech pans de mousselino
Ne n'aï fach siei camié finos;
Me n'a resta 'nca un mouceloun. } *bis.*
Ne n'aï fach lou caloutoun.

D'uno eguillo despounchado*
Ne n'aï fach plusiurs espasos;
Me n'a resta 'nca un mouceloun, } *bis.*
Ne naï fach lou couteloun.

D'uno gruillo d'avelano
Ne n'aï fach uno cabano
Me ń'a resta 'nca un mouceloun } *bis.*
Ne n'aï fach lou carroussoun.

D'uno testo de sardino
Eou n'en soupo cou n'en dino
Me n'a resta 'nca un mouceloun } *bis.*
N'a esta per lou pichoun.

N'aï crida: vesins, vesinos,
Enferma vouestrei gallinos
Que noun mi pitoun** moun mari } *bis.*
Moun mari qu'es tan petit.

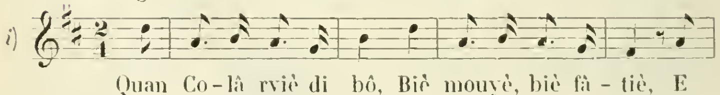
* despounchado = épointée.
** qu'elles ne bequettent pas mon mari.

Provence. Chanson recueillie par M. Kothen vers 1857. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. VI. f^ct 371.

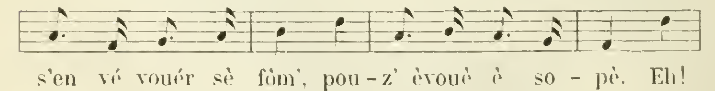
XXVIII. LE MARI BENÈT.

(Voyez tome I, page 70.)

Allegretto.



Quan Co-lâ rviè di bô, Biè mouyè, biè fâ - tiè, E



s'en vé vouér sè fôm', pou-z' èvouè è so - pè. Eh!



qu'on n' mè grondé gron-de. Eh! qu'on n'mè grondess' mi.

Quan Colà rviè di bô
Biè mouyè, biè fâtiè
È s'en vé vouér sè fôme
Pou-z' évoué è sopè.
Eh! qu'on n' mé grondé gronde
Eh! qu'on n' mé grondess' mi!

— Vé t' o vouer è l'ormâre
È y é di pain meubhi.
Y o n' é di bian d' côté:
Mà te n'y toch'ré mi. *Eh!* . . . .

Y è d' lè pâye ì bâtou:
Te viré gér' dessu.
De neu sé t' oy' di bru
T' varé gére evo mi. *Eh!* . . . .

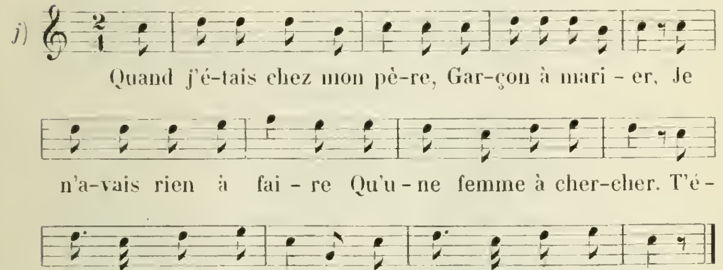
Té t' bottrà è mé pì,
Mà te n' me toch'ré mi.
Lo métin, màq' sey' jo,
Té t' loveré so mi. *Eh!* . . . .

T' époiy'ré lo déjun
Et t' époiy're lè vèche.
Màq' lo déjun sà pro
Te varé me heuchè. *Eh!* . . . .

Traduction. Quand Colas revient du bois, bien mouillé, bien fatigué, il s'en va voir sa femme pour avoir à souper. *Eh! qu'on ne me gronde gronde, eh! qu'on ne me gronde pas!* — Va t'en voir à l'armoire, il y a du pain moisi: il y en a du blanc à côté, mais tu n' y toucheras pas. — Il y a de la paille à la grange, tu iras coucher dessus. La nuit, si tu entends du bruit, tu viendras coucher avec moi. — Tu te mettras à mes pieds, mais tu ne me toucheras pas. Le matin, aussitôt le jour, tu te lèveras sans moi. — Tu apprêteras le déjeûner et tu arrangeras la vache. Aussitôt le déjeûner prêt, tu viendras m' appeler.

Vallée de Cleurie (Vosges). L. Jouve, *Chansons en patois vosgien*, Epinal, 1876, p. 43.

Allegretto.



Quand j'étais chez mon père
Garçon à marier,
Je n'avais rien à faire
Qu'une femm' à chercher.
T'éré mou d'mau, pôr omme.
Pôr omm', t'éré mou d'mau.

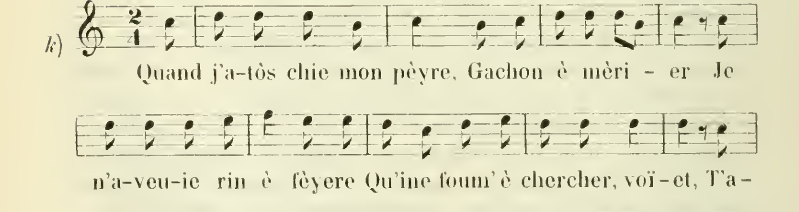
À présent j'en ai une
Qui me fait endiabler;
Ell' m'envoit au bois
Sans boire ni manger. *T'éré....*

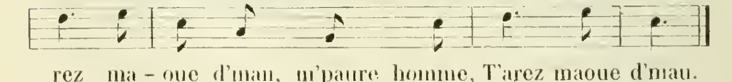
Quand je reviens du bois
Bien mouillé, bien crotté,
Me voilà-z' à la porte
Sans boire ni manger. *T'éré....*

— V'là des os sous la table
Si tu les veux rogner.
Tout en rognant ses os
Le voilà t' étranglé. *T'éré....*

Remiremont (Vosges). L. Jouve, *Chansons en patois vosgien*, Epinal, 1876, p. 41.

k)





Quand j'atòs chie mon pèyre,
Gachon è mérier,
Je n'aveuie rin è fèyere
Qu'ine foum' è chercher, *voïet,*
T'arez maoue d'mau, m' paure homme,
T'arez maoue d'mau.

Je n'aveuie rin è fèyere
Qu'ine foume è chercher,
Mà auj'd'heuïe j'on' a ieune
Ç'not qu' pou m' fèyere orager.

All' m' ovouïe et let vingne,
Sans bouïere et sans mainger.

Quand je r' vins d' nout' vingne
J' soïe tout mouillè, crottè;

J' m' èchit dechne nout' heuche,
Et peuïe j' n' ouse co on'trer.

— On'tre, groù cochon, on'tre,
Avance eut' réchauffer;

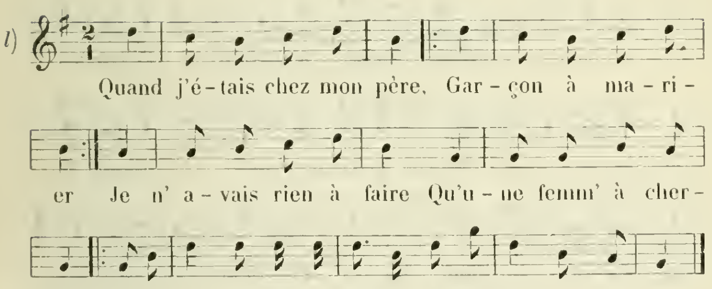
J'a mie cueuïere in' belle poule
Et peuïe co in poulet;

Los oùsses sont dzous la tâïe,
Tins, ç'o poue ti mainger;

Et peuïe qu'o los maingeant,
Qu'ie pouvinssent t'otraindier.

J'ara bin in' aute houme
Avot tè vilaine pé.

Meuse, *Mém. de la Soc. d' Archéol. lorraine*, 1865, p. 57.

l) 

Quand j'étais chez mon père
Garçon à marier (*bis*)
Je n' avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.
Verduron, verduronnette, } bis
Verduron, ron, ron, ron. }

Maintenant qu' j'en ai une
Ell' me fait enrager
Ell' m'envoit à la chasse
Sans boire ni manger.

Je reviens de la chasse
Tout mouillé, tout crotté;
Je demande à ma femme
Ce qu'elle a pour manger.

Deux petites bécasses
Plus un petit pâté ;
Les os sont sur la table
Sé tu veux les manger.

Madame haussa la tête
Et se mit à chanter.
Monsieur baissa la tête
Et se mit à pleurer.

— Maintenant qu'elle est morte
J'en suis débarassé,
Je n'ai plus rien à faire
Qu'une femme à chercher.

— Qu'est c' qui dira la messe ?
— Ce s'ra Monsieur l' Curé.
— Qu'est c' qui sonn'ra les cloches?
— Ce s'ra quat' pots cassés.

Environs de Vendôme. — Chanson recueillie en 1886.



Quand j'étais chez mon père
Garçon à marier *(bis)*
Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.
Dessur le jonc, le joli jonc,
Dessur le jonc joli, dessur le jonc,
Le joli jonc, dessur le jonc joli.

Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.
A présent j'en ai une
Qui me fait enrager.

M' envoye à la charrue
Sans boire, ni sans manger.

Et le soir quand j'arrive
Bien crotté, bien mouillé

Je me plante à la porte,
Encor je n'ose entrer.

— Entre, gros lourdaud, entre;
Pour moi j'ai bien soupé

De perdrix, de bécasses
Avec notre valet.

Les os sont sous la table
Si tu veux les roucher.

Et encore si tu grondes
Du bâton je jouerai.

—Oh! nenni, non, ma femme,
Je m'en vais me coucher.

Jean s' tourne à la muraille
Pour bien chaudement pleurer.

— Pleure, mon Jean, pleure,
Tu auras beau pleurer.

Tandis que je s'rai jeune
Je me divertirai.

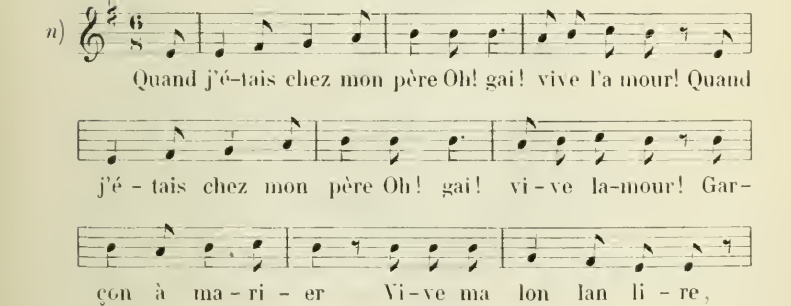
Et puis quand je s'rai vieille
Je me retirerai

Dans quelque presbytère
Chez quelque bon curé,

Qui a du vin en cave
Du lard dans son charnier.

Je n'aurai rien à faire
Que la place à balier.

Chanson de dérobée de l'arr^t. de Loudéac (Côtes du Nord) recueillie par M. Rousselot en 1855. — *Poés. pop. de la France*, t. IV f^et 415 pour les paroles et t. V, f^et 201 pour la mélodie.

n) 



Quand j'étais chez mon père }
Oh! gai! vive l'amour! } *bis*
Garçon à marier
Vive . . . ma lou lan lire
Garçon à marier
Vive le laurier.

Je n'avais rien à faire
Qu'une femme à chercher.

À présent que j'en ai une
Ell' me fait enrager.

Le soir, quand je m' ramasse
Ell' a toujours soupé

De perdrix, de bégasses
Et de pigeons lardés.

Les os sont sous la table:
— Jean, veux-tu les roucher?*

Jean passe à la ruelle
Sur la paille à pleurer.

— Jean, pleure, mon Jean, pleure,
Tu auras beau pleurer.

Tant que je serai jeune
Je me divertirai.

Et quand je serai vieille
Je m'y retirerai

Dans quelque presbytère
Avec un bon curé.

J'aurai du vin en cave
À boire à mon souhait.

Du rôti sur la table
Du lard dans le charnier

Dans la plus haute chambre
Mon chapelet je dirai.

* *roucher* signifie *ronger*.

Arzon (Morbihan). — Chanson recueillie par M. Denis du Désert.

o)



C'était un paysan
Revenant de campagne
Dans sa maison trouva
Quantité de gendarmes.
Et du vin, buvons, trinquons.
Sinngott et mein herr
Landsmann et verdamm.

Grand Dieu! qu'est-ce ceci?
Ce sont des dragonnades.
Ils mangeront tout ton pain
Ton beurre et ton fromage. *Et du vin . . .*

Ils mangeront toutes les oies,
Tu auras le plumage:
Ils boiront tout ton vin
Le meilleur de ta cave. *Et du vin . . .*

Ils coucheront dans ton lit
Avec ta jolie femme;
Les enfants que tu auras
Ce sera trois gendarmes. *Et du vin . . .*

Un sera capitaine
L'autre officier des gardes,
Et l'autre sera tambour
Battra la générale. *Et du vin . . .*

Et l'autre sera tambour
Battra la générale ;
Ce sera pour appeler
Les cocus du village. *Et du vin . . .*

Charnois (Canton de Givet, Ardennes). Chanson recueillie par M. Nozot vers 1856. *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI, f[ct] 94.

p) *La perdrix vole, vole, vole*
Et la perdrix volera.

Je me levay par un matin
À la chasse m'en alla,
Je ne trouvay ni cerf ni biche,
Qui me voulut attenda.
Et frere ha ha
La perdrix vole, vole, vole
Et la perdrix volera.

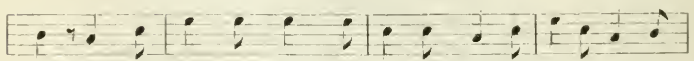
Qu'une petite beste noire
Qu'on appelle un porc sangla ;
Je bandy mon arbaleste
Luy baillay de mon mastra. *Et frere . . .*

Je la tuay toute morte
En ma maison la porta.
Je trouvay ma femme couchée
Messire Jean entre ses bras. *Et frere . . .*

— Sus, sus, sus, de par le diable
Quel menage est-ce là ?
Il vaudroit mieux estre à l'église
À chanter *per omnia. Et frere . . .*

Tresor des plus excellentes chansons amoureuses et airs de court. Rouen, 1614.

q) 





bois, S'en va fa-gotter z'au bois, S'en va fa-gotter z'au bois.

V'là p'tit Jean qui prend sa serpe,
Tralala, lalahitra ;
V'là p'tit Jean qui prend sa serpe,
S'en va fagotter z'au bois. (*ter.*)

Laissit sa femme couchaie :
— Tu t'lév'ras quand tu voudras.

Et pour mais qu' tu sais levaie
A déjeuner tu m' apporteras.

Il était ben dix, onze heures,
Qu' son déjeuner ne v'nait pas.

Il vaut mieux laisser tout faire
Il n'arrivera qui pourra.

V'là p'tit Jean qui prend sa serpe
A sa maison il s'en va.

Trouva sa femme couchaie
Le curé z' entre ses bras.

— Tiens, p'tit Jean, voilà ta soupe
Et ton petit morceau de lard.

Y a d' l'eau dedans la cruche
T'en boiras tant qu' tu voudras.

V'là p'tit Jean qui prend sa serpe,
S'en va fagotter z'au bois.

Tandis qu'il mangeait sa soupe
Le chat emportit son lard.

— Auquel est-ce j'y courrai-je
De ma femme ou de mon chat ?

Si je cours après ma femme
M'sieu l' curé me battera.

Si je cours après mon chat
Mon chat me grapignera.

Ronde de Maniqueville, près Fécamp (Seine-inférieure), recueillie par M. Ed. Jūe en 1853. — *Poes. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. IV, f[ts] 455.

a bis) (Voy. t. I, p. 70). Ajoutez un bémol à l'armature.

———

XXIX. ELLE A CHOISI LE VIEUX.

(Voyez tome I, p. 77.)



Quand j'étais jeun', j'étais gentie
Zeste, zeste, zeste oui;
J'avais des amants à choisi,
Zeste, zeste, zeste vère,
Je n'ai plus d'amourette
Encor bien moins de souci.

J'avais le pèr', j'avais le fi,
Je pris le pèr, j' laissis l'fi

Je pris le pèr', j' laissis l' fi
Pour un p'tit d'argent que j'lui vis.

Je voudrais qu'il vînt un édit
D'écorcher tous les vieux maris.

D'écorcher tous les vieux maris
Après l' pèr, j' prendrais l'fi.
Zeste, zeste, zeste vère etc.

Morbihan. A. Fouquet. *Legendes, contes et chansons du Morbihan*, 1857, p. 156.

XXX. LA MAUMARIÉE.

(Voyez Tome I, p. 79 et suiv.)

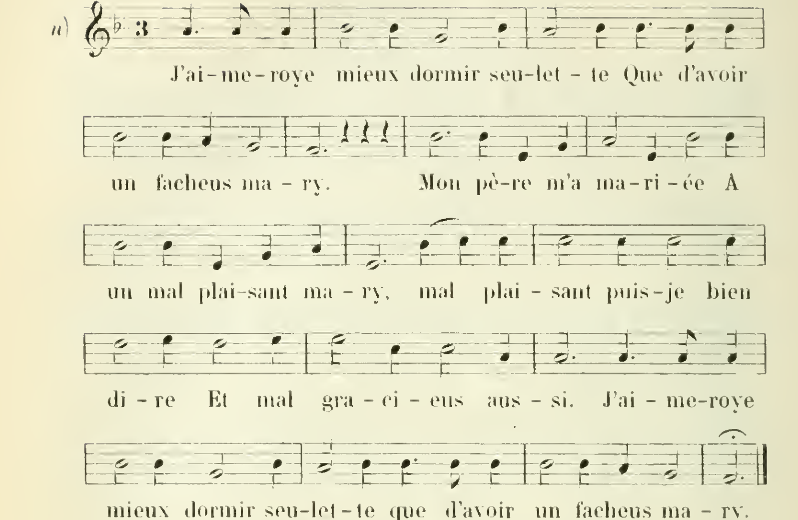


Il est jour, dit l'alouette, (*bis*)
Sur bout, sur bout, } *bis*
Allons jouer sur l'herbette.
Mon père m'a mariée
A un ort vieillard jaloux
Le plus lait de cette ville

Et le plus malgracieux
Qui ne sait, qui ne veut,
Qui ne peut faire la chosette
Voire da, voire da, } *bis*
Qui est si doucette.
Il est jour, dit l'alouette etc.

Trente sept chansons musicales, Paris, Pierre Attaingnant 1530.

M. Anatole Loquin a transcrit la mélodie en notation moderne.



J'aymeroye mieus dormir seulette
Que d'avoir un facheus mary.

Mon père m'a mariée
À un mal plaisant mary,
Mal plaisant, puis-je bien dire,
Et mal gracieus aussi.
J'aymeroye mieus dormir seulette
Que d'avoir un facheus mary.

Mal plaisant, puis-je bien dire,
Facheus et jalous aussi.
Si à quelqu'un je devise
Il en est en grand soucy.
J'aymeroye mieus dormir seulette
Que d'avoir un facheus mary.

Me voyant ainsi pourveue
J'en ay le cœur tout transsi.
Un m'a si bien poursuivie
Que pour amy l'ay choisy.
J'aimeroye mieus dormir seulette
Que d'avoir un facheus mary.

Pour son honnesteté grande
Dont il est tant acomply.
Je vois mon mary qui change
L'autre ne fait pas ainsy.
J'aimeroye mieus dormir seulette
Que d'avoir un facheus mary.

L'un est un sot bien malade
Et l'autre en est bien guery.
J'aimeroye mieus dormir seulette
Que d'avoir un facheus mary.

Premier livre de Chansons en quatre volumes nouvellement composées en musique a quatre parties par M. Pierre Certon. Paris, Adrian Le Roy et Pierre Ballard, 1552.

o) Voudriou estre morte,
You m'en vau mouri:
Siou fille perdude
D'aver un tau mari.
Mari;
Regarda, joinesse,
La mienno tristesse.

Quand me marideron
M'averon trompat;
Me disien: filletta,
Cargaras estat,
Estat;
Lou vieillard es ayse
Seras à ton ayse.

M'an douna un homme
Qu'a quatre vingt ans,
Tousiours fantonege
Comme les enfans
Enfans:
Fasse lou mau viage *
Qu'a fa lou mariage!

Amariou mais un homme
Que n'aguesse rien,
Mais que me faguesse
Vous m' en vendez ben,
ò ben!
Ço qu'iou voli dire
Sans se plus rien dire.**

Quand iou siou couchade
Dedin mon liet
Le vieillard escupe; ***
Ay! lou grand despiet,
Despiet!
You pauvre pitaute
Voudriou estre mouarte!

S'iou eri baisade
Quatre fes d'au jour,
Iou serio plus fresquo
Que nou n'es la flour,
La flour,
Ainsi que l'eigagne
De matin la bagne †

Iou non sio baisade
Qu'una fes d'au mes;
Ay! pauvre filletta,
Aco m'es maumes,
Maumes,
Quand mon fue s'alume
Ma car se consume.

Mais siou resolude
En toute façon
Que de iou cy fase
Un brou de canson,
Canson,
Car iou vouali faire
Mon vieillard cantaire,

D'aquelous cantaires
Qui canton d'abriou,
N'en venon la primo
Et s'en va l'estiou,
L'estiou. ††
Si Dieu non m'aiude
Siou fille perdude!

Iou, pauvre fillette,
Nou n'ay que quinz' ans,
Voudriou esse à un homme
Qu'aguesse vingt ans,
vingt ans,
Li feriou caresse
Que que n'avenguesse.

* qu'il fasse le mauvais voyage (c.-à-d. qu'il aille au diable), celui qui a fait le mariage.

** sans vous en dire plus.

*** crache.

† plus fraiche que la fleur quand la rosée du matin la baigne.

†† de ces chanteurs qui chantent en avril, s'en viennent au printemps et s'en vont l'été. (Il s'agit des coucous.)

Quand iou me regarde
Dedin mon mirau
Me trobi tant belle!
Lou cœur me fa mau,
Fa mau;
A la barbe grise
Iou siou tant poulido!

Lou vieillard es fin
Fasie dou badin;
N'avie pas courage
D'anar à l'assaut
A l'assaut,
Quand eu li sonyave
Lou nas li saynave.*

Vous autres fillettes
Que sia à maridar
Prenez mon conseil.
Fillettes, garda,
garda**
Vous mettre en mariage
En*** bunhomme d'eage!

* miroir. ** quand il y songeait le nez lui saignait c.-à-d. il y renonçait.
** gardez-vous de.
*** avec.

Le Recueil de plusieurs belles chansons nouvelles et modernes, recueillies de plusieurs autheurs. Lyon, 1591, in 32, p. 71.

(Le dialecte employé dans cette chanson semble appartenir au sud-ouest de la France).

p)

Mon père m'a donné mary
Un faux vieillard tout racourcy,
Tant j'estois innocente,
Qui n'avoit point, qui n'avoit point
De bonne avoyne à vendre.

La nuict que couchay avec luy
Après ma longue attente,
Il me jura qu'il n'avoit point
De bonne avoyne à vendre.

Se recula et s'endormit;
Je demeuray constante,
Croyant alors qu'il n'avoit point
De bonne avoyne à vendre.

Tout promptement je sors du lit
Outrée et mescontente,
Disant fi de ceux qui n'avoient point
De bonne avoyne à vendre.

M'en vais chez mon pere et luy dist,
Faschée et mal plaisante :
Il n' en a point ce faux vieillard
De bonne avoyne à vendre.

Mon père il me faut un amy
Qui librement se vante
D'avoir, au défaut du vieillard,
De bonne avoyne à vendre.

Chansons de Gaultier Garguille, Paris, 1632. (Réimpression Jannet, 1858, p. 19.)

q) Mon père est bon homme
Mariée si m'a, *lerire*,
Mariée si m'a, *lera*.
Ce n'est pas mon cas, lerire,
Ce n'est pas mon cas, lera.

A un vieillard homme
Qui bien cent ans a.

La premiere nuictée
Qu' avec luy coucha,

M'y tourna l'epaule
Je luy tournay le bras.

J'ay pris ma cotte rouge
Chez mon père m'enva.

— Mon pèr', mon père,
Ostez moy ce vieillard.

— Ma fille, ma fille.
Ne le changez pas.

Le vieillard est riche
Qui vous nourrira.

Le vieillard est riche
Qui a des ducats.

— Fy de la richesse!
Qui son plaisir n'a.

Vieillesse et jeunesse
Ce n'est qu' un débat,

Jeunesse à jeunesse,
Plaisirs et soulas, *lerire,*
Plaisirs et soulas, *lera.*
Et c'est bien mon cas, lerire.
Et c'est bien mon cas, lera.

Le parnasse des muses, Paris, 1633, p. 82.

r) Mon père m'a mariée
A un vieillard bonhomme;
J'eusse beaucoup mieux aimé
Quelque beau jeune homme.

Si je suis dedans le lict
De mon long estendue,
Le vieillard est auprès de moy
Qui poinct ne se remue.

Et s'il me survient quelquefois
Quelque maladie
Il ne me donne pas un sou
Pour passer mes envies.

S'il arrive pour me voir
Quelque compagnie,
Le vieillard est auprès du feu
Qui entre en jalousie;

Et encore je vous diray
Ce qui plus me fasche;
C'est qu'estant au coin du feu
Sans cesser il crache.

La comédie des chansons, Paris, 1640.

s) O le meschant mary, commère!
Il me causera la mort;
Quand il revient de la taverne
Estant soul comme un pourceau,
Je ne luy ose rien dire
De peur d'avoir du tricot.*

Quand ce vient la matinée
Après avoir reposé
Il demande tost à boire
De ce bon vin frais persé.
Je luy vais querir chopine;
C'est pour le désaltérer.

Alors il me dit: coquine,
Un brot ce n'est pas assez.
Il prend aussitost la nappe,
La vaisselle sans laver,
Aussi tout ce qu'il attrappe
Pour les aller engager.

* de peur d'être battue. *Tricot* = trique.

La comédie des chansons. Paris, 1640.

t) Mon esprit est étonné
Du mary qu'on m'a donné;
J'aime mieux que l'on m'assomme
Que de vivre sous sa loy,
Car tous les jours il joue à l'homme,*
Mais ce n'est point avec moy.

Quand il a perdu cinq sous
Il veut tout tuer chez nous.
Quand mon mary vient de dehors
C'est ma rente d'être battue;
Il prend la cuiller à pot
A la teste il me la rue.

J'ay grand' peur qu'il ne me tue:
C'est un vilain rioteux, grommeleux,
Je suis jeune, il est vieux.

* allusion à un jeu de cartes appelé le *jeu de l' homme*.

La comédie des chansons, Paris, 1640.

u) Mon père m'a mariée
Que je n' estois qu' un enfant;
A un vieillard m'a donnée
Qui a près de soixante ans;
Et moy qui n'en ay que quinze,
Passeray-je ainsi mon temps?
Vous qui estes en presence
Je vous en prie, jugez-en.

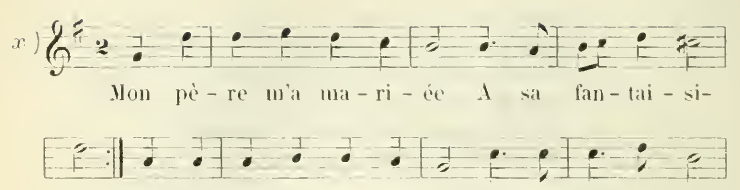
M'irai-je rendre nonette
Dans quelque joly couvent,
Priant le dieu d'amourette
Qu'il me donne allegement
Ou que j'aye en mariage
Celuy là que j'aime tant?
Tant et tant il m'ennuye,
Tant et tant il m'ennuye tant.

La comédie des chansons, Paris, 1640.

v) N'est-ce pas bien pour en mourir
Que d'avoir un jaloux mary?
J'en ay un qui me fait mourir
En ceste tyrannie.
Je voudrois bien qu'il fust guery
De ceste maladie.

La comédie des chansons, Paris, 1640.

x)





Mon père m'a mariée
A sa fantaisie;
Un vieillard il m'a donné
Plein de jalousie;
Il aura, tant qu'il vivra
Cette frénésie.

Quand il voit dessus mon lit
Voler une mouche,
Ce vieux jaloux a si peur
Qu'elle ne me touche!
A-t-on jamais vu d'époux
D'humeur si farouche?

Il ne sçauroit me souffrir
Une fleur éclose;
Il a lù pour mes pechez
La métamorphose,
Et croit mon amant caché
Sous la moindre rose.

Christophe Ballard, *Brunettes ou Petits airs tendres*, Paris, 1703, t. I, p. 278.

y)

Mon Dieu, ma pauvre voisine,
J'ay le plus méchant masy:
Il a la plus traistre mine
Qu'on voy-je point dans Pasy.*
Je voudrois avoir mangé
Ceux là qui m'en ont angé!

* Paris.

La comédie des chansons. Paris, 1640.

z)

Filles, prenez exemple,
L'ome que m'en dounat
El n'a ni ioc ni mine
Et ba tout acclafat

Et quand la toux l'arrape
Hem, hem, hem,
Nou fa pas que toussi.
Ay! lou paure cami!

Fragment d'une chanson gasconne. — *Nouveau recueil des plus beaux airs des operas et autres chansons nouvelles.* Paris, 1691. t. 2, p. 135.

aa) 

Mon pèr' il m'a mariée
Viv' le rossignol d'été
Mon pèr' il m'a mariée
A ma malaventure.

Un vieillard il m'a donné
Viv' le rossignol d'été
Un vieillard il m'a donné
Qui m'a fait la vie dure.

Dès la premièr' journée
Viv' le rossignol d'été
Dès la premièr' journée
M'a mis' à la charrue.

Je ne savais charruer
Viv' le rossignol d'été
Je ne savais charruer
Ni tenir la charrue.

Il a pris son aiguillon
Viv' le rossignol mignon
Il a pris son aiguillon
Et m'a fort ben battue.

O les mottes du guéret *
Viv' le rossignol gai, gai,
O les mottes du guéret
Je me suis défendue.

J' suis allé dresser le lit
Viv' le rossignol joli;
J' suis allé dresser le lit.
De mon côté la plume

Du côté de mon vieillard
Viv' le rossignol gaillard
Du côté de mon vieillard
Un roche pointue.

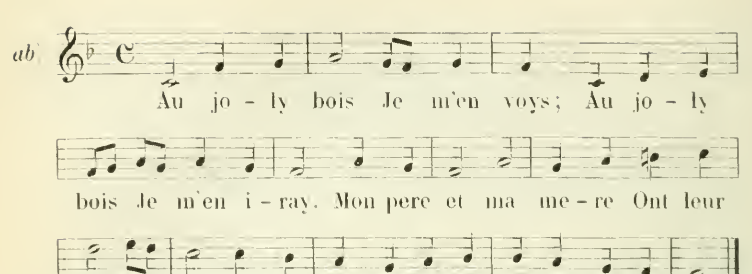
Mon vieillard en s'y couchant
Viv' le rossignol chantant
Mon vieillard en s'y couchant
I s'est cassé la tête.

Ça l'apprendra, mon vieillard,
Viv' le rossignol gaillard
Ça l'apprendra, mon vieillard,
A traiter femme en bête!!!

* avec les mottes des terres labourées.

Arzon (Morbihan). — Chanson recueillie par M. Denis du Desert.

ab)



Au joly bois
Je m'en voys:
Au joly bois
Je m'en iray.

Mon pere et ma mere
Ont leur foy juré
Que dans six sepmainnes
Mariée je seray;
Au joly bois etc.

A un vieux bonhomme
Que je tromperay.
Droict en Cornuaille
Je l' envoyerai.
Au joly bois etc.

Et de ses richesses
Largesse en feray.
A un beau jeune homme
Je les donneray.
Au joly bois etc.

S'il dit quelque chose
Je le grateray;
Puis nous en irons
Droict au bois jouer.
Au joly bois etc.

CARLES TESSIER, *Le premier livre de chansons et airs de court*, Londres, 1597.

ac)



Mon pere et ma mere
Leur foy ont juré,
Que dans six semaines
Je m'y mariray
Au joli bois m'en vois } *bis*
Au joli bois j'iray.

A un vieux bon homme
Que je tromperay.
De belles paroles
Je l'endormiray.

De ses vieux escuz
Largesse j'en feray
A quelque jeune homme
Que bien j'aymerai.

Si le vieillard gronde
Je le draperay
Et en Cornouaille
Je l'envoyerai.

Airs et villanelles mises en musique à 4 et à 5 parties par PIERRE BONNET Limosin. Paris, Veuve Ballard, 1600. feuillet 22.

ad)



As-tu point veu rouge nez
Le maistre des ivrognes?

Mon père m'y veut marier
As-tu point veu rouge nez?
En un vieillard m'y veut donner
Il pleut, il vente, il tonne,
As-tu point veu rouge nez
Le maistre des ivrognes?

En un vieillard m'y veut donner
Qui n'a ni maille ni denier

Qui n'a ni maille ni denier
Fors un bâton de vert pommier,

Fors un bâton de vert pommier
De quoy il me bat les costez,
Il pleut, il vente, etc.

Recueil des plus belles chansons des comediens françois, Caen, Mangeant. [vers 1620].

ae) 

Mon père il m'a ma-ri-ée J'entends la perdrix dans le



blé Un laid vieil-lard il m'a don-né J'entends la



cai-le de-dans la pail-le J'entends la per-drix dans le blé.

Mon pèr' il m'a mariée
J'entends la perdrix dans le blé
Un laid vieillard il m'a donné
J'entends la caille
Dedans la paille
J'entends la perdrix dans le blé.

Un laid vieillard il m'a donné
Qui n'a ni maille ni denier.

Qu' un gros bâton de vert pommier
O lequel * il me rompt les côtés.

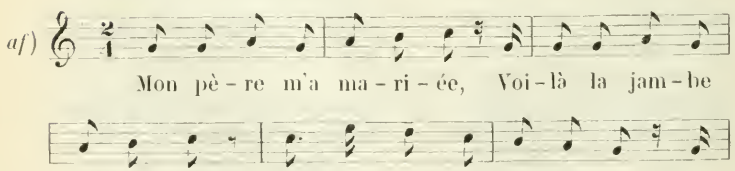
— Vieillard, si tu me bats mésé **
J' te planterai là, je m'en irai.

J' m'en irai au bois jouer;
Apprendre aux garçons à danser.

Apprendre aux garçons à danser,
Chanter, danser, c'est bon métier.

* avec lequel.
** encore.

Arzon (Morbihan). — Chanson recueillie par M. Denis du Désert.

af) 

Mon pè-re m'a ma-ri-ée, Voi-là la jam-be

de mon pied, Un vieil-lard il m'a don-né, Voi-



là le pied, voi - là la jamb', Voi - là le pied de mon an-



tre jamb' Voi - là la jam - be de mon pied.

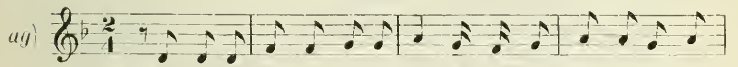
Mon père m'a mariée,
Voilà la jambe de mon pied,
Un vieillard il m'a donné,
Voilà le pied, voilà la jambe
Voilà le pied de mon autre jambe
*Voilà la jambe de mon pied.**

A la foire il s'en est allé,
Il ne m'en a rien rapporté.

Qu'un bâton de vert pommier
Dont il me frotte les côtés.

* C'est une danse mimée. On imite les gestes indiqués par les vers du refrain. — Finistère. — Communication de M. E. Guichoux.

ag)



Mon pè-re veut m'y mari - er Voi-là mon pied A un vieil-



lard m'y veut donner, Voilà mon pied, voi-là ma jambe, Voilà le



pied de mon au-tre jambe, Voi-là la jam-be de mon pied.

Mon père veut m'y marier
Voilà mon pied,
A un vieillard m'y veut donner
Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied de mon autre jambe
Voilà la jambe de mon pied. etc. etc.

Seine Inférieure. Chanson recueillie par M. Joubin, vers 1855. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. IV, f[et] 125.

ah) 

Mon pèr' aussi m'a marié',
Gai lon la, je m'en vais rouler,
Un incivil il m'a donné
Je me roule, je me roule
Gai lon la, je m'en vais rouler
En filant ma quenouille.

Un incivil m'a donné
Qui n'a ni maille ni denier.

Qu'un vieux bâton de vert pommier,

Avec quoi m'en bat les côtés.

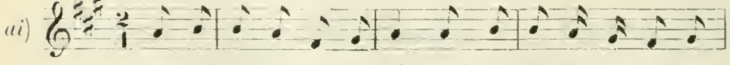
— Si vous m' battez je m'en irai!

Je m'en irai au bois jouer

Le jeu de cart', aussi de dés.

Chanson du Canada. — E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, p. 214.

Allegro giocoso.

ai) 





hard', Quelles har-des, Ah! vo-yez quel-les hardes j'ai!

Mon père m'a marié',
Ah! voyez quelles hardes j'ai,
A un vieux point à mon gré
Ah! voyez quelles hardes,
quelles hardes,
Ah! voyez quelles hardes j'ai!

Va-t-aux foires et aux marchés
Sans jamais rien m' apporter

Qu'un bâton de vert pommier.
S'il me bat, je m'en irai.

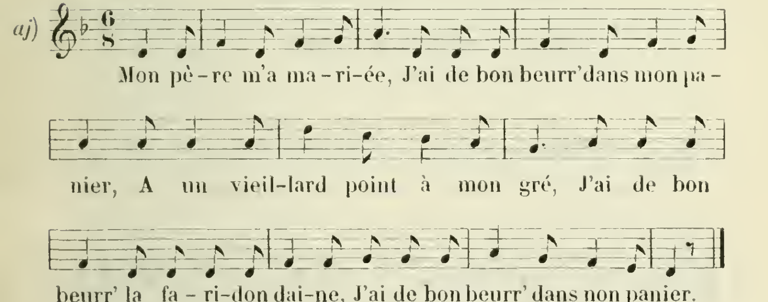
Je m'en irai au bois jouer
Avec ces jeun' écoliers;

M'apprendront, j' les apprendrai
Le jeu des cart' et des dés,

L' jeu de dam' après souper
Et le joli jeu d'aimer.

Saintonge et Aunis. — BUJEAUD, *Chants de l'Ouest*, t. II, p. 92.

aj)



Mon père m'a mariée
J'ai de bon beurr' dans mon panier
A un vieillard point à mon gré
J'ai de bon beurr', la faridondaine,
J'ai de bon beurr' dans non panier.
etc. etc.

(Les paroles sont les mêmes que dans la version c) du tome I, p. 81.)

Vendée. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI, f^et 466.

ak)



Muos pa-rens me z'on ma-ri-da-do, Muos parens



me z'on ma-ri-da-do Em-bé un vieux viel-lar d'a-



mour, Pe-ti-to Em-bé un vieux viel-lar d'amour, Mamour.

Muos parens me z'on maridado (*bis*)
Embé un vieux viellar d'amour
Petito,
Embé un vieux viellar d'amour
Mamour.

Le proumei seir de ma nocetto
Quan feuguettein coucha tuo doux

Se boutit à me foueire un conte
De suos pareins luos pu houroux.

Quan le conte feugué fénido
L'alovetta chantave le jour.

— Ah! leva vous, Jeanno, ma mie,
Billia vous donc, car zei grand jour.

Auvergne. — J. B. Bouillet, *Album auvergnat*, Moulins, s. d., p. 64.

al)



Mon pè-re m'a ma-ri-ée A un marchand de velours



A un mar-chand de ve-lours. Le pre-mier soir de mes



nò-ces Il ne m'a rien dit du tout; Que l'diabl' em-por-



te la bou-ti-que et le mar-chand de ve-lours!

Mon père m'a mariée
A un marchand de velours ; *(bis)*
Le premier soir de mes nôces
Il ne m'a rien dit du tout;
Que le diabl' emporte la boutique
Et le marchand de velours!

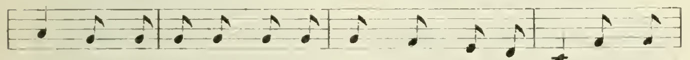
Que me raconter l' histoire
Du temps qu'il faisait l'amour.
A peine était-il l'aurore
Que le coq chantait le jour; *Que le diable . . . .*

— Levez-vous, mademoiselle,
Levez-vous, car il fait jour;
Y a du monde à la boutique
Qui demande du velours. *Que le diable . . . .*

Scaër (Finistère). Communication de M. E. Guichoux.



Mon pèr' me don-na un ma-ri Ja-mais nous n'a-



vons tant ri. La pre-miè-re nuit j'couch' a-vec lui Moi qui



voulais ri - re Jamais nous n'avons tant ri qu'i nous faisait rir'.

Mon père me donna un mari
Jamais nous n'avons tant ri.
La premièr' nuit j' couche avec lui
Moi qui voulais rire
Jamais nous n'avons tant ri
Qu'i nous faisait rire.

La premièr' nuit j' couche avec lui
Me tourne l'épaule et s'endormit.

J' pris une épingle, je le piquis.

Il prit son cal'çon, il se sauvit.

J' pris mon jupon, j' cours après lui.

Dans un p'tit coin je l' attrapis.

Pour deviner ce qu'il me fit?

Pour deviner ce qu'il me fit?
Jamais nous n'avons tant ri
Il me faisa un: va-t-en voir
S'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir, s'ils viennent.*
Jamais nous n'avons tant ri.

* Locution qui équivaut à: *tu n' auras rien, va te promener.*

Ronde des environs de Mézières recueillie par M. Nozot en 1857. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI f[et] 105.

XXXIII. ACHETEZ-MOI MA FEMME.

(Voy. tome I, p. 96.)

b) Je mèn' ma femme au marché,
Hé! Monsieur, l'achèt'rez vous?
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme.
L'aurai-je toujours!

Je ne la vendrai pas cher,
Pour cinq sous la voulez-vous?
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme.
L'aurai-je toujours!

De cinq sous venons à quatre
Et de quatre à rien du tout.
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme,
L'aurai-je toujours!

Si les portes sont fermées,
Attachez-la-z-au verrou.
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme,
L'aurai-je toujours!

Je vous la laisse à l'épreuve,
Pour un mois ou pour cinq jours.
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme,
L'aurai-je toujours!

Si t'as peur qu'ell' ne se sauve
Passe-lui la corde au cou.
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme.
L'aurai-je toujours!

Si l'épreuve n'est pas bonne,
Ramenez-la moi chez nous.
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme.
L'aurai-je toujours!

Qu'on la mett' dedans le four
Et d'la paill' tout à l'entour.
Hé! iou hou hou!
Je suis saoûl de ma femme,
L'aurai-je toujours!

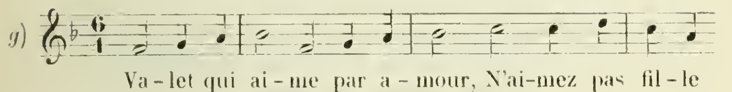
Va-t-en crier-z-au village
Qu'on vienne voir brûler le loup.
Hé! iou hou hou
Je suis saoûl de ma femme,
L'aurai-je toujours!

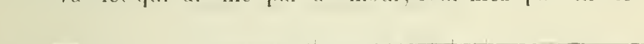
Chanson des Vosges publiée par le Docteur Estre (de Rémilly) dans *Lo Couraye*, Metz, in 8, sans date (1878 ?).

XXXVI. LE JALOUX TROP EXIGEANT.

(Voy. tome I, p. 99.)

g)





Valet qui aime par amour,
N'aimez pas fille d'un seignour.
Cheminez fillettes,
Cheminez toujours.

J'en aimay une par amour.
Je m'y promenois l'autre jour, *Cheminez . . .*

Avec ma dame par amour
Qui fesoit un chapeau de flour. *Cheminez . . .*

C'est pour donner à son seignour.
Son mary en devint jaloux, *Cheminez . . .*

Qui la battoit trois fois par jour.
— Amy, pourquoy me battez-vous? *Cheminez . . .*

[La nuyt] couchay-je pas o vous
Et le jour avec mes amours? *Cheminez . . .*

Tout' eau qui passe par un cours
Ell' n'est pas tout' en un seignour. *Cheminez . . .*

Ell' nest pas tout' en un seignour
Aussi ne suis-je du tout à vous.
Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.

Le recueil des plus belles chansons de dances de ce temps. Caen. Mangeant, 1615.

XL. LES DEMANDES ÉLUDÉES.

(Voy. tome I, p. 105.)

b.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dedans les champs,
Pour y voir les beaux blés,
Nous soyerons le froment.
— *Nous aurons de la pluye, ma mie,*
Nous aurons de la pluye.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dedans ces bois,
Nous abaisserons les branches,
Et ramasserons les noix.
— *Nous aurons de la pluye, ma mie,*
Nous aurons de la pluye.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dans ton jardin;
S'il y a du romarin
Tu m'en feras présent d'un brin.
— *Il est tout defleuri, ma mie,*
Il est tout défleuri.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dans ta maison;
S'il y a de beaux draps blancs
A ton lit nous les mettrons.
— *Ils sont à la lessive, ma mie,*
Il sont à la lessive.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dans ton cellier,
Si tu as de bon vin blanc,
Là, tu m'en feras goûter.
— *N'y a que de la lie, ma mie,*
N'y a que de la lie.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dans ton grenier;
Si tu as des poires molles
Là tu m'en feras manger.
— *Elles sont toutes pourries, ma mie,*
Elles sont toutes pourries.

— Mon ami, mon bel ami,
Mène-moi dans ton courti
S'il s'y trouve des pois verts
Nous y en pourrons cueillir.
— *N'y a que des nantilles, ma mie,*
N'y a que des nantilles.

— Mon ami, mon bel ami,
Donne-moi un doux baiser;
Je te l'ai baillé si bel,
Dois-tu me le refuser?
— *Ton né a la roupie, ma mie,*
Ton né a la roupie.

Chanson d'un amant liberal et gracieux, sur l'air: J'en ferai la folie, etc. (Dans *Recueil des plus belles chansons et airs de court,* Troyes et Paris, Veuve Oudot, 1722, in 12.)

L. LES NOIX.

(Voy. tome I, p. 117.)

c) C'est au pays de par-delà
La belle bergère
Une claire fontaine y a
La la la et la belle bergère.

J'en ay tant beu qu'ell' m'a faict mal,
J'en fus malade au lit trois mois.

Tous mes amis m'y venoient veoir;
Mais mon amy n'y venoit pas.

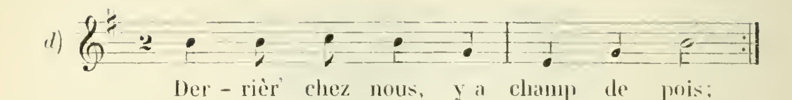
Il m'a mandé qu'il y viendra,
Une bouteille apportera.

Bouteille n'y vaut rien sans vin,
La belle vigne sans raisin;

La belle gerbe sans espy:
La belle fille sans amy:

Le compagnon s'il n'est hardy,
Si ne va voir s'amie de nuict.

La fleur ou l'eslite des chansons amoureuses, Rouen 1602, p. 390.







Derrièr' chez nous, y a champ de pois; (*bis*)
J'en cueillis deux, j'en mangeai trois.
Fendez le bois, chauffez le four, } *bis*
Dormez, la belle, il n'est point jour. }

J'en fus malade, au lit, trois mois.
Tous mes parents venaient m'y voir.

Celui que j'aime ne vient pas;
Je l'aperçois venir là-bas.

Canada. E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, p. 112.

LII. LES SUITES D'UNE RENCONTRE.

(Voy. tome I. p. 120.)

a bis) Cette chanson que donne Christophe Ballard dans ses *Rondes a danser* (1721) est vraisemblablement tirée du *Recueil de chansons de L. M. P.*, Paris, in 8 (chez Pierre Ballard), 1629, p. 33. La mélodie est la même; quant aux paroles il n'y a que les légères différences suivantes :

Il y a dans la version de 1629 :
Au troisième couplet, troisième vers :

Qui d'un bàton m'a tant froté

au quatrième couplet, troisième vers:

Que j'en ay tout le ventre enflé

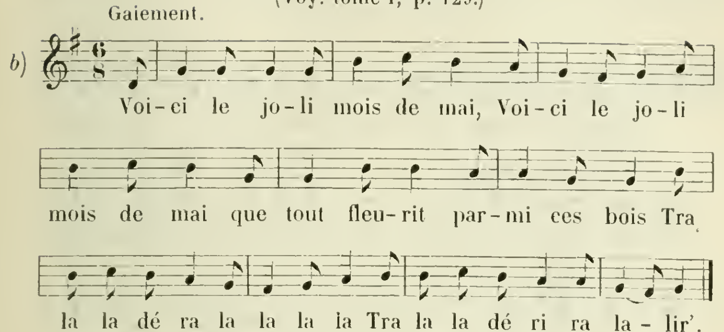
au cinquième couplet, troisième vers :

Chacun me dit qu'il doit crever.

Il semble que dans la version de 1721 on ait voulu atténuer la crudité des paroles.

LVII. LE BOUQUET.

(Voy. tome I, p. 129.)



Voici le joli mois de mai } *bis*
Que tout fleurit parmi ces bois }
Tralala dérala la la la
Tralala dérira lalir'.

— La belle, faites-moi un bouquet.
— Dé què voulez-vous qu'il soit fait?

De marjolaine ou bien d'œillet?
— Faites-le mè va tout d'œillet

Et l'attachez à mon chapet.
— I l'attachai à mon chapet. —

En l'attachant sa main tremblait.
— Avez-vous chaud, avez-vous fred?

— Je n'ai pas chaud, mais j'ai grand fred.
— La bell', approchez-vous de mè.

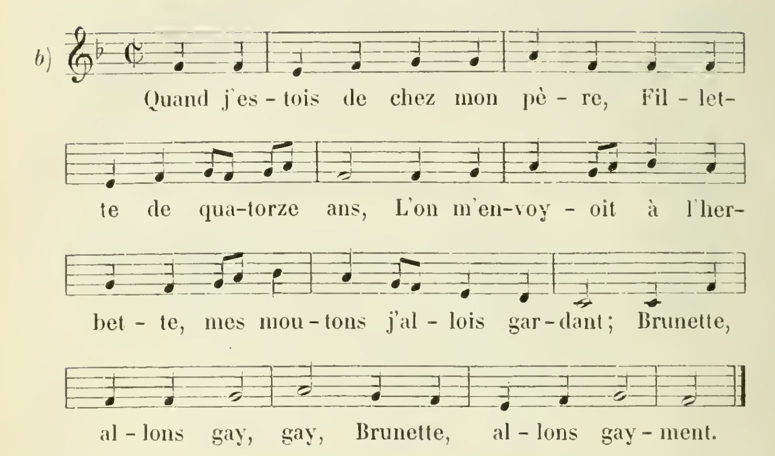
De mon manteau j' vous couvrirais.
— Ce manteau là n'est pas à tè.

Il est à Monsieur de Launay.
— C' qui est à Launay est à mè;
C' qui est à mè est à Launay.

Chanson des environs de Guingamp (Côtes du Nord) recueillie en 1851 par M. PIJAULT DE BEAUPRÉ, — *Poés. pop. de la France,* Mss. de la B. N., t. IV, f^et^ 457.

LIX. ÉPOUSEZ-MOI D'ABORD.

(Voy. tome I, p. 131.)



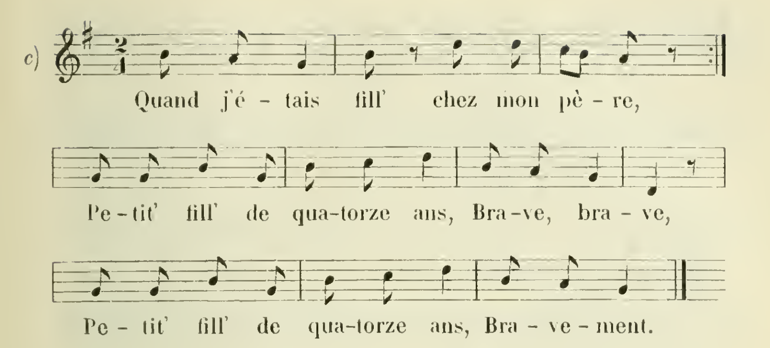
Quand j'estois de chez mon père,
Fillette de quatorze ans,
L'on m'envoyoit à l'herbette,
Mes moutons j'allois gardant.
Brunette, allons, gay, gay,
Brunett', allons gayement.

J'estois encor trop jeunette
Je m'assis en passant temps;
Par le bout de ma pasture
Passa deux gentils galants.

— Dieu vous gard, la belle!
Combien gagnez-vous par an?
— Par ma foy, mon gentilhomme,
Je ne gaigne que six blancs.

— Que six blancs, Vierge Marie!
Vous deussiez gaigner dix francs.

Le recueil des plus belles chansons de dances, Caen, Mangeant, 1615.



Quand j'étais fill' chez mon père, (*bis*)
Petit' fill' de quatorze ans
Brave, brave,
Petit' fill' de quatorze ans,
Bravement.

On m'envoyait garder les vaches
Et les moutons en mêm' temps.

Dans mon chemin je rencontre
Un cavalier fort galant,

Qui me demande : — La belle,
Combien gagnez-vous par an ?

— Je gagne cinquante livres
Et mon beau cotillon blanc.

— Venez avec moi, la belle,
J' vous en donnerai autant.

Vous n'aurez rien à faire
Que ma chambre en me levant,

Et balayer ma chambrette
Et j'ter la poussière au vent.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.



Par derrièr' not' maisonnette,
Il y a un pigeon blanc,
Qui disait à son langage:
— Mariez-vous; car il est temps.
La plume s'envole, vole,
La plume s'envole au vent.

— Comment puis-je me marier,
Je suis servante à présent.
— Combien gagnez-vous, la belle,
Combien gagnez-vous par an?

— Je gagne bien cinq cents francs,
Une ceinture d'argent.
— Venez me servir, la belle,
Je vous en donn'rai autant.

Vous n'aurez rien à faire
Qu'à cirer mes souliers blancs,
A traire notre vachette
A refaire mon p'tit lit d'camp.

Vous couch'rez avec ma mère,
Avec moi le plus souvent.
— Je n' couch' point avec d'homm'
Que j' n'épous' auparavant,

La couronn' dessus ma tête
Devant Dieu, tous mes parents.

Ronde des Ardennes recueillie par M. Nozot en 1856. — *Poés. pop. de la France.* Mss. t. IV, f^et 403.

LXVII. QUE PORTES-TU DANS TON GIRON?

(Voy. tome I, p. 144.)

c)



Mon pèr' a fait bâtir maison;
J'ermuerons nos cotiyons,
Ell' est bâtie sur trois gérons,
J'ermue, ma voisine,
J'ermue, j'ermuerons,
J'ermuerons nos cotiyons.

Les charpentiers qui la faisont
Ils m' avont demandé mon nom.

— C'est Jeanneton, m' appelle-t-on.
— Que portes-tu dans don géron?

— C'est un pâté de trois pigeons.
— Assieds-toi là et le mangerons,

Derrière ces haies et ces bouchons.*
— Ell' s'y assied d'un si haut ton

Qu'ell' fait trembler granges et maisons,
Jusqu'au clocher de Charenton.

— Qui mettra-t-on à la raison?
— Mademoiselle . . . . . . selon dit-on.

— Quel bel amant lui donn' ra-t-on?
— Monsieur. . . . . . selon dit-on.

* ces buissons.

Ell' aura un fort beau garçon,
Il est bien beau, mais il n'est guères bon.

Ell' aura bien des coups d' bâton,
Depuis la tête jusqu' au talon
Avec le manche du ramon.

Ardennes. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. IV, f^{et} 346.

d) 

Mon père a fait bâtir maison,
Je r'muerons nos cotillons,
Par quatre vingt jolis maçons,
Je r'mue, ma voisine,
Je r'mue, je r'mue, je r'muerons
Je r'muerons nos cotillons.

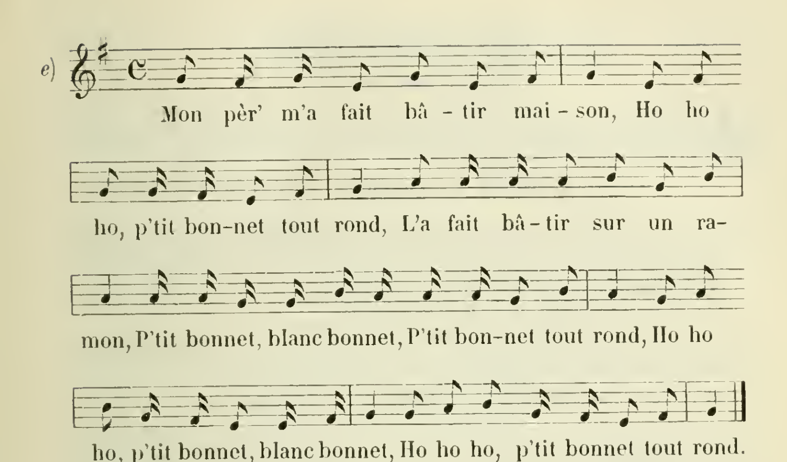
Le plus jeune sera mon mignon.
— Qu'as-tu donc, belle, dans ton giron?

— J'ai un pâté de trois pigeons
Assieds-toi là, nous en mangerons.

Il s'est assis d'un si gros son
Qu'il fit trembler terre et maison.

Et Fontenay et Mouilleron
Et La Rochelle et ses canons.

Chanson de la Vendée. — *Poés. pop. de la France.* Mss. t. VI, f^{et} 450 (pour les paroles) et f^{et} 466 (pour la mélodie).



Mon père m'a fait bâtir maison,
Ho ho ho, p'tit bonnet tout rond,
L'a fait bâtir sur un ramon,
P'tit bonnet, blanc bonnet,
P'tit bonnet tout rond,
Ho ho ho, p'tit bonnet, blanc bonnet,
Ho ho ho, p'tit bonnet tout rond.

Les charpentiers qu'ils la font,
Ils m'y ont demandé mon nom.

— C'est Jeanneton m'appelle-t-on.
Ell' s'asseya d'un si haut ton

Qu'ell' accoucha d'un gros garçon.
— Quel beau nom lui donn'ra-t-on?

— On l'appell'ra Jean Simon.
Jean Simon, c'est un très beau nom;
Sa mère c'est un vrai chiffon.

Chanson des Ardennes recueillie par M. Nozot en 1855. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI, f^{et} 18.

LXX. LE MOINE BLANC.

(Voy. tome I, p. 149.)



Il était un petit moine
Qui hognait, qui hognait;
Madame lui a demandé
Ce qu'il avait, ce qu'il voulait:
— Je voudrais bien entrer, madame,
Je voudrais bien entrer céans.
— Entre, moine, promptement,
Mon mari est en campagne;
Entre, moine, promptement,
Mon mari n'est pas céans.

Quand le moine fut entré
Il hognait, il hognait;
Madame lui a demandé
Ce qu'il avait, ce qu'il voulait.
— Je voudrais bien m'chauffer, Madame,

Je voudrais bien m'chauffer céans.
— Chauff' toi, moine, promptement,
Mon mari est en campagne,
Chauff'toi, moine, promptement
Mon mari n'est pas céans.

Quand le moine se fut chauffé
Il hognait, il hognait;
Madame lui a demandé
Ce qu'il avait, ce qu'il voulait.
— Je voudrais bien manger, madame,
Je voudrais bien manger céans
— Mange, moine, promptement,
Mon mari est en campagne;
Mange, moine, promptement,
Mon mari n'est pas céans.

Quand le moine eut bien mangé
Il hognait, il hognait.
Madame lui a demandé
Ce qu'il avait, ce qu'il voulait.
— Je voudrais bien coucher, Madame,
Je voudrais bien coucher, céans.
— Couche, moine, promptement,
Mon mari est en campagne;
Couche, moine, promptement,
Mon mari n'est pas céans.

Quand le moine se fut couché
Il hognait, il hognait.
Madame lui a demandé
Ce qu'il avait, ce qu'il voulait.
— Je voudrais bien . . . . hélas! madame,
Je voudrais bien . . . . hélas! céans.
— Va-t-en, moine, promptement,
Mon mari revient d' campagne
Va-t-en moine, promptement,
Mon mari revient céans.

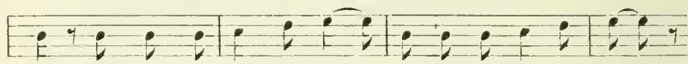
Orléanais? — Chanson recueillie par M. DE LA BUZONNIÈRE en 1854. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de B. N., t. IV, f^et 252.

LXXI. LA LEÇON DU CORDONNIER.

(Voy. tome I, p. 152.)

b) 









C'était un cordonnier
Bien crotté, bien mouillé;
Venant devant la porte
Demande à se chauffer;
Et quand il fut chauffé
Il demande à souper;
Et quand il eut soupé
Il demande à coucher.
Dansez au rond,
Bell's demoiselles, } *bis*
Dansez au rond
Fill's et garçons.

Il demande à coucher
Avec sa bien aimée.
L'hôtesse l'a mis coucher
Avec sa fille aînée.

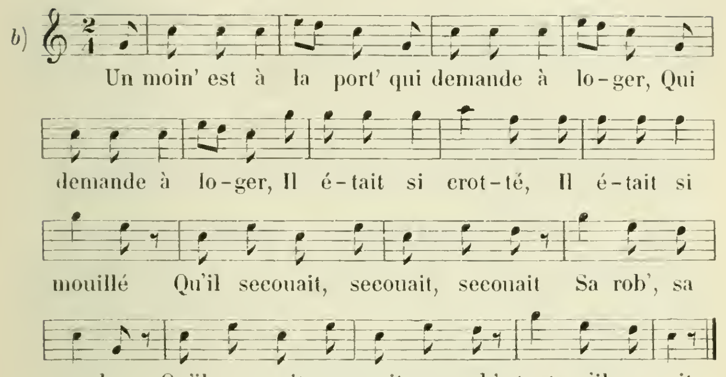
Et quand ils sont couchés
N'ont fait que badiner.
Son père qui lui demande:
— Que faites-vous là haut?
Dansez . . . .

— J' y apprends votre fille
A y fair' des souliers.
Y en a jà un qu' est fait
Et l'autre est commencé.
Quand je repasserai
Je le rachèverai,
Avec les mêmes outils
Que je l'ai commencé.
Dansez . . . .

Ronde de Retonfey (Pays messin) recueillie par M. Auricoste de Lazarque le 28 mai 1886.

LXXII. LE PETIT MOINE CORDELIER.

(Voy. tome I, p. 153.)

b) 

Un moin' est à la porte
Qui demande à loger *(bis)*
Il était si crotté,
Il était si mouillé
Qu'il secouait, secouait, secouait,
Sa rob', sa robe,
Qu'il secouait, secouait sa rob'
Tant qu'il pouvait.

Nous l'avons mis coucher
Dedans notre foyer; *(bis)*
Le moin' s'est écrié;
Le feu va me brûler!
Il secouait . . . .

Nous l'avons mis coucher
Dedans notre grenier; *(bis)*
Le moin' s'est écrié:
Les rats vont me manger!
Il secouait . . . .

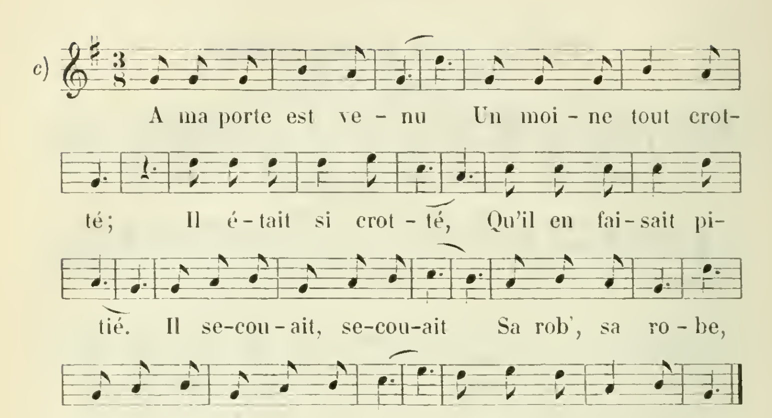
Nous l'avons mis coucher
Dedans notre cellier; *(bis)*
Le moin' s'est écrié:
Le vin va m'enivrer!
Il secouait . . . .

Nous l'avons mis coucher
Dans notre lit carré; *(bis)*
Le moin' s'est écrié:
Le lit va défoncer!
Il secouait . . . .

Nous lui avons dit alors:
— Va t'en te promener! *(bis)*
Le moin' s'est écrié:
Les loups vont me manger!
Il secouait . . . .

Scaër (Finistère). — Chanson communiquée par M. E. Guichoux.

c)



A ma port' est venu,
Un moine tout crotté;
Il était si crotté
Qu'il en faisait pitié.
Il secouait, secouait
Sa rob', sa robe,
Il secouait, secouait,
Sa rob' tant qu'il pouvait.

Je l'ai mis à coucher
Dessur notre foyer.
Le moin' s'est écrié:
— Le feu va me brûler!
Il secouait . . . .

Je l'ai mis à coucher
Dessur notre grenier.
Le moin' s'est écrié:
— Les rats vont me manger!
Il secouait . . . .

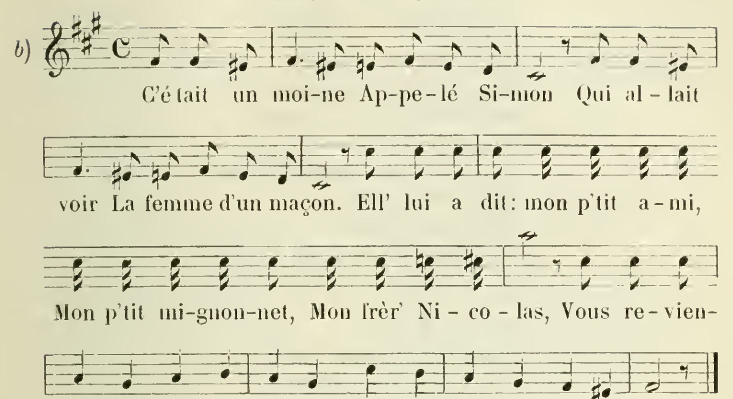
Je l'ai mis à coucher
Chez Pierre le jardinier.
Le moin' s'est écrié:
— Le froid va me geler!
Il secouait . . . .

Je l'ai mis à coucher
Dans un bon lit paré.
Le moin' s'est écrié:
— Que je suis bien couché!
Il secouait . . . .

Bretagne. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. V, f[os] 572.

LXXV. LA ROBE DU MOINE.

(Voy. tome I, p. 158.)



C'était un moine
Appelé Simon
Qui allait voir
La femme d'un maçon.
Ell' lui a dit: mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet.
Mon frèr' Nicolas,
Vous reviendrez sur les trois heures,
Mon mari n'y sera pas.

Et le bon moine
A trois heures revena,
La bell' bell' jolie dame
La porte lui ouvra.
Elle lui a dit: mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet,
Mon frèr' Nicolas,
Quittez votre grande robe,
Car ell' vous gênera.

Et le bon moine
Sa grande robe quitta.
La bell' bell' jolie dame
Sous la clef la serra.
Elle lui a dit: mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet,
Mon frèr' Nicolas,
Quittez votre grand bourse
Car ell' vous gênera.

Et le bon moine
Sa grand bourse quitta.
La bell' bell' jolie dame
Sous la clef la serra.
Ell' lui a dit: mon p'tit ami,

Mon p'tit mignonnet.
Mon frèr' Nicolas,
Allez voir dans la grand rue
Si mon mari n'vient pas.

Et le bon moine
Dans la rue s'en alla.
Et la bell' bell' jolie dame
La porte lui ferma.
Ell' lui a dit : mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet
Mon frèr' Nicolas,
Comptez les clous de la porte
Vous saurez combien y en a.

Hélas ! Madame,
Rendez-moi mon habit,
Car l'habit d'un moine
Ne saurait vous servir.
Ell' lui a dit : mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet,
Mon frère Nicolas,
Je l' mettrai à la teinture
Mon mari s'en servira.

Hélas ! Madame,
Rendez-moi mon argent,
Que je m'en r'tourne
Tout droit au couvent.
Ell' lui a dit : mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet,
Mon frère Nicolas,
Mon mari en f'ra ribotte
Tant que l'argent durera.

Et le bon moine
Au couvent s'en alla ;
De frèr' en frère
La chose raconta.
Ils lui ont dit : mon p'tit ami,
Mon p'tit mignonnet,
Mon frère Nicolas,
Bénie soit la commère
Qui t'a joué le tour là !

Chanson des environs de Bourges (Cher), recueillie en 1886.

LXXVIII. LE MOINE ET LES TROIS FILLES.

(Voy. tome I, p. 163.)

b) Nous estions trois jeunes filles
Toutes dansans dans un pré;
Par icy passa un moyne
La la la
Qui tous trois nous salua
Liron fa.

Par icy passa un moyne
Qui tous trois nous salua.
Il despouilla sa grande robbe
Et avecques nous dansa.

Quand la dance fut finie
A coucher il demanda.

— Laquelle voudrois-tu, moyne,
Et puis on te la donra?

— Je n'en voudrois pas pour une
Je les voudrois toutes trois;

L'une à faire la cuisine
Et l'autre à blanchir mes draps

Et vostre sœur la plus jeune
Pour coucher entre mes bras.

— Tes fortes fiebvres cartaines,
Moyne, c'est pour toy cela!

Enfin ce diable de moyne
Tout honteux s'en retourna,

Sa chemise entre ses jambes
Et son habit sous son bras.

Ne vous y fiez plus, filles,
A ce maistre moyne-la.

Chansons nouvelles ou airs de Jean Planson et autres Musitiens à la suite du *Recueil des chansons amoureuses de divers poetes françois non encores imprimées.* Paris N. et D. Bonfons, 1597 in 12.

LXXIX. LES SOULIERS BLANCS.

(Voy. tome I, p. 164.)

Voici la mélodie de la version publiée dans le tome I:

a bis) 

D'où re-ve-nez-vous si crot-té, Monsieur le cu-ré?



Je viens de la foi-re de Douay, Si-mon-ne, ma Si-mon-



ne, Je viens de la foi-re de Douay, Ma pe-ti-te mignonne.

LXXX. LE PETIT MERCELOT.

(Voy. tome I, p. 165.)

b)







Il estoit trois mercerots
Sur le bort bonne ville [*sic*]
Qui ne veulent point loger
Se n'est en bonne ville
La lon la la la la la
La la la la la la lire.

Comme à Rouen ou à Paris,
A Chartre la jolie;
De Chartre en Avignon
Où sont ces belles filles, *la lon* . . . .

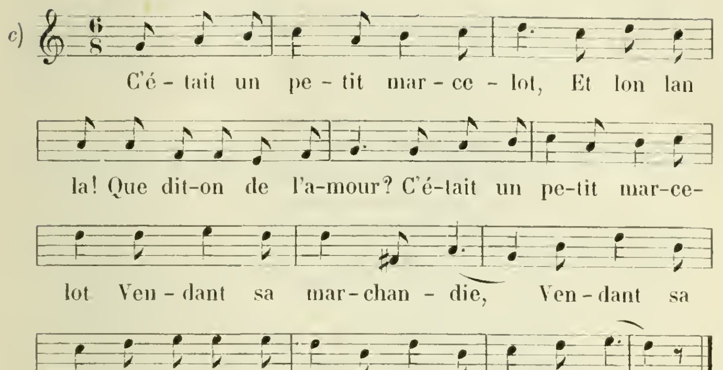
Las ils sont allés loger
En une hostelerie;
En une hostelerie y a
Une tant belle fille, *la lon* . . . .

Qui tout du long du souper
Ne cessa point de rire;
Las ils l'ont prise et ploiée
Dedans leur mercerie; *la lon* . . . .

Ne la peurent bien ploier
Que les pieds ne pendirent. *la lon* . . . .

Le recueil des plus belles chansons de dances de ce temps. Caen, Mangeant, 1615.





C'était un petit marcelot
El lon lan la! que dit-on de l'amour?
C'était un petit marcelot
Vendant sa marchandie, *(bis)*
Lon la!
Vendant sa marchandie.

Dans son chemin a rencontré
Trois belles jeunes filles.

En voilà une, en voilà deux
Voilà la plus jolie.

Dans son chemin a rencontré
Trois jeunes cavaliers.

Ils lui ont dit: P'tit marcelot,
Que port' tu dans ta balle?

— Ce sont des ciseaux, des couteaux,
Des anneaux pour les filles.

— T'en as menti, p'tit marcelot,
C'est une de nos filles.

Tu la rendras, p'tit marcelot,
Ou tu perdras la vie.

— Tant que j'aurai mon sabre en main
Je garderai ma mie.

Oui, je l'aurai à mon coucher;
Bonsoir la compagnie.

Châteauneuf (Ille-et-Vilaine). — L. Decombe, *Chansons pop. d'Ille-et-Vilaine*, p. 28.

LXXXI. LE SOULIER DÉCHIRÉ

(Voy. tome I, p. 166.)

c) A côté d'un limonadier
Où j'étais cuisinière
Il demeurait un savetier
Appelé Maître Pierre;
Ah! il m'en souviendra,
Larira,
C'était un bon compère.

De plus experts en son métier
Il ne s'en trouvait guères.
De mettre un bon bout à mon soulier
Une fois j'eus affaire. *Ah!* . . .

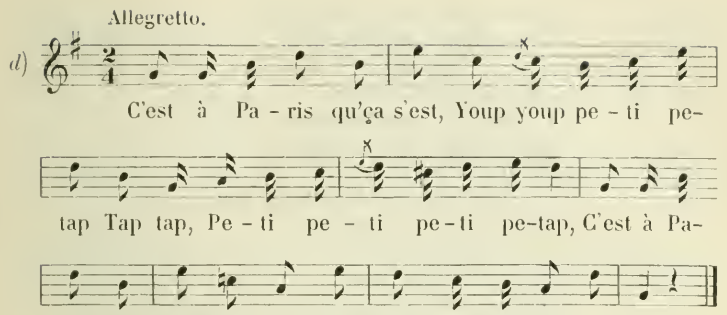
Aussitôt je fus le trouver:
— Je m'en viens à vous, Pierre;
C'est pour un bout à mon soulier
Car je ne suis pas fière. *Ah!* . . .

— Combien le faites-vous payer,
Dites-moi sans surfaire?
— Cinq sous, reprit le savetier
C'est mon prix ordinaire. *Ah!* . . .

Mais, sans qu'il t'en coûte un denier,
Je ferai ton affaire,
Belle, si tu veux m'octroyer
Un baiser pour salaire. *Ah!* . . .

Moi, je ne me fis pas prier,
Et je le laissai faire.
Il faut bien savoir se plier
Par un temps de misère.
Ah! Il m'en souviendra.
Larira,
C'était un bon compère.

Le chansonnier de société, Paris, in. 12, 1812, p. 185.



C'est à Paris qu' ça s'est,
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti. peti, petap
C'est à Paris qu' ça s'est passé
Youp, youp, lariradondé.

Trois demoiselles ont tant
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Trois demoiselles ont tant dansé
Youp, youp, lariradondé.

Que leurs pieds en étaient
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Que leurs pieds en étaient enflés
Youp, youp, lariradondé.

Ell's entrèrent chez un chau
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Ell's entrèrent chez un chaussetier
Youp, youp, lariradondé.

— Voulez-vous nous fair' des
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Voulez-vous nous fair' des souliers?
Youp, youp, lariradondé.

— J' vas vous chausser, c'est mon
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
J' vas vous chausser, c'est mon métier
Youp, youp, lariradondé.

J' m'en vais chercher mon tir'
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
J' m'en vais chercher mon tir' pied
Youp, youp, lariradondé.

— Dit's nous combien vous nous
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Dit's nous combien vous nous prendrez ?
Youp, youp, lariradondé.

A chacun' deux ou trois
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
A chacun' deux ou trois baisers
Youp, youp, lariradondé.

— Aïe! ça me blesse au coud'
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Aïe! ça me blesse au coud' pied,
Youp, youp, lariradondé.

Quand il les eut tout's trois
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Quand il les eut tout's trois chaussées
Youp, youp, lariradondé.

Ces demoisell's s'en sont
Youp, youp, peti petap,
Tap, tap,
Peti, peti, peti, petap
Ces demoisell's s'en sont allées
Youp, youp, lariradondé.

Ronde chantée dans la *Chasse au Camaïeu*, Vaudeville joué à Paris au Théatre des Délassements comiques (vers 1860?); Paroles de MM. TIMOTHÉE TRIMM et ARTHUR EMMANUEL : musique de JULES JAVELOT.

e) 

Là-bas, là-bas, dedans, *e, e,*
Dedans, *e, e,* dedans un pré
La farida, farida, dondette,
Là-bas, là-bas, dedans un pré
La farida, farida, dondé.

Trois jeunes filles y sont, *e, e,*
Y sont, *e, e,* y sont entrées, *La farida . . . .*

La plus jolie a tant, *e, e,*
A tant, *e, e,* a tant dansé, *La farida . . . .*

Ell' a décousu son, *e, e,*
Et son, *e, e,* et son soulier, *La farida . . . .*

Ell' l'apporte au co, *e, e,*
Au co, *e, e,* au cordonnier. *La farida . . . .*

— Cordonnier, cousez mon, *e, e,*
Et mon, *e, e,* et mon soulier. *La farida . . . .*

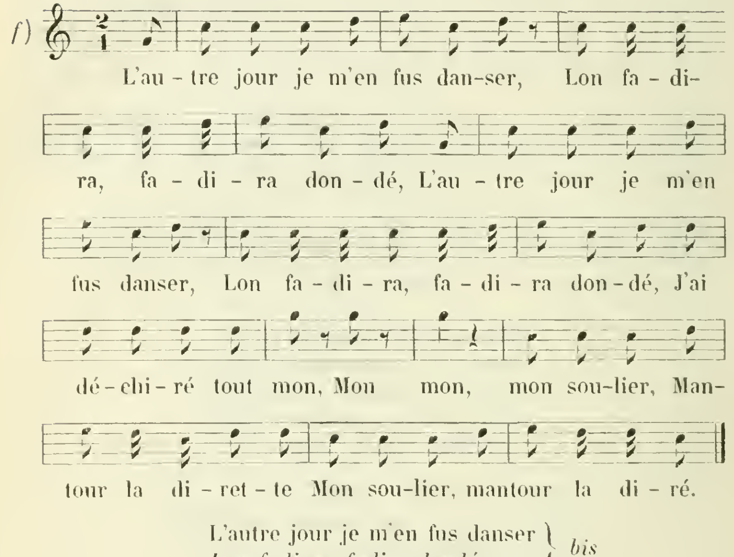
Je vous donnerai un sou, *e, e,*
Un sou, *e, e,* un sou marqué. *La farida . . . .*

— J'aimerais mieux un doux, *e, e,*
Un doux, *e, e,* un doux baiser. *La farida . . . .*

— Je suis la fille d'un con, *e, e,*
D'un con, *e, e,* d'un conseiller. *La farida . . . .*

— Et moi le fils d'un o, *e*, *e*,
D'un o, *e*, *e*, d'un officier. *La farida . . . .*

Chanson du département de la Côte d'or recueillie vers 1856. — *Poés. pop. de la France.* Mss., t. V, f[ot] 150.

f) 

L'autre jour je m'en fus danser } *bis*
Lon fadira, fadira dondé, }
J'ai déchiré tout mon,
Mon, mon, mon soulier
Man tour la direlle
Mon soulier, *man tour la diré.*

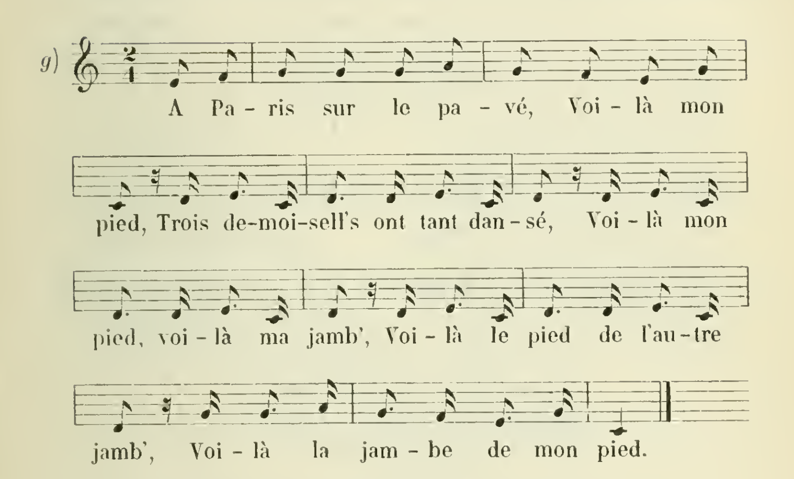
J'ai déchiré tout mon soulier } *bis*
Lon fadira, fadira dondé. }
Je m'en fus chez le cor,
Cor, cor, cordonnier,
Man tour la direlle
Cordonnier, *man tour la diré.*

Racommodez-moi mon soulier } *bis*
Lon fadira, fadira dondé, }
— Oui dà, la belle, si vous,
Vous, vous voulez
Mantour la direlle
Vous voulez, *man tour la diré.*

Oui dà, la belle, si vous voulez } *bis*
Lon fadira, fadira dondé. }
A chaque point un doux,
Doux, doux, doux baiser
Man tour la dirette
Un doux baiser, *man tour la diré.*

Scaër (Finistère). — Chanson recueillie par M. E. Guichoux.

g)



A Paris sur le pavé, *voilà mon pied,*
Trois demoisell's ont tant dansé,
Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied de l'autre jambe
Voilà la jambe de mon pied.

Un' a déchiré son soulier;
Ell' va trouver son cordonnier:

— Racommodez-moi mon soulier.
Combien me ferez-vous payer?

— A chaque point un sou marqué.
— Ah! sachez à qui vous parlez!

Je suis la fille d'un conseiller.
— Soyez mamselle qui vous voudrez

Soyez mamselle qui vous voudrez
J'ai bien l' honneur de vous saluer.

Ronde de Vendresse (arr^t. de Mézières Ardennes) — *Poés. pop. de la France*, Mss., t. VI, f^et 103.

h) 

J'ai tant dansé, j'ai tant sauté
Dansons, ma bergère, oh! gai!
J'en ai décousu mon soulier.
A l'ombre
Dansons, ma bergèr', joliment } *bis*
Que le plancher en rompe. }

J'ai 'té trouver le cordonnier:
— Beau cordonnier, beau cordonnier,

Veux-tu rac'moder mon soulier?
Je te donn'rai un sou marqué.

— De sous marqués j'en ai-z-assez,
Faut aller trouver l' curé

Pour dans un mois nous marier.
— Nenni, un mois n'est pas assez.

Nenni, un mois n'est pas assez,
Faut m' attendre encore une année.

Chanson du Canada. E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, p. 49.



i) 



Sur le pont de Nant's
La falira dondaine,
Il y a-t-un bal dressé,
La falira dondé.

J'ai tant dansé, tant
J'ai tant dansé, tant ballé;

J'ai tout usé mes
J'ai tout usé mes souliers

M'en vais chez le cor,
M'en vais chez le cordonnier;

— Cordonnier, beau cor
Cordonnier, beau cordonnier,

Raccommode mes
Raccommode mes souliers.

Te donn'rai un sou
Te donn'rai un sou marqué.

— J'aim'rais mieux un doux
J'aim'rais mieux un doux baiser.

Bas-Poitou. — J. Bujeaud, *Chants de l'Ouest*, t. I, p. 94.

LXXXIV. LE VALET QUI FAIT TOUT PAR TRAVERS.

(Voy. tome I, p. 172.)

b) I m'en fut à la fouére
A Biavais su Menta *
Craïy lougea ine servonte
I lougit un serveta.
Ah! maudite servonte
Jamais te ne m'y serviras!

Gli dissit de foere mon lit
Alle eralit tous mes drapeas
I gli dissit d'gencea la pllace
All' arrachit tous les carreas.
Ah! maudite servonte
Jamais te ne m'y serviras!

I gli dissit d' mettr' la marmitte
Et a' metit noutre grand sea;
I gli dissit d' tremper la soupe
Et a' jetit le pot à bas.
Ah! maudite servonte
Jamais te ne m'y serviras!

I gli dissit d' mettre la nappe
Et all' éparit les drapeas;
Gli dissit d' allumer l'chareuil
All' allumit in écoupea.
Ah! maudite servonte
Jamais te ne m'y serviras!

* Beauvais-sur-Matha dans la Charente inférieure.

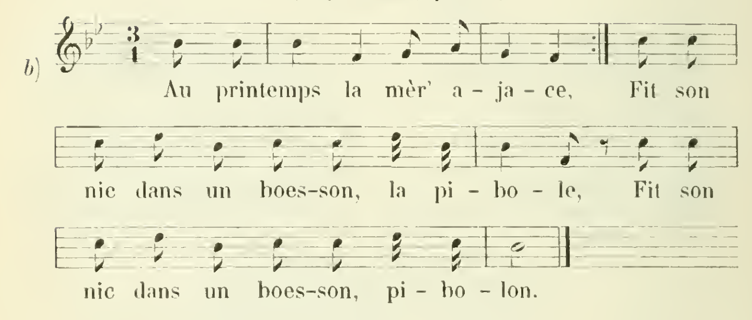
I gli dissit d'scendre à la cave
Et a' montit au galetas:
Quand i gli dissit de descendre
A' se foéti le corps à bas.
Ah! maudite servonte
Jamais te ne m'y serviras!

Chanson des environs de Chef-Boutonne (Deux Sèvres) qui m'a été communiquée par M. H. Beauchet-Filleau en 1883.

LXXXV. LA MÈRE AJASSE.

(Voy. tome I, p. 172.)

b)



Au printemps la mèr' ajace, *(bis)*
Fit son nic dans un boesson, *la pibole*,
Fit son nic dans un boesson, *pibolon*.

Acouvit ben six s'maines
Six s'maines tout d'au long.

Tout au bout d'aux six s'maines
O sortit in ajaçon.

Quand l'ajaçon it d' auyales
S'envolit sus les maisons.

Y volit sus in égllise
Où la messe gle disiont.

Dominus, dissit gle prêtre;
Vobiscum dit l'ajaçon.

Gle prêtre qui se retourne:
— Qu'eto quiau qui m'répond?

— M' sieu, ol est ine ajace,
Ol est in ajaçon.

— Gli f'rons faire daus culottes
Daus culottes, daus canissons.

Gl'enverrons à l'école
A l'école d'au canton.

Chanson des environs do Chef-Boutonne (Deux-Sévres) communiquée par M. H. Beauchet Filleau en 1883- — Les *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. VI f[et] 210, donnent une version de la Vendée tout à fait semblable pour la mélodie et dont les paroles diffèrent fort peu.



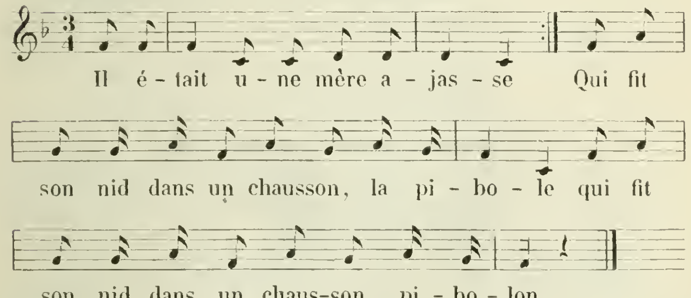
Au printemps la mère ajasse } *bis*
Farlarirenne et dondenne }
Fit son nic dans les boessons
Farlarirenne et dondenne
Fit son nic dans les boessons
Farlarira don don.

Les paroles sont à peu près les mêmes que dans la version précédente.

Vendée. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. VI, f[et] 462.

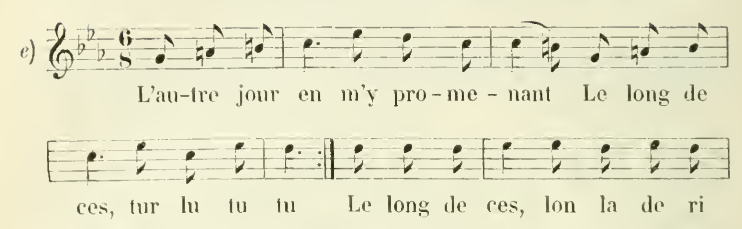
a bis) (Voyez tome I, p. 172). Voici la mélodie de cette chanson recueillie par M. Godin de Lépinay à Montmorillon :





XCIII. VOUS N'ÊTES PAS MON BERGER.

(Voy. tome I, page 180.)





L'autre jour en m'y promenant
Le long de ces, *turlututu*
Le long de ces, *lonladerirette,*
Le long de ces verts prés.

J'ai rencontré ma mie Jeannette
Le long de ces verts prés.

Lors je me suis approché d'elle
Pour lui vouloir parler.

Mais ell' a pris sa quenouillette
Pour m'en vouloir frapper.

— Tout beau, tout beau, ma mie Jeannette,
Je suis votre berger.

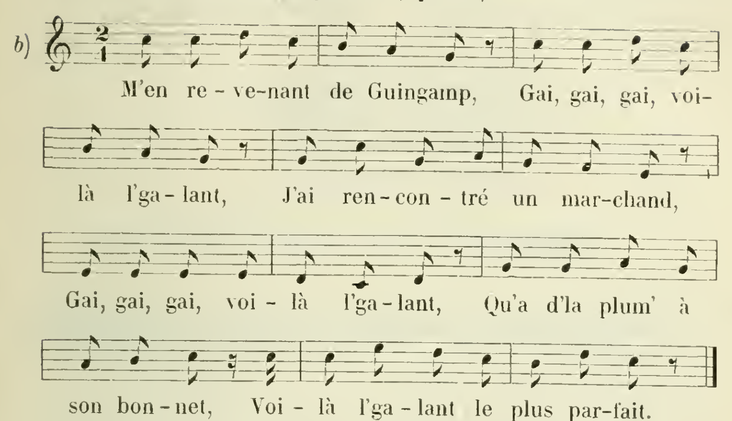
— Mon berger ne porte point de bottes
Ni d'épée à son côté,

Mais mon berger porte une flûte
Pour me faire, *turlututu,*
Pour me faire, *lonladerirette,*
Pour me faire danser.

Chanson de la Bretagne. — *Poés. pop. de la France,* Mss. de la B. N., t. V, f[ct] 572.

CIII. LE MARCHAND D'AMOURS.

(Voy. tome I, p. 195.)



M'en revenant de Guingamp
Gai, gai, gai, voilà l' galant
J'ai rencontré un marchand
Gai, gai, gai, voilà l' galant
Qu'a d' la plum' à son bonnet
Voilà l' galant le plus parfait.

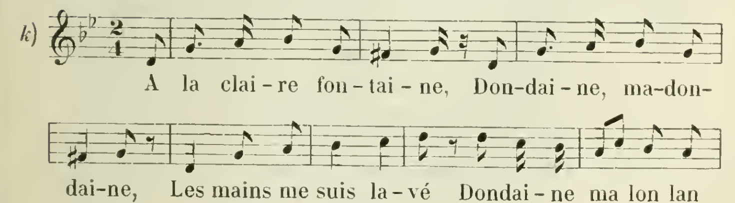
— Combien vendez-vous le cent ?
— Je ne les vends pas au cent.

Je les donn' aux pauvres gens,
Mais aux riches je les vends.

Scaër (Finistère). Chanson recueillie par M. E. Guichoux.

CVI. POUR UN BOUQUET DE ROSES.

(Voy. tome I, p. 197 et suivantes.)





A la claire fontaine
Dondaine, ma dondaine
Les mains me suis lavées
Dondaine ma lon lan la,
Les mains me suis lavées
Dondaine ma dondé, etc. etc.

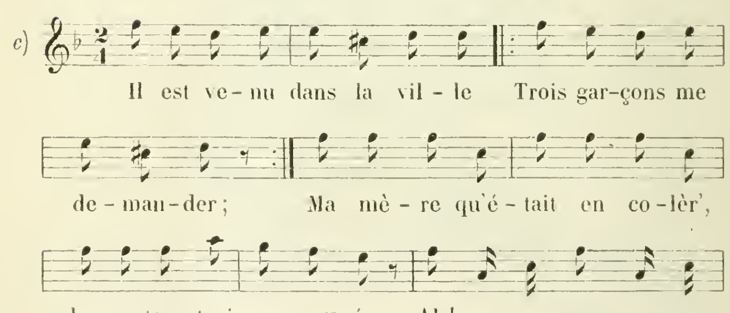
Arzon (Morbihan). — Mélodie recueillie par M. DENIS DU DÉSERT.

i bis) (Voyez tome I, p. 206.) — M. E. GUICHOUX me communique une version du Finistère dont la mélodie est exactement la même que celle publiée par Ampère.

CXV. REVENEZ, REVENEZ.

(Voy. tome I, p. 224 et suivantes.)

c)





Il est venu de la ville
Trois garçons me demander, *(bis)*
Ma mèr' qu' était en colère
Les a tous trois renvoyés.
Ah! revenez, revenez, revenez,
Ma mère m'a dit que vous m'aurez.

Moi qui m' appelais Jeannette
Je me suis mise à pleurer.
Ma mèr' m'a dit: petite sotte,
Va-t-en donc les rappeler. *Ah! revenez* etc.

J' suis montée sur un' montagne
Je me suis mis' à crier: *Ah! revenez* etc.

Chanson du Finistère recueillie par M. E. Guichoux.

CXVII. MARIE-TOI, CAR IL EST TEMPS.

(Voy. tome I, p. 229.)



J'ai cueilli la rose rose
Ah! j'ai cueilli la rose rose
Qui pendait au rosier blanc *(bis)*
Belle rose rose
Qui pendait au rosier blanc
Belle rose en fleurissant.

Je l'ai cueilli' feuille à feuille
Mise en mon tablier blanc.

Je l'ai portée à mon père
Entre Paris et Rouen.

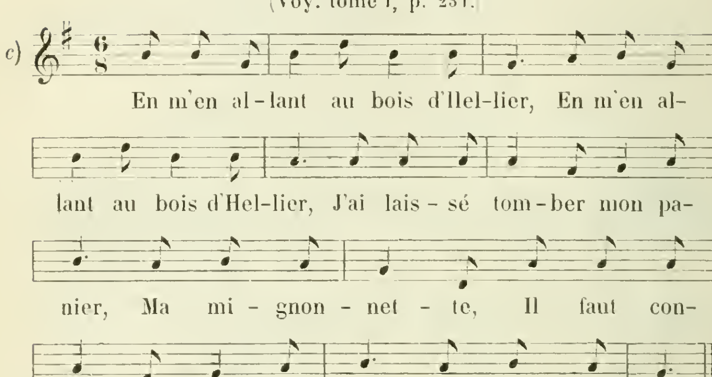
Je n'y ai trouvé personne
Que l' rossignolet chantant.

Il disait dans son langage
— Mari' toi, belle, il est temps.

Cambrésis et Artois. — *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, 1864, p. 284.

CXVIII. J'AI LAISSÉ TOMBER MON PANIER.

(Voy. tome I, p. 231.)



En m'en allant au bois d'Hellier *(bis)*
J'ai laissé tomber mon panier
Ma mignonette
Il faut connaitre avant qu'd'aimer
Ma mignonné!

J'ai laissé tomber mon panier.
Un biau mòssieu m' l'a ramassé.

Un biau mòssieu m' l'a ramassé.
— Monsieur, rendez-moi mon panier.

Monsieur, rendez-moi mon panier.
— Accordez-moi z'un doux baiser.

Accordez-moi z'un doux baiser.
— Mon amant est dans ce bois caché.

— Il est jaloux, oh! je le sais
S'il est jaloux nous l' f'rons coucou.

Normandie. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f[et] 185.

CXIX. LA RENCONTRE A LA FONTAINE.

(Voy. tome I, p. 233.)

c)

Par un matin
La belle s'est levée
A prins son seau
Du lin du lé
Du long de l'eau
A prins son seau
A l'eau s'en est allée.

La son amy
Si luy a rencontrée;
Deux ou trois fois
Sur l'herbe l'a jettée.

Pucelle estoit,
Grosse l'a relevée.
— Hélas! mon Dieu!
Que dira ma mère?

Vous lui direz:
— La fontaine est troublée,
Le rossignol
A sa queue mouillée.

Maudit soit-il
Qui m'a tant abusée,
N'eust esté luy
Je fusse mariée!

Chansons nouvelles ou Airs de Jean Planson et autres musiciens (à la suite de *Recueil des chansons amoureuses de divers poetes françois non encores imprimées.* Paris, N. et P. Bonfons, in 12, 1597).

d)

N'ai uno michanto mero
E léroulèro, lérolèro
N'ai uno michanto mero;
Bon mati mi fo levà
Liroun lanfla, liroun lanla.

Per anà à la fountèno
Querre d'aigo per pastà.

E del temps que la pousave
Un chivaïé ven a passà.

Se mi dis: — Douna mi d'aigo
Per moun chival abeurà.

— E se ieu vous done d'aigo
De chival cau davalà.

— E se de chival davale
Un poutou mi cauro fà.

— S'un poutou voulez mi faire
Vau mai que davalez pas.

De que me diriè ma mèro
D'avedre aici tan resta?

— E ni diras a ta mèro
Que l'aigo n'o treboula.

Traduction. J'ai une mauvaise mère, bon matin elle me fait lever, pour aller à la fontaine chercher de l'eau pour pétrir.

Et du temps que je la puisais, un chevalier vint à passer. Il me dit : donnez-moi de l'eau, pour mon cheval abreuver. — Et si je vous donne de l'eau, de cheval il faut descendre. — Et si de cheval je descends, un baiser il me faudra faire. — Si un baiser vous voulez me faire, mieux vaut que vous ne descendiez pas ; que dirait ma mère d'avoir ici tant resté ! — Et tu diras à ta mère que l'eau était troublée.

Chanson du canton de Lasalle (Gard) communiquée par M. P. Fesquet.

e)



J'ai une méchante mère
La la la la la la la
J'ai une méchante mère
Trop matin me fait lever. *(Ter.)*

Pour aller à la fontaine,
De l'eau pour aller chercher.

A mon chemin j'ai rencontre
D'un joli garçon meunier.

Il me prit par ma main blanche
Sur l'herbe il m'a jetée.

— Oh ! que me dira ma mère
D'y avoir tant demeuré ?

— Va, tu lui diras, la fille,
Que l'eau y était troublée ;

Que les canards du village
Y ont été barbotter.

Ardennes. — Chanson recueillie par M. Nozot en 1856. *Poés. pop. de la France.* Mss. t. VI, f^{ts} 1 et 9.

CXX. ILS M'ONT APPELÉE VILAINE.

(Voy. tome I, p. 235.)

c)



Margot, labourez les vignes
Vigne, vigne, vigne, vignolet,
Margot, labourez les vignes
Bientost.

En revenant de Lorraine,
Margot,
Rencontray trois capitaines
Vigne, vigne, vignolet,
Margot, labourez les vignes
Bientost.

Ils m'ont salué vilaine
Margot
Vilaine Margot.
— Je suis leurs fièvres quartaines *
Vigne, vigne, vignolet,
Margot, labourez les vignes
Bientost.

* locution qui équivaut à *que le diable les emporte.*

Dix huictieme livre de Chansons à quatre et à cinq parties par ORLANDE DE LASSUS, Paris, 1566.

La mélodie à été transcrite en notation moderne par M. Anatole Loquin.

d)

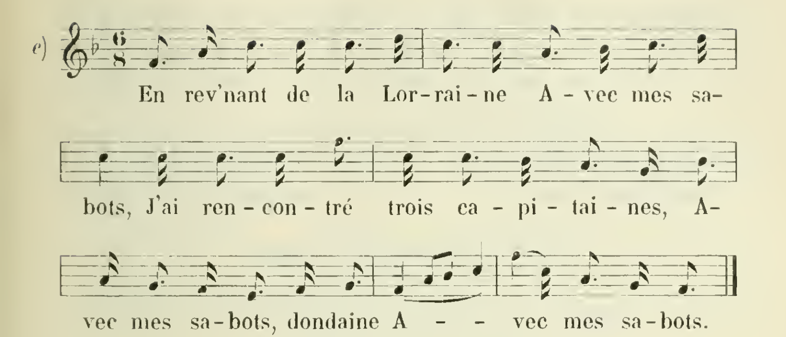
En revenant de Lorraine
Des soulez de bo,
Rencontray trois capitaines
Des soulez de bo, bo, bo, bo, bo,
Des soulez de bo.

Ils m'ont appelée vilaine.
— Je suis leur fièvre quartaine.

Je m'appelle Magdaleine,
Mon père était capitaine.

Il vous fera de la peine.

La fleur ou l'eslite de toutes les chansons amoureuses et airs de court. Rouen, 1602, p. 202 et *Trésor des plus excellentes chansons amoureuses*, Rouen, 1614, p. 447.



En rev'nant de la Lorraine
Avec mes sabots
J'ai rencontré trois capitaines
Avec mes sabots, dondaine
Avec mes sabots.

L'un me prend, l'autre me mène.
L'autre m'appelle foutue vilaine.

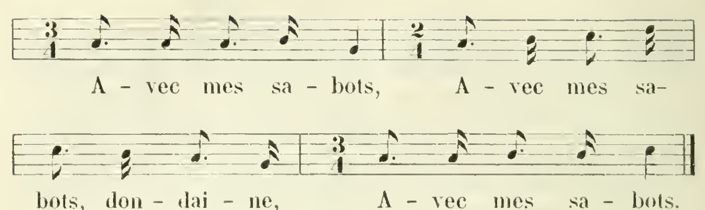
— Je n'suis pas déjà si vilaine,
Puisque le fils du roi m'aime.

Il m'a donné pour étrenne
Un bouquet de marjolaine.

Je l'planterai dans la plaine;
S'il revient, je serai reine,
S'il meurt je perds mes peines.

Chanson des Ardennes, recueillie en 1856 par M. Nozot.— *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. IV, f[ts] 242.





En m'en revenant de Rennes,
Avec mes sabots,
J' rencontrai trois capitaines,
Avec mes sabots,
Avec mes sabots, dondaine,
Avec mes sabots.

L'un me prend, l'autre me mène,
L'autre m' appelle vilaine.

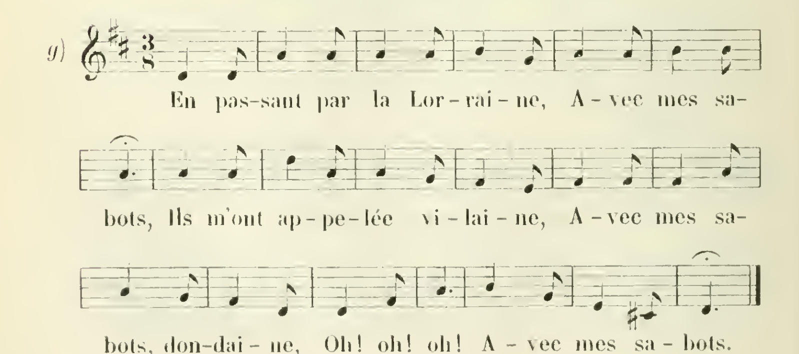
— Je ne suis point si vilaine,
Puisque le fils du roi m'aime.

Il m'a donné pour étrennes
Un bouquet de marjolaine.

Je l'ai planté dans la plaine;
S'il y prend, je deviens reine;
Et s'il y meurt, j' y perds ma peine.

Ronde de l'arrondissement de Loudéac (Côtes du Nord) recueillie en 1855 par M. Rousselot. — *Poés. pop. de la France*. Mss. de la B. N., t. IV, f^et 213.

9)



En passant par la Lorraine
Avec mes sabots,
Ils m'ont appelée vilaine
Avec mes sabots, dondaine,
Oh! oh! oh! avec mes sabots.

— Je ne suis pas si vilaine
Puisque le fils du roi m'aime.

Il m'a donné pour étrennes
Un bouquet de marjolaine.

Je l'ai planté sous un chêne,
S'il reprend, je serai reine.

S'il ne reprend pas sous le chêne
J' aurai perdu ma peine.

Bousse (Pays messin). — T. de Puymaigre, *Chants pop. du Pays Messin*, 1881, II, 93.

h) 

En revenant de la Lorraine
Avec mes sabots,
J'ai rencontré trois capitaines
Avec mes sabots, derlidondaine
A . . . a . . . avec mes sabots
De bos.

Et qui m'ont appelée vilaine.
— Ah! je ne suis mie si vilaine

Puisque le fi du roi qu'il m'aime.
Il m'a donné pour mon étrenne

Trois grains de blé, autant d'avène;
Je l's ai plantés sur la montaine.

Ah! s'ils y vientent, je serai reine!

Environs de Cambrai. — *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, 1864. p. 283.

i) 

En passant par la Lorraine,
Avec mes sabots
J'ai rencontré trois capitaines
Avec mes sabots, dondaine } *bis.*
Avec mes sabots. }

L'un me prend, l'autre m'emmène,
Et l'autre m'appelle vilaine.

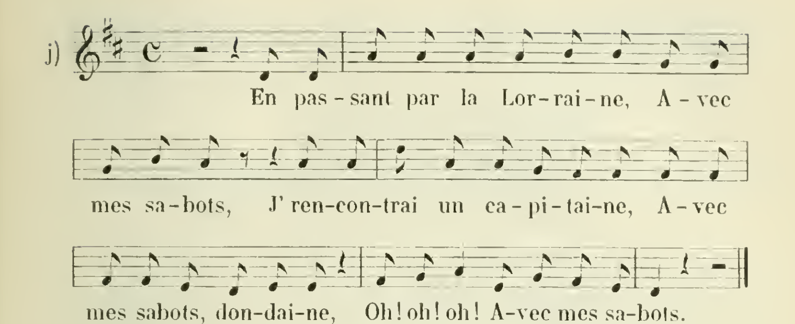
— Je ne suis pas si vilaine
Car la reine est ma marraine.

Elle m'a donné pour étrennes
Un bouquet de marjolaine.

S'il fleurit, je serai reine
S'il ne fleurit pas, de même.

Il a fleuri, je suis reine.

Ronde de la Meuse. — *Mémoires de la Société d'archéol. lorraine*, 1865, p. 67.



En passant par la Lorraine
Avec mes sabots
J' rencontrai un capitaine
Avec mes sabots, dondaine,
Oh! oh! oh! avec mes sabots.

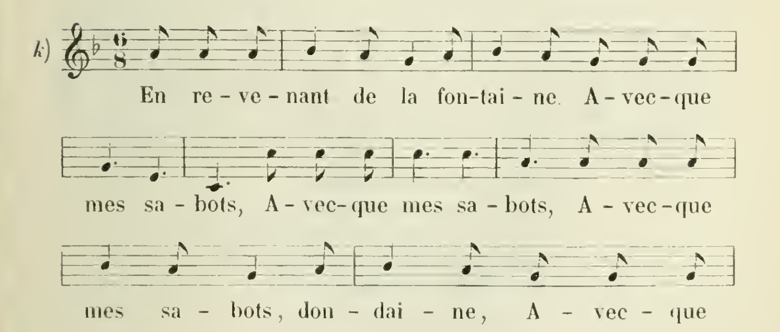
Il me dit : belle Lorraine.
— Je ne suis pas si Lorraine

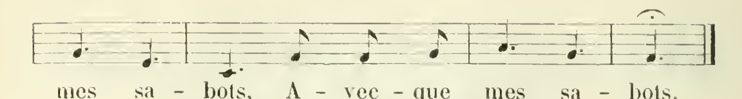
Puisque le fils du roi m'aime ;
Je quitterai la Lorraine.

Il me donne pour étrennes
Un bouquet de marjolaine.

S'il fleurit je serai reine
S'il ne fleurit pas, tout de même.

Chanson de la Lorraine. — *Bulletin de la Société d' archéologie lorraine*, 1853, t. IV, p. 527.





En revenant de la fontaine
Avecque mes sabots, avecque mes sabots,
Avecque mes sabots, dondaine,
Avecque mes sabots, avecque mes sabots.

J'ai rencontré trois capitaines.

Ils m'ont appelée vilaine.

— Je ne suis pas si vilaine,

Puis que le fils du roi m'aime.

Il m'a donné pour étrenne

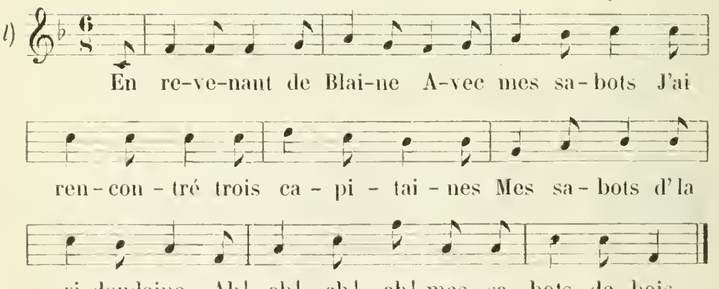
Un bouquet de marjolaine.

Je l'ai planté dans la plaine.

S'il fleurit, je serai reine ;

S'il flétrit, je perds ma peine.

Chanson de Tournon (Indre). — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. IV, f^{et} 241.

l)


En revenant de Blaine
Avec mes sabots
J'ai rencontré trois capitaines
Mes sabots d' laridondaine
Ah! ah! ah! ah!
Mes sabots de bois.

Le premier me dit : vilaine ;
Le second encor' de même.

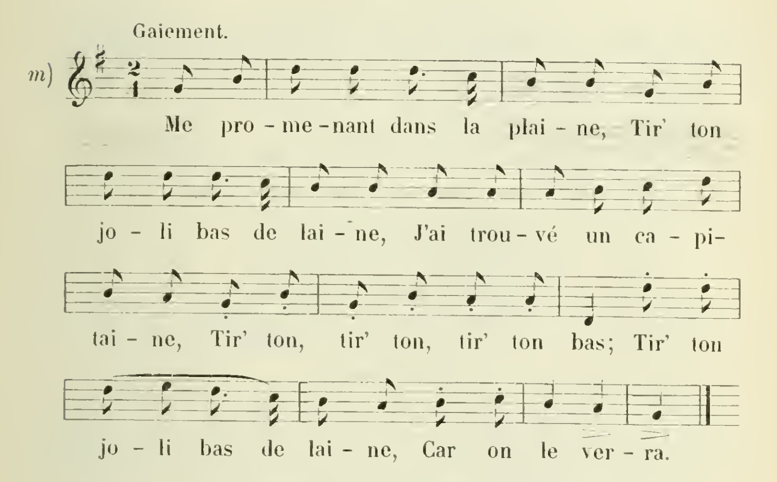
Le troisièm' me dit : je t'aime,
Je suis roi, tu seras reine.

Je te donnerai pour étrennes
Une poupée de laridondaine.

Chanson des Ardennes recueillie par M. Nozot en 1856. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. II, f^et 11 et t. IV, f^et 264.

Gaiement.

m)



Me promenant dans la plaine,
Tir' ton joli bas de laine,
J'ai trouvé un capitaine
Tir' ton, tir' ton, tir' ton bas
Tir' ton joli bas de laine
Car on le verra.

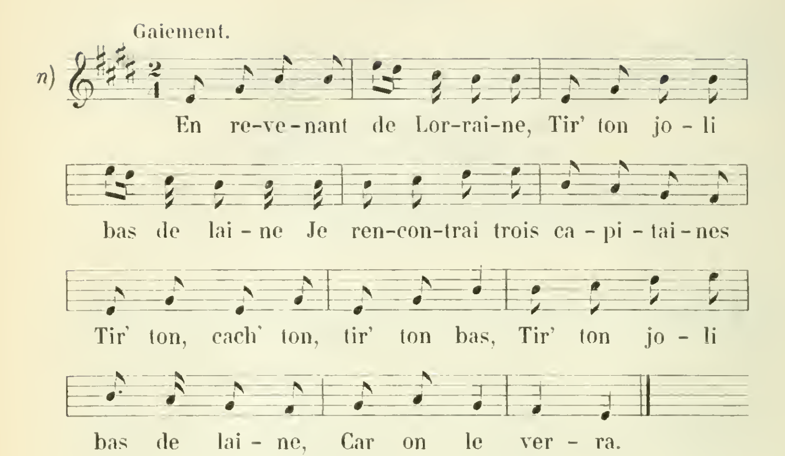
Il m'a appelé vilaine.
— Je ne suis point si vilaine,

Le plus jeun' fils du roi m'aime ;
Il m'a donné pour étrenne

Une bourse d'écus pleine,
Un bouquet de marjolaine ;

Je l'ai planté dans la plaine :
S'il fleurit, je serai reine.

Poitou. — J. Bujeaud, *Chants pop. de l'Ouest*, t. I, p. 88.



En revenant de Lorraine
Tir' ton joli bas de laine
Je rencontrai trois capitaines
Tir' ton, cach' ton, tir' ton bas,
Tir' ton joli bas de laine,
Car on le verra.

L'un me pousse, l'autre me mène;
L'autre me dit que je suis vilaine.

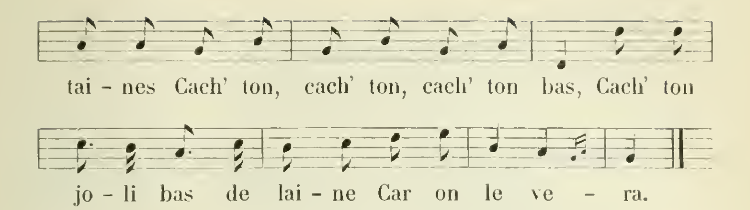
— Je n' suis pas si vilaine
Puisque le fils du roi m'aime.

Il m'a donné pour étrenne
Un bouquet de marjolaine.

S'il fleurit, je serai reine
S'il n' fleurit pas, je perds ma peine.

Chanson du centre de la France? — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI, f^et 502.





En revenant de Lorraine
Cache ton joli bas de laine
Je rencontrai trois capitaines
Cach' ton, cach' ton, cach' ton bas,
Cach' ton joli bas de laine
Car on le verra.

Ils m'ont donné pour étrennes,
Un bouquet de marjolaine.

Je l'ai planté sous un chêne
S'il revient je serai reine.

Extrait d'un cahier de chansons, manuscrit du commencement de ce siècle et d'origine lorraine.



C'était Anne de Bretagne, — *avec des sabots (bis)*
Revenant de ses domaines,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Revenant de ses domaines, — *avec des sabots (bis)*,
Entourée de châtelaines,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Entourée de châtelaines, — *avec des sabots (bis)*,
Voilà qu'aux portes de Rennes,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Voilà qu'aux portes de Rennes, — *avec des sabots (bis)*,
L'on vit trois beaux capitaines,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

L'on vit trois beaux capitaines, — *avec des sabots (bis)*
Offrir à leur souveraine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Offrir à leur souveraine, — *avec des sabots (bis)*
Un joli pied d'verveine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Un joli pied de verveine, — *avec des sabots (bis)*
— S'il fleurit, tu seras reine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

— S'il fleurit, tu seras reine, — *avec des sabots (bis)*
Elle a fleuri la verveine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Elle a fleuri, la verveine, — *avec des sabots (bis)*,
Anne de France fut reine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Anne de France fut reine, — *avec des sabots (bis)*
Les Bretons sont dans la peine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Les Bretons sont dans la peine, — *avec des sabots (bis)*
Ils n'ont plus de souveraine,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Monsieur ADOLPHE ORAIN qui a recueilli la chanson m'écrit que le dernier couplet est de sa facture et qu' il l'a substitué à ces vers peu poétiques qu'un sabotier de la forêt de Rennes lui avait chantés :

Et la bonne vill' de Rennes, — *avec des sabots (bis)*
Est chef-lieu d'Ille-et-Vilaine
En sabots mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois.

Chanson d'Ille-et-Vilaine, recueillie par M. AD. ORAIN en 1880, mélodie notée par le Commandant LÉON LEGRAND.



C'était Anne de Bretagne } *bis*
Avec des sabots }
Revenant de ses domaines
En sabots mirlitontaine
Ah! ah! ah! vivent les sabots de bois.

Ell' rencontre aux port's de Rennes
Quatre bons vieux capitaines.

Ils lui offrent pour étrennes
Un gros bouquet de verveine.

S'il fleurit, Ann' sera reine.
Ell' a fleuri la verveine,

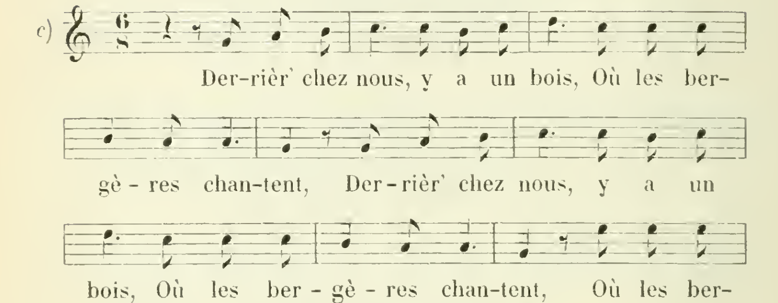
Ell' a fleuri la verveine
Et Anne est devenue reine.

Les Bretons sont dans la peine.
Ils n'ont plus de souveraine.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

CXXI. JE VEUX UN CAPITAINE.

(Voy. tome I, p. 238.)



Derrièr' chez nous, y a-t-un bois } *bis*
Où les bergères chantent }
Où les bergères chantent, *madi*, *madon*,
Où les bergères chantent, *don*.

Le fils du roi passa par là
Qui m'en prit quatre ou cinq.

— Si vous ne rendez pas moutons
Je dirai à mon père.

— A votre père ne dites pas,
Vous serez mariée :

A un d'mes plus beaux soldats
Vous serez mariée.

— D'un beau soldat je ne veux pas.
Je veux un capitaine.

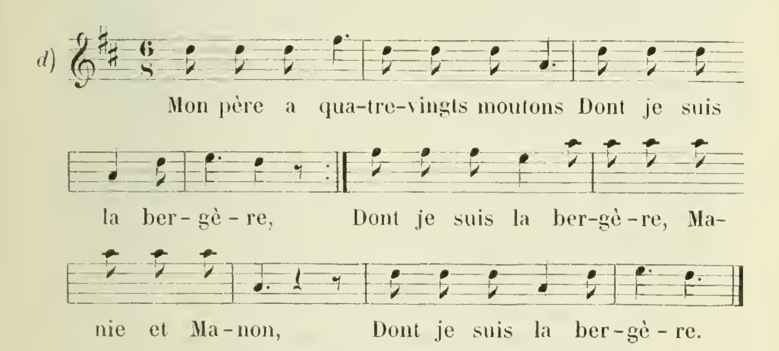
— Un capitain' tu n'auras pas
Tu n'es pas demoiselle.

— Si demoisell' je ne suis pas
J'ai le moyen de l'être ;

— Mon pèr' est marchand d'cochons
Et ma mèr' de pomm's cuites.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

d)



Mon pèr'a quatre-vingts moutons
Dont je suis la bergère *(bis)*
Manie et Manon
Dont je suis la bergère.

Le fils du roi passa par là
Et il m'en a pris quatre.

— Rendez-moi mes moutons
Ou je dis à mon père.

— A votre père ne dites pas,
La belle, et je vous marie

Avec un de mes soldats
Qui est dedans ma garde.

— D'un soldat je ne veux pas,
Je veux un capitaine.

— Un capitain' tu n'auras pas
Tu n'es pas demoiselle.

— Si demoisell' je ne suis pas
J'ai le moyen de l'être ;

Mon pèr' vend des sabots
Et ma mèr' des écuelles.

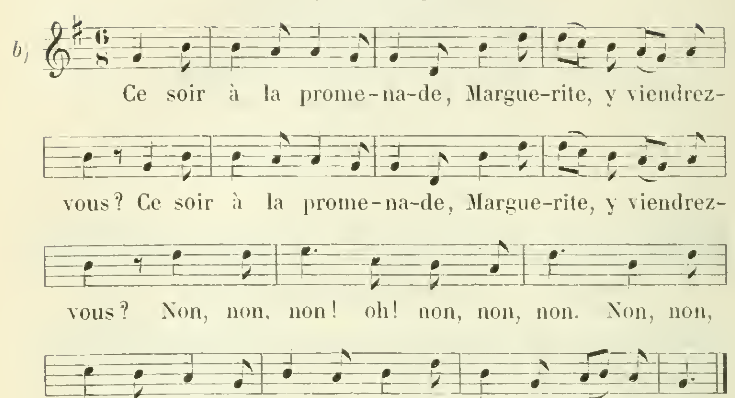
J'ai un petit frère à La Rochelle
Qui pass'ra capitaine;

Et quand il reviendra
Je serai demoiselle.

Chanson du Finistère communiquée par M. L. F. Sauvé.

CXXIII. MARIE-JEANNE.

(Voy. tome I, p. 243.)



— Ce soir à la promenade,
Marguerit', y viendrez-vous? } *bis*
— Non, non, non! oh! non, non, non,
Non, non, non, j'y prendrai garde
D'y aller seule avec vous.

— N'y faites pas tant la fière,
Hier soir on vous a vue.
Belle fille, belle fille,
Belle fille, dites-moi donc
Dites-moi donc votre nom.

— La nourrice qui m'a nourrie
Ne sait pas encor mon nom;
Je m'appelle, l'on m'appelle,
Je m'appelle Fleur d'Epine,
Belle-Rose y est mon nom.

Mais le nom de Belle-Rose
N'est-il pas bien cher vendu?
Il me coûte, il me coûte,
Il me coûte le triple, le double
La monnaie de cent écus.

— Cent écus, ce n'est pas grand chose
Si ce n'est mon temps perdu
Mon temps per —, mon temps per —
Mon temps perdu z'et mes peines;
Ma maîtresse je n'ai plus.

Retonfey (Pays messin). Chanson communiquée par M. Auricoste de Lazarque.

CXXVI. LE CANARD BLANC.

(Voy. tome I, p. 249 et suiv.)

Legato.

g)







Mon pèr' a fait bâtir château. *(bis)*
Il est petit mais il est beau.
Brunett', allons, gai, oh! gai,
Brunett', allons gaîment.

Il est posé sur trois carreaux.
Ces trois carreaux sont d'argent blanc.

La rivière passe par-devant.
Les trois canards s'y vont baignant.

Le fils du roi s'en va chassant;
Visa le noir, tua le blanc.

— Oh! fils du roi, tu es méchant,
D'avoir tué mon canard blanc.

C'est pour en faire des plumons * blancs.
Le fils du roi couchera dedans
Avec une fille de vingt-deux ans.

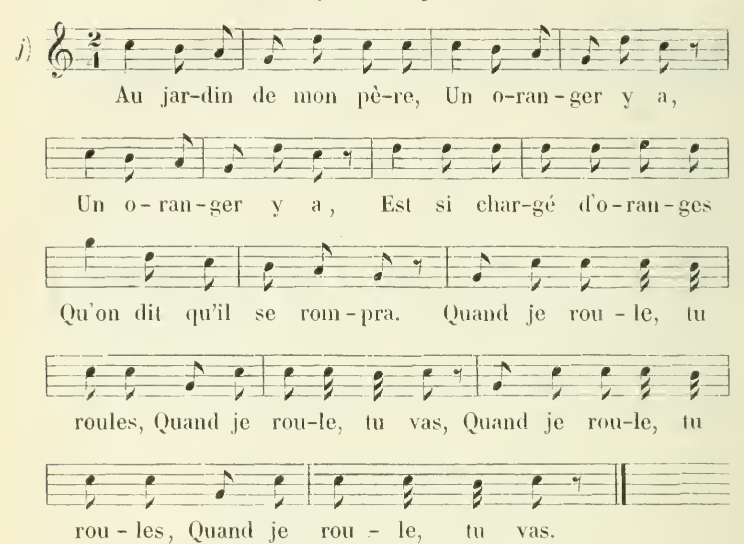
* Dans le Pays Messin on appelle *plumon* un édredon.

Retonfey (Pays messin). Chanson communiquée par M. Auricoste de Lazarque.

c bis) La version *c)* (Voy. tome I, p. 251) a été recueillie dans les environs de Lorient (Morbihan).

CXXVII. LA MARCHANDE D'ORANGES.

(Voy. tome I, p. 255.)



Au jardin de mon père
Un oranger y a, *(bis)*
Est si chargé d'oranges
Qu'on dit qu'il se rompra.
Quand je roule, tu roules } *bis*
Quand je roule, tu vas.

La bell' dit à son père:
— Qui te les cueillera? —
Ell' cueillit les plus mûres
Les vert' ell' les laissa.

Ell' s'en fut les vendre
A la foire à Lina.
Dans son chemin rencontre
Le fils d'un avocat,

Qui lui demande: — belle,
Que portes: tu donc là?
— Monsieur, c'sont des oranges,
N'en voudriez-vous pas?

— Porte-les dans ma chambre,
Madame les payera. —
Arrivée dans la chambre
Pas de dame il n'y a.

N'y a qu'un p'tit bonhomme,
Un' claque il me donna.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.



Par derrière chez mon père,
Vive l'amour
Une rose il y a
Vive ci, vive ça, tralala,
Une rose il y a
Vive la rose et le lilas.

J' demandis à mon père
Quand est-ce qu'on la cueillera?

Mon père me répondit:
— Quand la saison viendra.

La saison est venue,
Mon père n'en parle pas.

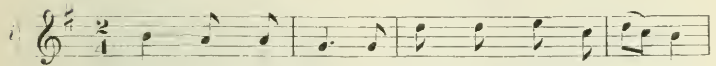
Je pris mon echelette
Et puis je la cueilla

Et je la portai vendre
Sur le marché du roi.

Ronde de la Meuse. — *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1865, p. 71.

CXXVIII. LES TROIS TAMBOURS.

(Voy. tome I, p. 266.)


Trois cents sol-dats Re - ve - nant de la guerre


Trois cents soldats Re-venant de la guerre, Ran plan plan.

Trois cent soldats
Revenant de la guerre
Ran plan plan.

La fill' du roi
Étant à sa fenêtre.

— Fille du roi,
Donnez-moi votre rose.

— Gentil soldat,
Tu n' auras pas ma rose.

— Sire, ô mon roi,
Donnez-moi votre fille.

— Bel officier,
Tu n'es pas assez riche.

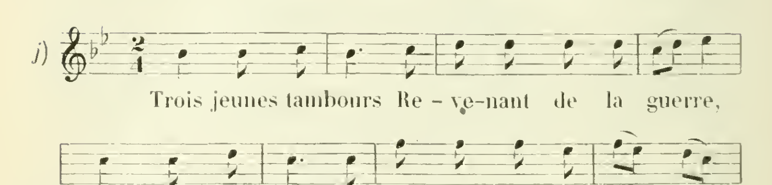
— J'ai deux vaisseaux
Dessus la mer jolie,

L'un chargé d'or,
L'autre de pierres fines.

— Tiens, dit le roi,
Je te donne ma fille.

Dumersan, *Rondes et chansons enfantines*, Paris. 1846.

j)





Ran, ran - pa - ta - plan, Re - ve-nant de la guerre.

Trois jeunes tambours
Revenant de la guerre
Ran ran pataplan
Revenant de la guerre.

Le plus jeune des trois
Avait une rose.

Vint à passer
La fille du roi.

— Jeune tambour,
Veux-tu m' donner ta rose ?

— Fille du roi,
Veux-tu z' être ma maîtresse ?

— Jeune tambour,
Demande le z' à mon père !

— Sire le roi,
Veux-tu m' donner ta fille !

— Jeune tambour,
Tu n'es pas assez riche.

— Sire le roi,
Je suis plus riche que vous.

J'ai trois vaisseaux
Sur la mer jolie.

Un chargé d'or
Et l'autre d'argent fin,

Et un de diamants
Pour ma maîtresse.

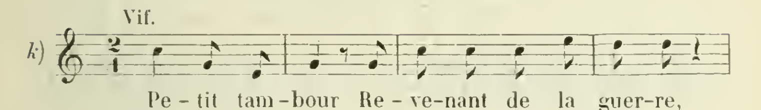
— Jeune tambour,
Tiens, voilà ma fille.

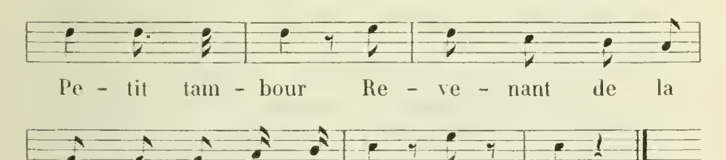
— Sire le roi,
Je vous la remercie;

Dans mon pays
L'y en a d' plus jolies.

Chanson du Pays messin. — Th. de Puymaigre, *Chants pop. du Pays messin*, I, 220.

k) Vif.





Petit tambour
Revenant de la guerre } *bis.*
Rapataplan, plan, plan.

Dans son chemin
Rencontre une rose.

La fill' du roi
Était à sa fenêtre.

— Petit tambour,
Donnez-moi votre rose.

— Belle princesse,
Donnez-moi votre cœur.

— Petit tambour,
Tu n'es pas assez riche.

— J'ai cent chevaux
Dedans mes écuries.

— Petit tambour,
Tu n'es pas assez riche.

— J'ai cent maisons,
A Paris, à Versailles.

— Petit tambour,
Tu n'es pas assez riche.

— J'ai cent vaisseaux
Dessus la mer qui brille.

— Petit tambour,
Eh bien! voilà ma fille.

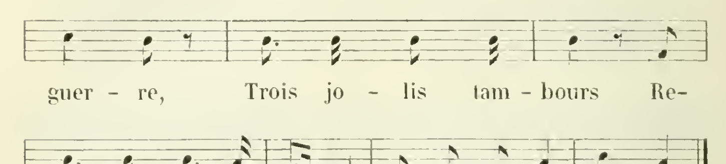
— Sire le roi,
Je vous rends votre fille.

— Petit tambour,
Ah! je te ferai pendre.

Finistère. — Chanson communiquée par M. E. Guichoux.



Trois jo - lis tam - bours Re - ve - nant de la



guer - re, Trois jo - lis tam - bours Re-

ve - nant de la guer-re, Ran pa ta plan plan plan.

Trois jolis tambours } *bis.*
Revenant de la guerre }
Ran pata plan plan plan.

La fill' du roi
Était à sa fenêtre.

Le plus jeune des trois
Avait un' jolie rose.

— Joli tambour,
Veux-tu m' donner ta rose ?

— Fill' du roi,
Veux-tu être ma mie ?

— Joli tambour,
Va d'mander à mon père.

— Sire le roi,
Veux-tu m' donner ta fille ?

— Petit tambour,
Tu n'es pas assez riche.

— Je suis plus riche
Que le roi et sa fille ;

J'ai trois vaisseaux
Sur la mer des Antilles ;

L'un chargé d'or,
L'autre d'argenterie

Et le troisième
Pour promener ma mie.

— Joli tambour,
Eh ! bien, voilà ma fille.

— Sire le roi,
Je vous en remercie,

Dans mon pays
Y en a de plus jolies.

Chanson du Finistère communiquée par M. L. F. SAUVÉ.

m) C'est un joli fendeur
Dans sa loge jolie
(*Var.* Dans la forêt jolie)
Qui tenait à sa main *
Une rose fleurie.
Fendeur, dormez-vous?
Fendeur, joli fendeur,
Réveillez-vous.

Par là vient à passer
Le roi avec sa fille.
Le roi dit au fendeur:
— Donn' mi donc ta rose.

Le fendeur dit au roi:
— Donn' mi donc ta fille.
Le roi lui a répons:
— Tu n'es pas assez riche.

Ah! pour te la donner
Tu n'es pas assez riche;
Car tu n'as pas vaillant
La robe de ma fille.

— J'ai ben aussi vaillant
Sa jupe et sa chemise;
J'ai trois vaisseaux sur l'eau
Chargés de marchandise.

Y en a un qu'est plein d'or
L'auter de pierres fines
Et l'aut' de rin du tout
Que de trois jolies filles.

Y en a un, c'est ma sœur,
Et l'auter ma cousine,
L'auter qu'a m'est de rin
J'en f'rai ma bonn' amie.

— Bell', si je t'y tenais
Dans ta loge jolie,
Ben voir je t'y ferais
Le ciel de l'Italie.**

Le roi dit au fendeur:
— Tiens ma fille, prends la vite.
Le fendeur dit au roi:
— Je m' barrassé de ta fille! ***

Ma ros' all' est pour moi,
Ta fill' all' est pour d'autres;
Ma rose je donnerai
A cell' que mon cœur aime.

* Variante recueillie par M. Boyer dans le Berry (*Poés. pop. de la France*, Mss. t. III, f^{et} 455): *Il tient dedans ses doigts.*

** Variante de M. Boyer: *Il la prit, l'emmena à sa loge jolie, il lui a bien fait voir le ciel d'Italie* (Parlé: à l'envers). La version de Boyer finit par ce couplet.

*** Je m'embarasse bien de ta fille! c.-à-d. je m'en moque.

Chanson du Berry recueillie par M. Ribault de Laugardière. — *Poés. pop. de la France*, Mss. t. III, f^{et} 453.

n)

C'est un jo - li fen - deur Dans sa lo - ge jo -

li - e Qui te - nait à sa main U - ne ro -

Ralentissez.

se fleu - ri - e. Fen-deur, dor - mez - vous? Fen -

deur! jo - li fen - deur! Ré - veil - lez - vous!

C'est un joli fendeur
Dans sa loge jolie
Qui tenait à sa main
Une rose fleurie.
Fendeur, dormez-vous.
Fendeur, joli fendeur
Réveillez-vous. Etc. etc.

Les paroles sont presque en tout semblables à celles de la version précédente.

Chanson des environs de Bourges (Cher) recueillie en 1886.





Qui veut ouïr chanson,
Chansonette jolie,
C'est d'un jeune garçon
Et d'une jeune fille. *Holà! . . .*
Oh! je le vois, le voici, le voilà
Oh! je le vois, le moulin, qu'il va!

Qui s'avont fait l'amour
C'est en jouant aux quilles.
La mèr' à la fenêtre
Qui les écoutait dire:

— Qui est ce galant là
Qui caresse ma fille?

— Je ne suis pas galant
Je suis marchand de filles.
J'ai trois bâteaux sur mer
Chargés en marchandises.

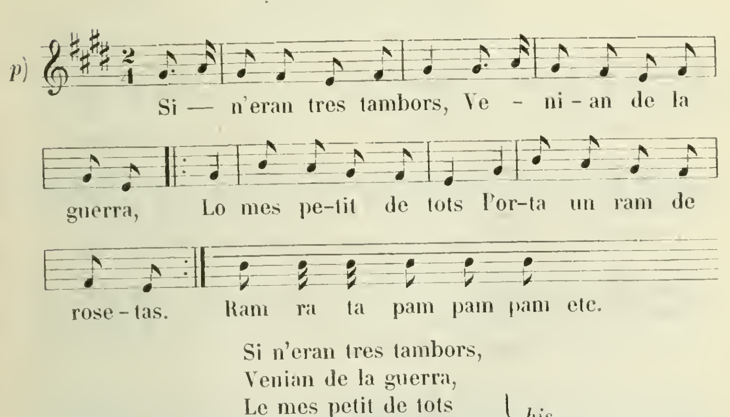
L'un est chargé en or,
L'autre en argenterie;
L'autre i n'y a rien dedans,
C'est pour mener ma mie.

Mener et ramener
A Givry la jolie;
On y boit du bon vin
A deux liards la chopine.

C'est à deux sous le pot
C' n'est i pas bon marché?

Chanson de Givry (Ardennes) recueillie en 1856 par M. Nozot. — Les garçons vont la chanter aux portes des maisons où il y a veillée et se servent d'une pierre dont ils frappent les volets. Les filles répondent de l'intérieur en reprenant le refrain: *oh! je le vois* etc. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. IV, f[et] 433.

p)



Si n'eran tres tambors,
Venian de la guerra,
Le mes petit de tots } *bis.*
Porta un ram de rosetas }
Ram ratapam pam pam . . . . .

La filla del rey n'es
Al balcó que 's passeja
— Vina, vina, tambor,
Porta aquestas rosetas.

— No 'us donaré jo 'l ram
Si no 'm deu l'amoreta.
— L'havéu de demanar
Al peyra y á la meyra,

Si vos la volen dar
Per mi res no 's pot perdre.
Tambor se 'n va à trobar
Al rey y á ne la reyna.

— Dèu lo guart, rey francés,
Si 'm donéu la filleta?
— Ixme d'aqui, tambor,
Avans no 't fassi perdre.

— No 'm fareu perdre vos
Ni cap d'aquesta terra,
Qu' allí en lo meu pais
Ne tinch gent que 'm defensa.

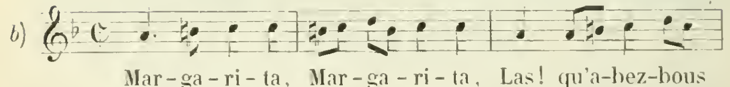
— Digas, digas, tambor,
Digas ?qui es lo tèu peyra?
— Lo meu peyra le n'es
Lo rey de l'Anglaterra.

— Vina, vina, 'l tambor,
Que 't daré ma filleta.
— Ni 'n sento grat de vos,
Tampoch ne sento d'ella.
Qu'allí en lo meu pais
N'hi ha que son mes bellas.

Chanson catalane. — F. Pelay-Briz, *Cansons de la Terra*, Barcelone, 1871, T. III, p. 111.

CXXXI. LE DÉPART.

(Voy. tome I, p. 278.)

b) 







— Margarita, Margarita,
Las! qu'abez-bous à plora?
— L'on dit tout par bau la bille,
Que bous en boulas alla.
J'ayme la disiain', la disiain', la disiain',
J'ayme la disiain', la tourelouryfa.

— Ceux qui bous l'ont dict, la belle,
Bous ont dict la beritad;
Les chevaux sont à l'estable
Tous sellat et tous bridat;

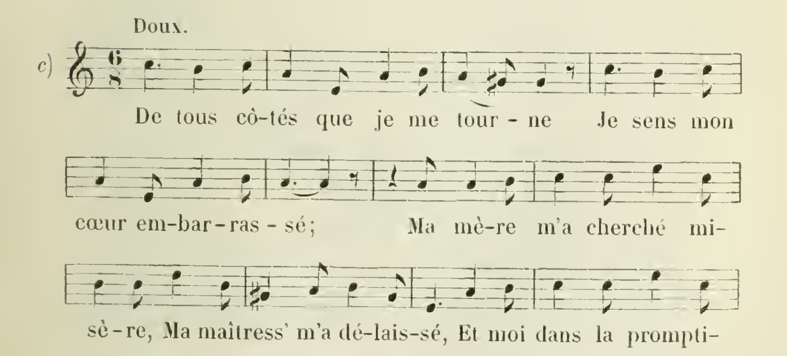
Et moy qui suis gentilhomme
Suis tousjours esperonnad.
— Bous bous dites gentilhomme
Bous ne l'abez pas monstrad.

Bous abez mon pucelage
Bous ne m'abez rien donna. —
Il fouilla dans sa boursetta
Cent escus luy a donnat:

— Or, tenez, la jeune fille,
Boilà pour bous marida. —
Adieu, la bille d' Amboise,
Toute la noble assistad;

Et toutes ces jeunes filles
Celles que j'ay tant aymad.

CARLES TESSIER, *Le premier livre de chansons et airs de court*, Londres, 1597.







De tous côtés que je me tourne,
Je sens mon cœur embarrassé ;
Ma mère m'a cherché misère,
Ma maîtress' m'a délaissé,
Et moi dans la promptitude } *bis*
J'ai parti pour m'engager.

M'y promenant dedans la ville,
Mon capitain' j'ai rencontré ;
Parlant avec mon capitaine,
Mon sergent vint à passer :
— Qu'on m' apporte une écritoire
Et du papier pour m'engager.

M'y promenant dedans la ville
Ma maîtresse j'ai rencontré,
Et parlant avec ma maîtresse,
Ma maîtress' s' met à pleurer.
Je lui ai demandé : — belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

— On dit partout dedans la ville
Que vous vous êtes engagé.
— Celui qui t'a dit cela, la belle,
T'a bien dit la vérité,
Car j'ai trois campagnes à faire
Et mes amours à délaisser.

— Quand tu seras dans la Russie
Ah ! récris-moi ton arrivée,
Si tu as fait z'un bon voyage
Si tu es en bonn' santé ;
Si tu as fait z'un bon voyage
Et si tu penses à m'épouser.

— A t'épouser, dis-tu, ma belle !
A moi z'il ne faut plus penser,
Tu as trop fait la difficile
Partout tu m'as méprisé ;
Maintenant, c'est à mon tour,
Adieu ! la bell', c'est pour toujours.

*Trois chansons normandes chantées à la fête de la Gerbaude par Rose Leroy, fermière au Château du Parc, chansons recueillies et transcrites avec acc*t*. de piano par* Louis Lacombe, Paris, in 4° s. d. (vers 1860 ? ?).



C'est d'une jeune fille, *allons gai*,
C'est d'une jeune fille
De Saint Martin des prés,
Ma luron, ma lurette,
De Saint Martin des prés,
Ma luron, ma luré.

Son amant va la voir
Bien tard après souper.

Il la trouva seulette
Sur son lit qui pleurait.

Lui a demandé : Belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

— J'ai beau pleurer, dit-elle,
Si pleurs me servaient ;

J'ai ouï de vos nouvelles,
Que v'alliez nous quitter.

— Ceux qui vous l'ont dit, belle,
V'ont dit la vérité !

Les chevaux sont aux portes
Tout sellés, tout bridés.

Faut plus que la gaulette
Pour les faire marcher.

Quand il fut sur les landes
Entend cloches sonner.

Il demande à son page :
— Qu'ont les cloch' à sonner ?

— C'est le glas de la belle
Qui vient de trépasser.

— Prête-moi, camarade,
Ton épée pour me tuer.

— Faut-il pour une fille
Qu'un garçon se tuerait !

J'allons à la Hollande
J'en trouverons assez,

Des petites et des grandes,
Des brunettes à charmer.

Sur le mot de son page
L'amant s'est consolé!

Arrondissement de Loudéac (Côtes du Nord). — Chanson recueillie par M. ROUSSELOT en 1855. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^{et} 306 et t. V, f^{et} 207.

CXXXII. UN RÊVE.

(Voy. tome I, p. 279.)

b) 



J'ai bien fait un rève } *bis*
Quielle net là, }
Quielle net là,
Liron lalire,
Quielle net là
Liron la la.

Et qui tenais ma mie
Entre mes bras:

I sautis en pllace
Frais cumme in gllas.*

I prenis ma culotte
Et mon chapia.

A la port' à ma mie
Dret y m'en va.

— Qu'éto che qui racasse
A quielle heure?

— Ol é mâ, ma mignoune,
Euvre me jà.

— I n'euvre poet ma porte
La net aux gàs.

— Si tu n'euvres ta port'
Je me neïra.**

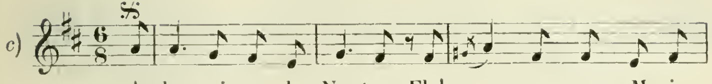
— Garçon, si tu te nayes,
Tant pis pre ta.

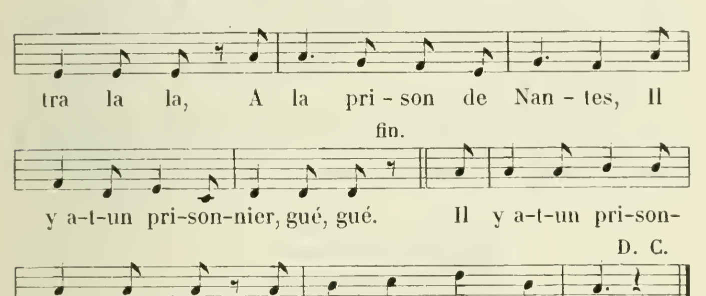
* froid comme un glaçon.
** Je me noyerai.

Chanson de la Vendée. — *Poés. pop. de la France*, Mss. t. VI, f^{ets} 115 et 462.

CXXXVII. LA FILLE DU GEOLIER.

(Voy. tome I, p. 288.)





A la prison de Nantes
Eh! youp, youp, youp,
Marie tra la la,
A la prison de Nantes
Y a-t-un prisonnier, gué, gué (bis)
Y a-t-un prisonnier.

Personne ne va le voir
Que la fill' du geôlier.

Ell' lui porte à boire
A boir' et à manger,

Et des chemises blanches
Tant qu'il en veut changer.

Un jour il lui demande:
— Quelle nouvelle apportez?

— La nouvelle que j'apporte
Que demain vous mourrez.

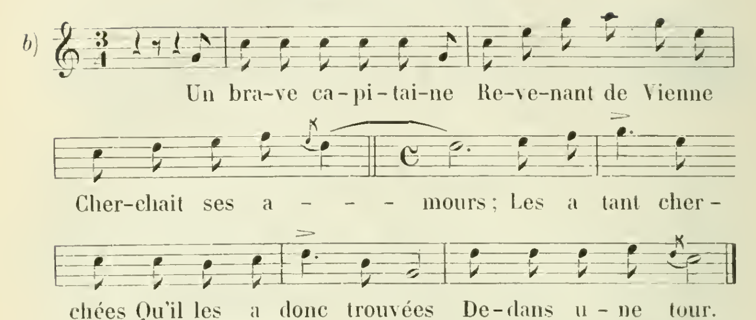
— Ah! si demain je meurs
Déliez-moi les pieds;

Et si je rentre en France
Je vous épouserai.

Chanson du Finistère communiquée par M. L. F. Sauvé.

CXXXVIII. LA FILLE ENFERMÉE.

(Voy. tome I, p. 290.)



Un brave capitaine
Revenant de Vienne
Cherchait ses amours;
Les a tant cherchés
Qu'il les a donc trouvés
Dedans une tour.

— Eh! dit' mé donc, Mamzelle,
Qui qui v'z'y a fait mettre
Dedans cette tour?
— C'est mon pèr', dit-elle,
Qui m'y a fait mettr'
Par rapport à vous.

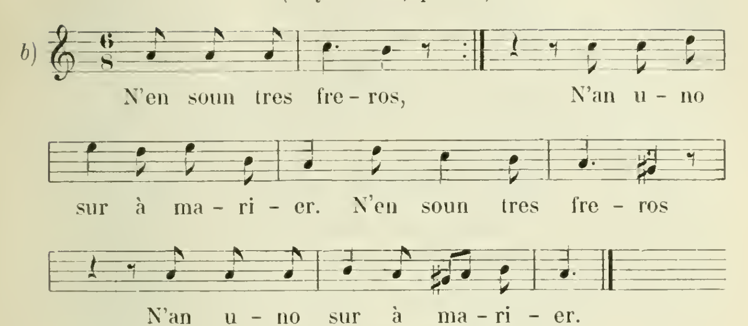
— Grand sénéchal de France,
Vot' fill' all' demande
Quand qu' all' sortira?
— Brave capitaine,
N't'en mets point z'en peine
Car tu n' l'auras pas.

— Grand sénéchal de France,
Prépare ta lance
Et ton espadon;
Je l'aurai par terre,
Je l'aurai par mer
Ou par trahison.

Version recueillie en Normandie.

CXXXIX. LE MARI CRUEL.

(Voy. tome I, p. 292.)



N'en soun tres freros } *bis*
N'en soun tres freros
N'an uno sur a marier. } *bis*

L'an marideyo
Cinquanto legos luench d'eici.

L'an fach douna un hommé
Lou plus marri d'aqueou païs.

L'a tant batteyo
Que tout soun sang il a versé.

Li lou paravoun
Emé uno bassino d'argent.

— Damo vilèno,
Vaqui lou vin que n'en buourés.

— Mon ami Pierre
Buvez lou, vous que n'ai pas sé.

— Damo vilèno,
Prenez gardo dé trop parlé.

— N'ai uno sémiso
Iou la voudriou anar lavé.

— Anas, vilèno,
Prenez gardo dé trop resté.

Dou temps que lavo
Tres chivaliers n'a vis veni

Que li ressembloun,
Ses tres freros de Paris.

Ello s'entourno
N'en ven averti soun mari.

— Moun ami Pierré
Tres chivaliers n'ai vis veni,

Que me ressembloun,
Mes tres freros de Paris.

— Ma mio Jeanno
Prenez les claous de moun casteou.

V'anarez mettré
Tout ce qu'avés de plus beau. —

N'en pren l'escoubo
Ello s'es mésso à escoubar.

Don temps qu' escoubo
Ses tres freros sount arribas.

— Dijas, servanto,
Ount' és la dame dou castéou?

— Siou la servanto
Emé la damo dou castéou.

— Ma bouono soueré
Ount' es ana vouesté mari?

— Es ana en casso
N'en tarzara pas de véni.

— N'es pas ana en casso
Ses tres chins blancs n'en soun aqui. —

Duerboun lés pouertos,
A la troisièmo l'an trouvé.

A coou d'espeyo
Aquito l'an assassiné.

— Mes bouens tres freros,
Aguès pitié de ses enfants.

N' y aura un prince
L'aoutré se fara capelan

Et la filletto
La mettren dedin un couvent.

Traduction. Ils sont trois frères — ils ont une sœur à marier. — Ils l'ont mariée, — cinquante lieues loin d'ici; — ils lui ont fait donner un homme — le plus méchant de ce pays. — Il l'a tant battue — que tout son sang il a versé; — on le recueillait — avec un bassin d'argent. — Dame vilaine, — voilà le vin que vous boirez. — Mon ami Pierre, buvez-le, vous, car je n'ai pas soif. — Dame vilaine, — prenez garde de trop parler. — J'ai une chemise — je voudrais aller la laver. — Allez, vilaine, — prenez garde de trop rester. — Pendant qu'elle lave — trois chevaliers elle a vu venir, — Qui lui

ressemblent, — ses trois frères de Paris. — Elle retourne, — elle vient avertir son mari. — Mon ami Pierre, — trois chevaliers j'ai vu venir, — qui me ressemblent, — mes trois frères de Paris. — Ma mie Jeanne, — prenez les clefs de mon château; — allez-vous parer — de ce que vous avez de plus beau. — Elle prend le balai, — elle s'est mise à balayer. — Pendant qu'elle balaye, — les trois frères sont arrivés. — Dites, servante, — où est la dame du château? — Je suis la servante — et je suis la dame du château. — Ma bonne sœur, — où est allé votre mari? — Il est allé en chasse, — il ne tardera pas de revenir. — Il n'est pas allé en chasse, — ses trois chiens blancs sont là. — Ils ouvrent les portes, — à la troisième, ils l'ont trouvé; — à coups d'épée — ils l'ont assassiné. — Mes trois bons frères, — ayez pitié de ses enfants; — il y en aura un prince — l'autre se fera prêtre; — et la fillette nous la mettrons dans un couvent.

Environs d'Aix (Bouches du Rhône). — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^{et} 264.

a bis) Cette même version de la Lozère que nous avons reproduite dans notre tome I, p. 292, d'après les *Mémoires de la Société des Antiquaires*, 1829, a été insérée par MM. Champfleury et Weckerlin, dans leurs *Chansons des Provinces de France*, 1860, p. 27, *sans indication de source*. De plus, ces Messieurs, laissant de côté le texte patois, en ont donné une traduction française, ce qui pourrait faire croire que cette chanson se chante en français dans la Lozère. Ce qui n'est pas.

CXLI. LA FILLE DE L'ERMITE.

(Voy, tome I, p. 295.)

c) Là-haut dans ce bois
Proche d'un hermitte
Est un villageois
Qui n'a une pitte,
Hau Margueritte,
Hau hau hau hau
La Margueritte hau.

Mais bien qui vaut mieux
Une fleur d'eslite
Qui de ses beaux yeux
L'amour mesme incitte.

Elle va parfois
Cueillir la noisille,
En sentant le frais
La belle sommeille.

La chaleur venant
Elle s'est endormie.
Arrive incontinent
Bonne compagnie.

Disant à par eux:
— Voilà belle fille.
Ce dit le plus vieux:
— Elle est bien gentille.

L'autre la voyant
Descend au plus vitte
Saisit à l'instant
Ceste fleur d'eslite.

Ell' s'esveille en sursant
Et si fort s'escrie,
Si fort et si haut
Que son amy l'a ouye,

Qui leur dit alors:
— C'est à vous follie
De saisir au corps
Ma loyalle amie.

Eux ouyant le bruit
Prennent la guaritte;
Cessant leur déduit
Laissent Margueritte.

La fleur ou l'eslite des chansons amoureuses, Rouen, 1602, p. 362.

d)

Là-haut dans ce bois
Y a un hermite
Qui n'a pas vaillant
Trois fagots d'espine.
Marguerite, ho, ho, ho,
Marguerite, ho.

Il a qui mieux vaut
Une belle fille.
Il la meine au bois
Cueillir la noizille.

Quand ell' fut au bois
Ell' s'est endormie.
Par-là il passa
Bonne compagnie.

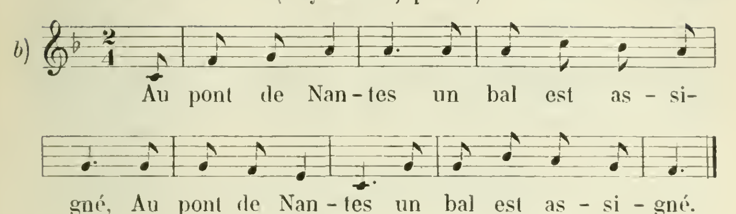
— Ça, dit le premier,
Voilà belle fille.
— Ça, dit le second,
Elle est bell' et jolie.

— Ça, dit le dernier
Ell' sera ma mie.

Tresor des plus excellentes chansons amoureuses et airs de court. Rouen, in 18, 1614. (La même chanson se trouve également dans *Le Tresor et Triomphe des chansons de ce temps*, Paris, 1621.)

CXLIII. LA FILLE NOYÉE.

(Voy. tome I, p. 299.)



Au pont de Nantes } *bis*
Un bal est assigné. }

Hélèn' demande
A sa mèr' d'y aller.

— Hélèn', ma fille,
Vous n'irez point au bal.

Hélèn' monte
Dans sa chambr' à pleurer.

Son frèr' arrive,
De la chass' il venait.

— Dites, ma sœur,
Qu'avez-vous à pleurer?

— Hélas! mon frère,
Nous n'irons point au bal.

— Mettez votr' robe
De blanc satin broché.

La premièr' danse
Hélèn' est à danser.

La second' danse
Hélèn' est à danser.

La troisièm' danse
Le pont s'est défoncé!

Alors les cloches
Se mirent à sonner.

Madam' demande:
— Qu'ont ces cloch' à sonner?

— C'est votre fille
Et votre fils aîné!

— Ah! mon bon ange
Venez les secourir!

Chanson du Finistère recueillie par M. E. Guichoux.

c) 



Aux ponts de Nantes } *bis*
Un bal est annoncé

Hélène demande
A sa mèr', à y aller.

— Non, non, ma fille,
Au bal point vous n'irez.

Hélène en chambre
Ell' s'y mit à pleurer.

Son frère arrive:
— Qu'avez-vous à pleurer?

— Ma mère au bal
Me défend d'y aller.

— Prenez vot' robe
De satin blanc brodé.

Ce soir au bal
Moi je vous conduirai.

Hélène au bal
Ell' s'y mit à sauter.

Les ponts défoncent
Dans l'eau ils sont tombés.

— Mon frèr', mon frèr',
Me lairrez-vous noyer!

— Non, non, Hélène,
Je vais vous retirer.

Dans l'eau se jette
Et tous deux sont noyés.

Les cloches de Nantes
Se sont mises à tinter.

La mèr' demande:
— Qu'a-t-on à tant sonner?

— C'est pour Hélène
Et votre fils l'aîné!

Ce soir au bal
Tous deux étaient allés.

— Reine des Anges,
Venez m'y consoler.

Sur cette terre
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Chanson de la Bretagne recueillie en 1855. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. II, f[et] 60.


d)
Sur le pont d'Nan-tes Un grand bal
s'est don-né, Sur le pont d'Nantes Un grand bal
s'est don-né. Ma mèr', ma mèr' m'y laiss'-rez-
vous al-ler? Ma mèr', ma mèr' m'y laiss'-rez-
vous al-ler? Non, non, non, non, ma fil-le, Vous n'i-rez
pas dan-ser; Non, non, non, non, ma fil - le,
Vous n'y-rez pas dan-ser; Non, non, non.
Si, si, si. Non, non, non. Si, si, si, Ma mèr',
ma mèr', m'y laiss'-rez-vous al-ler? Ma mèr',
ma mèr', m'y laiss'-rez-vous al - ler, Oh!
ma mère, Oh! ma mèr' m'y laiss'-rez-vous al - ler?

Sur le pont d' Nantes
Un grand bal s'est donné } *bis*
— Ma mèr', ma mèr',
M'y laiss'rez-vous aller? } *bis*
— Non, non, non, non, ma fille,
Vous n'irez pas danser; } *bis*
Non, non, non. — Si, si, si.
— Non, non, non. — Si, si, si.
Ma mèr', ma mèr'
M'y laiss'rez-vous aller?
Oh! ma mèr',
M'y laiss'rez-vous aller?

Le frèr' arrive
De la chasse harassé. } *bis*
— Mon frèr', mon frèr'
M'y laiss'rez-vous aller? } *bis*
— Oui, oui, oui, oui, ma sœur,
Allez-vous amuser; } *bis*
Oui, oui, oui, oui, ma sœur,
Oui, oui, oui, oui, oui, oui.
— Mon frèr', mon frèr',
M'y laiss'rez-vous aller?
Oh! mon frèr',
M'y laiss'rez-vous aller?

Sur le pont d' Nantes
On se mit à danser. } *bis*
Le pont s'écroule,
Tout le mond' est nayé. } *bis*
Toutes, toutes les cloches
Se mirent à sonner: } *bis*
Dig! din! don! dig! din! don!
Dig! din! don! dig! din! don!
Le pont s'écroule
Tout le monde est nayé,
Toutes, toutes les cloches
Se mirent à sonner.

Le mèr' arrive,
D'un air tout effaré. } *bis*
— Qui donc ici,
Qui donc qui s'est nayé? } *bis*

— Madam', c'est votre fille, } *bis*
Et votre fils aîné! }
Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!
Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!
C'est votre fille,
Mais on l'a repêchée.
Voilà comm' sur l'pont d'Nantes
Un grand bal s'est donné.

Ronde chantée dans *Croquignole XXXVI*, opérette jouée aux Bouffes-Parisiens, à Paris, (vers 1860?) (Paroles de MM. Deforges et Gastineau, Musique d' Ernest L'Epine). La mélodie est de facture savante et les paroles ont été remaniées.

CXLV. L'AMANT QUI TUE SA MAITRESSE.

(Voy. tome I, p. 304.)

b) J'avais une tant belle-mère
Mais elle ne m'aimait guères.
Elle dit tous les jours à son fils;
— Quand est-ce que tu la feras mourir?

— Oh! attendez, ma mère,
Vous ne la verrez plus guères,
Avant qu'il ne soit l' soleil levant
Votre désir sera content.

L'a-t-emmenée dans une forêt
L'épée au cœur lui a plantée.
S'en retournant chez sa mère
Rencontrant son beau-frère:

— D'où d'venez-vous, frère, maintenant
Que vos souliers sont pleins de sang?
— J'y reviens de la chasse,
Oh! la triste chasse!

J'ai tant tué de petits lapins blancs
Que mes souliers sont pleins de sang?
— T'en as menti, beau-frère!
T'en as menti beau-frère

Si est le sang de ma chère sœur,
Grand Dieu! j'en ai mal au cœur . . . . . .

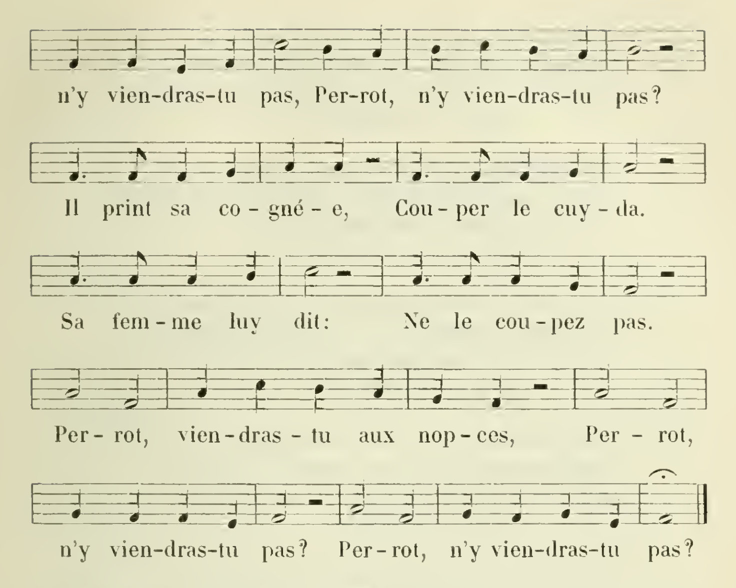
Qu'on aille chercher la justice
Et la double justice
Et puis qu'on me fasse mourir
Et ma cruelle mère aussi!

Chanson recueillie à Silly-sur-Nied (Pays messin) par M. Nérée Quépat en 1879.

CXLVII. LE NEZ DE MARTIN.

(Voy. tome I, p. 307.)





Cincquiesme livre de chansons composé à troys parties par ADRIAN VUILLART. Paris, Adrian Le Roy et Robert Ballard, 1560.

CL. LES SAVETIERS.

(Voy. tome I, p. 312.)

b) Les savetiers de la savatterie
A Saint-Pierre-aux liens faisant leur confrairie
Dedans l' église sont entrez deux à deux.
Place à Messieurs.

Des procureurs assis dedans leurs places,
Les voyant venir faisant laides grimaces
Disent à leurs clercs: que demandent ces gueux?
Place à Messieurs.

Les femmes ont dit: voilà grand diablerie
De tousiours parler de la savatterie.
Ces procureurs ne se passent point d'eux,
Place à Messieurs.

Et quand ce vint à aller à l' offrande
Maistre Guillaume est sorty de sa bande
Disant aux jeunes : laissez passer les vieux,
Place à Messieurs.

Maistre Tobie recogneu bien capable
D'aller aux Trois Maillets faire dresser la table
Car des procez il est solliciteux ;
Place à Messieurs.

Et quand ce vint à sortir de Saint-Pierre,
Aux Trois Maillets ils sont courus grand erre
Et le bedeau qui marchoit devant eux :
Place à Messieurs.

Bien alterez ils ont fait leur entrée,
Pour premiers mets des cardes, de poirée,
Des pois au lard on leur mit devant eux.
Place à Messieurs.

Apres suivoient le boudin et l'andouille
De gros navets et des plats de citrouille,
Les alloyaux y estoient deux à deux.
Place à Messieurs.

Les pieds de porc, les grouins et les oreilles
Dans ce festin leur sembloient des merveilles,
C'estoient leurs mets les plus délicieux
Place à Messieurs.

Les raves estoient à deux doubles la botte,
Il y avoit cinq ou six carottes,
Ragoust du tout réservé pour les vieux.
Place à Messieurs.

Voilà de quoy fut composée la feste,
Mais le dessert y estoit plus honneste ;
Car le fromage y estoit tout verreux.
Place à Messieurs,

Marons pourris, poires et pommes molles,
En les mangeant ils sembloient de la colle,
Car leurs mentons en estoient tout baveux ;
Place à Messieurs.

Le vin clairet à trois sols ou à quatre;
Il en fut beu jusques à deux cents quartes;
Si yvres estoient qu'il leur ressort des yeux.
Place à Messieurs.

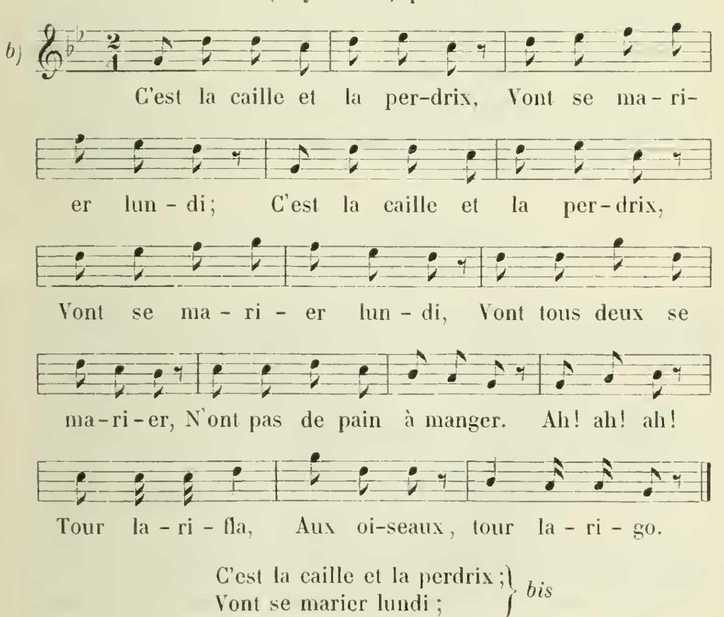
Ils sont sortis lors qu'on ne voyoit goutte;
De son logis chacun a pris la routte;
Minuict estoit avant qu'estre chez eux.
Place à Messieurs.

Ceux qui ont fait cette chanson jolie
Estoient presens à ceste confrairie,
Et au festin allerent avec eux.
Place à Messieurs.

Le nouveau entretien des bonnes compagnies ou le recueil des plus belles chansons, Paris, in-12, 1635, p. 239.

CLV. LE MARIAGE DU PINSON ET DE L'ALOUETTE.

(Voy. tome I, p. 322.)



C'est la caille et la perdrix; } *bis*
Vont se marier lundi; }

Vont tous deux se marier;
N'ont pas de pain à manger.
Ah! ah! ah! tourlarifla,
Aux oiseaux, tourlarigo.

Par là passa un pigeon
Qui dans son bec un pain long.
— Du pain nous avons assez,
Mais d' la viande nous n'avons pas.

Par là passa un corbeau
Qui dans son bec un gigot.
— D'la viand' nous avons assez
Mais du vin nous n'avons pas.

Par là pass' une souris
Qui sur son dos un baril.
— Du vin nous avons assez,
Mais d'la dans' nous n'avons pas.

Par là passa un gros rat
Un violon sous son bras.
— D'la dans' nous avons assez,
Des danseurs nous n'avons pas.

Le chat descend du grenier
A dérangé la société.
Le pigeon ne fut pas long
A monter sur la maison.

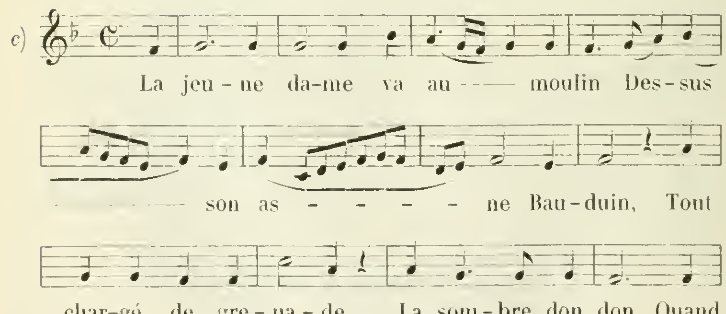
Le corbeau ne fut pas sot
De monter encor plus haut;
Et la souris et le rat
Furent mangés par le chat;

El la caille et la perdrix
Sont retournés dans leur nid.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

CLVI. L'ANE DE MARION.

(Voy. tome I, p. 324.)





La jeune dame va au moulin
Dessus son asne Bauduin,
Tout chargé de grenade
La sombredondon.

Quand le mosnier la vit venir:
— Belle, viendrez-vous moudre icy?
Et deschargerons l'asne
La sombredondon.

Tandis que le moulin mouloit
Le mosnier son devoir faisoit
Et le loup mangeoit l'asne
La sombredondon.

Cincquiesme livre de chansons composé a troys parties par M. Adrian Vullart, Paris, 1560.

d)

La belle s'en va au moulin
Dessus son asne Baudoin
Pour gaigner la moulure
Lanfrin lanfra la mere Gaudichon
La donduine la dondon
Pour gaigner la moulure
A l'ombre d'un buisson.

Quand le musnier la vit venir
De rire ne se peut tenir:
— Voicy la femme a l'asne!

— Musnier, ne moudras-tu pas mon grain?
— Ouy, Madame, je le veux bien,
Vous moudrez la premiere.

Tandis que le moulin mouloit
Le musnier la belle baisoit
Et le loup mangeoit l'asne.

— Hélas! dit elle, beau musnier,
Que maudit en soit le mestier
Le loup a mangé l'asne!

— En ma bourse y a trois testons,
Prenez en deux, laissez en un,
Achetez un autre asne.

La belle s'en va au marché
Pour là un autre asne acheter;
Acheta une asnesse.

Quand son mari la vit venir
De crier ne se peut tenir:
— Ce n'est pas là nostre asne.

— Mary, ta as bu du vin nouveau
Qui t'a fait troubler le cerveau,
As mescogneu nostre asne;

Voicy le joly mois de may
Que toutes bestes changent poil;
Aussi a fait nostre asne.

La fleur de toutes les plus belles chansons, Paris, 1614, in-32.



Quand lo Marioun vaï al mouli
En fialan choun counoul dé li
N'én toutsavo choun ajé
Lanfin lanfoun traderi et tradera
N'en toutsavo choun ajé
Et choun pétit ajo.

Lou témps qué lou mouli moulio
Lou moulinié lo brandichio,
Lou loup embrachavo l'ajé
Et choun petit ajo.

— Ah! moulinié, m'as fa grand tort
De m'émbracha; moun aj' eï mort;
De m'embracha; moun ajé
Maï choun pétit ajo.

Aï déts echcus din moun bourchel;
Prénè n'èn chèt, léïcha n'én tréïs
Per atsata un aoutr' ajé
Maï choun pétit ajo.

Quand choun omé lo veï véni
Dé riré né pouguet ché tèné:
— Marioun, quéï pas nochté ajé
Maï choun pétit ajo.

Nochtr' aj' avio loous quatrés pés blancs
Loous dé darié, loous do davan,
Lo redzo del tioul negro
Maï choun pétit ajo.

Traduction. Quand la Marion va au moulin — filant sa quenouille de lin, — elle faisait marcher devant son âne — et son petit ânon. — Pendant que le moulin moulait — le meunier la brandissait ; — le loup embrassait l'âne — et son petit ânon. — Ah! meunier, tu m'as fait grand tort ; — de m'embrasser, mon âne est mort — et son petit ânon. — J'ai dix écus dans mon boursicaut, — prenez en sept — laissez en trois — pour acheter un autre âne — et son petit ânon. — Quand son mari la voit venir — de rire ne peut se tenir. — Marion, ce n'est pas notre âne, — et son petit ânon. — Notre âne avait les quatre pieds blancs — ceux de derrière, ceux de devant — la raie du cul noir — et son petit ânon.

Arrondissement de Brive (Corrèze), — Chanson communiquée par M. Godin de Lépinay.



Quand Marion va au moulin
Filant sa quenouille de lin,
Montée dessus son âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Montée dessus son âne Martin
Ell' allait au moulin.

Quand le meunier la vit venir
De rire il ne put se tenir:
— Attachez là votre âne
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Attachez là votre âne Martin
Au pignon du moulin.

Pendant que la pochée moulait
Le meunier la belle caressait ;
Le loup a mangé l'âne
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Le loup a mangé l'âne Martin
Au pignon du moulin.

— Hélas! meunier, tu m'as fait tort,
Par ta faute mon âne est mort;
Tu me dois un autre âne
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Tu me dois un autre âne Martin
Pour venir au moulin.

J'ai dix écus dans mon gousset,
Laissez en trois, prenez en sept,
Achetez un autre âne
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Achetez un autre âne Martin
Pour venir au moulin.

Quand son mari la vit venir
De pleurer ne put se tenir:
— Ce n'est point là notre âne
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Ce n'est point là notre âne Martin
Qui allait au moulin.

Notre âne avait les quatr' pieds blancs
Les deux oreilles en rabattant,
Un bon visage d'âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Le bout de la queue noire Martin
En allant au moulin.

— Tu ne sais pas, mon grand nigaud,
Que les ânes changent de peau;
De même a fait notre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
De même a fait notre âne Martin
En allant au moulin.

Arzon (Morbihan). — Chanson recueillie par M. Denis du Désert.



Quand la belle au moulin s'en va,
Ell' n' va ni à pied ni à ch'va,
Ell' s'en va sur son âne,
A l'âne! à l'âne! à l'âne!
Ell' s'en va sur son âne Martin
En allant au moulin.

Le meunier qui la voit venir
De rire ne peut se tenir:
— Attachez là votre âne
A l'âne! à l'âne! à l'âne!
Attachez là votre âne Martin
A la port' du moulin. —

Tandis que le moulin moulait
Le meunier la bell' caressait,
Le loup a mangé l'âne;
A l'âne! à l'âne! à l'âne!
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port' du moulin.

— Tenez, la belle, vlà cent écus,
De votre âne ne parlons plus,
Pour ach'ter un autre âne.
A l'âne! à l'âne! à l'âne
Pour ach'ter un autre âne Martin
Pour venir au moulin.

Quand son père la vit venir
De pleurer ne put se tenir:
— Ce n'est pas là mon âne
A l'âne! à l'âne! à l'âne!
Ce n'est pas là mon âne Martin
Qui revient du moulin.

Mon âne avait les quatr' pieds blancs
Et les oreill's en rabattant
Le bout de la queue noire
A boire! à boire! à boire!
Le bout de la queue noire, Martin,
En allant au moulin. —

— Mon père a bu du vin nouveau
Qui lui a troublé le cerveau,
I n' connaît plus son âne
A l'âne! à l'âne! à l'âne!
I n' connaît plus son âne Martin
Qui revient du moulin.

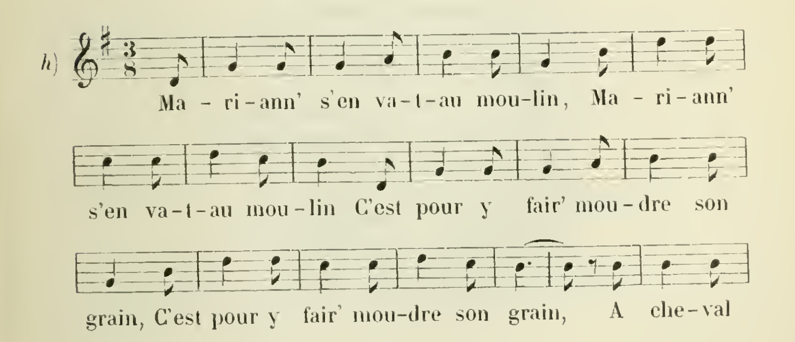
Voici le joli mois d'avril
Où les ânes changent d'habits
De même a fait votre âne
A l'âne! à l'âne! à l'âne!
De même a fait votre âne Martin
A la port' du moulin.

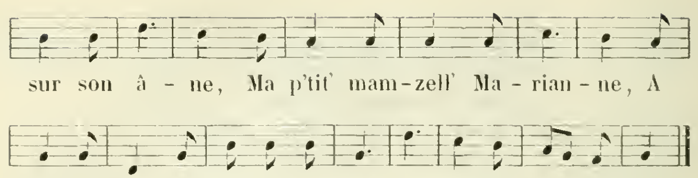
Cette chanson très populaire sur le littoral des Côtes du Nord est aussi chantée à Terre-Neuve par les pêcheurs de morue pendant qu'ils préparent ce poisson et pour demander à boire. Ils font au 6e couplet la variante suivante :

Mon âne avait les quatre pieds roux,
Et les oreilles comm' nos péchoux,
Le bout de la queue noire,
A boire! à boire! à boire!
Le bout de la queue noire Martin
En allant au moulin.

Chanson recueillie par M. Rousselot en 1855 à Loudéac (Côtes-du-Nord). — *Poes. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. IV, fet 427 et t. V, fet 204.

h)





Mariann' s'en va-t-au moulin, *(bis)*
C'est pour y fair' moudre son grain : *(bis)*
A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
A cheval sur son âne Catin
S'en allant au moulin.

Le meunier qui la voit venir
S'empresse aussitôt de lui dire :
— Attachez donc votre âne
Ma p'tit' mamzell' Marianne
Attachez donc votre âne Catin,
Par derrière le moulin. —

Pendant que le moulin marchait
Le loup tout à l'entour rôdait.
Le loup a mangé l'âne
Ma p'tit' mamzell' Marianne
Le loup a mangé l'âne Catin
Par derrièr' le moulin.

Mariann' se mit à pleurer.
Cent écus d'or lui a donnés
Pour acheter un âne
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Pour acheter un âne Catin
En r'venant du moulin.

Son père qui la voit venir
Ne put sempêcher de lui dire :
— Qu' avez-vous fait d' votre âne
Ma p'tit' mamzell' Marianne
Qu' avez-vous fait d' votre âne Catin
En allant au moulin ?

— C'est aujourd'hui la Saint-Michel
Que tous les ân's changent de poil,
J' vous ramèn' le même âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne
J' vous ramèn' le même âne Catin
Qui m' porta au moulin.

Chanson du Canada. — E. Gagnon, *Chans. pop. du Canada*, p. 121.

CLVII. LA DANSE OU LA RONDE DU GARÇON BAFOUÉ.

(Voy. tome I, p. 327.)

Il s'agit ici d'une ronde mimée chantée par des petites filles ou des jeunes filles qui sont parvenues à faire entrer dans leur danse un garçon laid, sot ou timide.



Il nous faut danser au rond
C'est par faut' de violon,
Car les garçons de Daigny
N'avont pas pour les payer.
Ma bonne dam', quand je vous vois,
Je ne puis vous oublier.

Mais il avont bien de l'argent
Pour au cabaret aller.
Ils s'en vont dessur le bal
Ce n'est pas pour y danser.

C'est pour voir s'ils trouveront
Quelque chose à s'y moquer.
Mais il y a une petite
Qui les a bien rabéqués.*

— Monsieur, ramassez vos chausses,
Qui traînont sur vos solés.**
Vous avez des grandes oreilles
Qu'on y vann'rait bien du blé.

* rabroués. ** souliers.

Regardez sur vos paupières,
Les souris y ont brouté.
Regardez sur votre tête,
Les poux y vont pâturer.

On les compterait bien par mille,
On les m'surerait par quartés.

Ronde de Daigny (Ardennes) recueillie par M. Nozot vers 1860. — *Poés. pop. de la France*. Mss. de la B. N., t. VI, f^et 131.

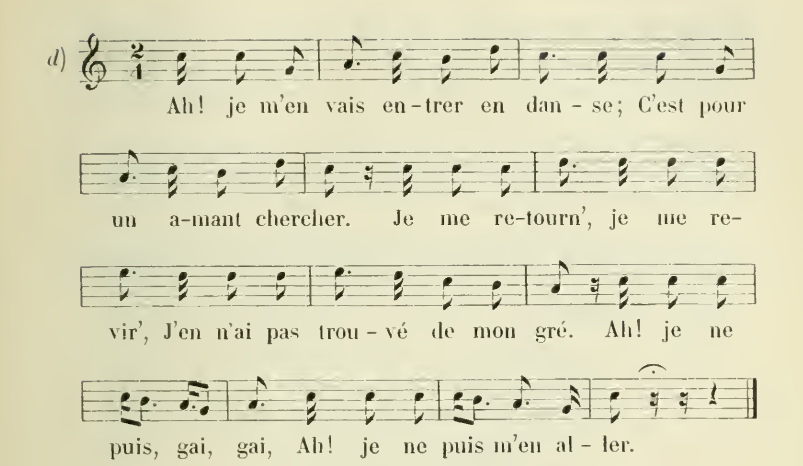


J'avais fait la promesse
De n'aimer de ma vie; *(bis)*
Inconstante et légère
J'ai bien changé d'avis;
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah! bergère, tu ris.

Car j'aime un beau jeun' homme
Qui n'est pas loin d'ici.
Il a les yeux d'un prince,
La taille d'un marquis,
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah! bergère, tu ris.

A votre avis, mesdames,
N'ai-je pas bien choisi?
Mais tout ce que je viens de dire
C'est pour me moquer de lui.
Tu ris, tu ris, bergère,
Ah! bergère, tu ris.

Chanson du Finistère communiquée par M. L. F. Sauvé.



Ah! je m'en vais entrer en danse;
C'est pour un amant chercher.
Je me retourn' et je me revire;
J'en n'ai pas trouvé de mon gré.
Ah! je ne puis, gai, gai,
Ah! je ne puis m'en aller.

Ah! j'en vois un de bonne mine
Je vais aller le demander.
— En vous faisant la révérence;
Ça vous plairait-il de m'aimer?

Ah! regardez ce beau monsieur
Il n'a pas daigné me saluer! *
Je le vois bien à votre mine
Ce n'est pas moi que vous aimez.

Ah! retournez à votre place
Un autre amant je veux chercher.

* Variante selon les circonstances :

Ah! je vois bien à votre mine
Que c'est bien moi que vous aimez.

Gagnon, *Chansons pop. du Canada*, p. 217.

e) 





Nous sommes à trois cousines
Toutes trois à marier,
Nous se dîmes de l'une à l'autre:
Fait-il bon s'y marier?
Ah! ah! je l' va dire,
Gai, gai, je l' dirai.

La plus jeune se mit à dire:
— Tout à l'heure je le saurai;
Je m'en vais chez la voisine,
Je m'en vais lui demander.

Ma voisine était couchée
A peine a voulu se lever;
Ell' m'a dit que j'attende
Que j'aurais un chevalier.

Moi qui ne veux pas attendre
Moi qui veux s'y marier,
Je m'en vais aller en danse
Voir si j'en trouvoirai.

J'en vois un de bonne mine,
Je m'en vais lui demander:
— Monsieur, avec votre grâce,
Vous plaira-t-il de m'aimer?

Je vous donne seulement deux heures
Deux heures pour aviser.
Les deux heures y sont sonnées:
— Monsieur êtes-vous avisé?

Je vois bien à votre mine
Que de moi vous ne voulez.
Voilà mon autre cousine
Vous plaira-t-il de l'aimer?

La compagnie vous ordonne
Monsieur, de vous embrasser,
La compagnie vous ordonne,
Monsieur de vous retirer.

Ronde de l'arrondissement de Rocroi (Ardennes) recueillie vers 1855 par M. Nozot. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI, f[et] 13.

f)



Mon pèr' a fait faire
Un petit bois taillis
Où le rossignol chante
Le jour et la nuit.
S'rai-j' nonnette, oui ou non?
S'rai-j' nonnette? je crois qu' non.

Il chante pour ces filles
Las! qui n'ont point d'amis;
Ne chante pas pour moi,
J'en ai un, Dieu merci!
S'rai-j' nonnette? oui ou non?
S'rai-j' nonnette? je crois qu' non.

Il est dans cette danse
Là qui se divertit.
Je le tiens par la main,
N'est-il pas bien joli?
S'rai-j' nonnette, oui ou non?
S'rai-j' nonnette? je crois qu' non.

Je crois qu'il a eu honte,
Je le vois qui rougit;
Je crois qu'il est content,
Le voilà qui sourit.
S'rai-j' nonnette, oui ou non?
S'rai-j' nonnette? je crois qu' non.

Arzon (Morbihan). — Chanson recueillie par M. Denis du Desert.

g)


Gai, gai, gai, si je le peux,
Gai, gai, gai, je m' marierai.

Je prierai la jeune fille
De se marier sans rien dire. *Gai* . . .

Je lui donn'rai cinq cent livres
Un beau livre et un beau dîner. *Gai* . . .

Je ne lui donn'rai pas d'homme,
Ell' en ira bien chercher. *Gai* . . .

J'en vois un de bonne mine
Je ne sais pas si je l'aurai. *Gai* . . .

Je m'en vais faire la ronde,
Je vais lui demander. *Gai* . . .

— Monsieur, avec tout honneur,
Vous plaira-t-il de m'aimer? *Gai* . . .

Je vois bien à votre mine
Que de moi vous ne voulez. *Gai* . . .

Tenez, voilà ma compagne,
Prenez-la si vous voulez. *Gai* . . .

Si en cas elle vous convient
Donnez-lui un doux baiser. *Gai* . . .

Ronde d'Estrebay (arrondissement de Rocroi, Ardennes) recueillie par M. Nozot en 1856. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N., t. VI, f[et] 32.

a bis) (Voy. t. I, p. 327). Le premier vers de chaque couplet se répète deux fois.

CLIX. LE BOBO DE LA JEUNE FILLE.



— Ma fille, veux-tu un bouquet *(bis)*
De marjolaine ou de muguet? *(bis)*
— Non, non, non, ma mère, non,
Ce n'est point là ma maladie;
Gay, gay, quelle mère j'ay
Qui n'entend pas le bobo de sa fille;
Gay, gay, quelle mère j'ay
Qui n'entend pas le bobo que j'ay!

— Ma fille, veux-tu un bonet *(bis)*
De fine toille de Cambray? *(bis)*
— Non, non, non, ma mère, non,
Ce n'est point là ma maladie;
Gay, gay, quelle mère j'ay
Qui n'entend pas le bobo de sa fille,
Gay, gay, quelle mère j'ay
Qui n'entend pas le bobo que j'ay!

— Ma fille, veux-tu un mary (bis)
Qui soit bien fait, qui soit joly ? *(bis)*
— Ouy, ouy, ouy, ma mère, ouy;
C'est bien là ma maladie.
Gay, gay, quelle mère j'ay!
Ell' entend bien le bobo de sa fille;
Gay, gay, quelle mère j'ay!
Ell' entend bien le bobo que j'ay!

CHRISTOPHE BALLARD, *Brunettes ou petits airs tendres*, 1703, t. I, p. 280.

b)

— Ma fille, voulez-vous un toquet
Qui vous fera l' front bien fait?
— Non, non, non, mère, non,
C'est pas là l'avis des filles;
Gai, gai, quelle mère j'ai
Qui n'entend pas le dessein que j'ai.

— Ma fille, voulez-vous un fichu
Qui vous coûtera un bel écu? — *Non*, etc.

— Ma fille, voulez-vous un d'vantiau*
Qui soit de lin ou de coupiau**? — *Non*, etc.

— Ma fille, voulez-vous un corset
Qui vous fera le corps bien fait? — *Non*, etc.

— Ma fille, voulez-vous un jupon
Qui soit de laine ou de coton? — *Non*, ect.

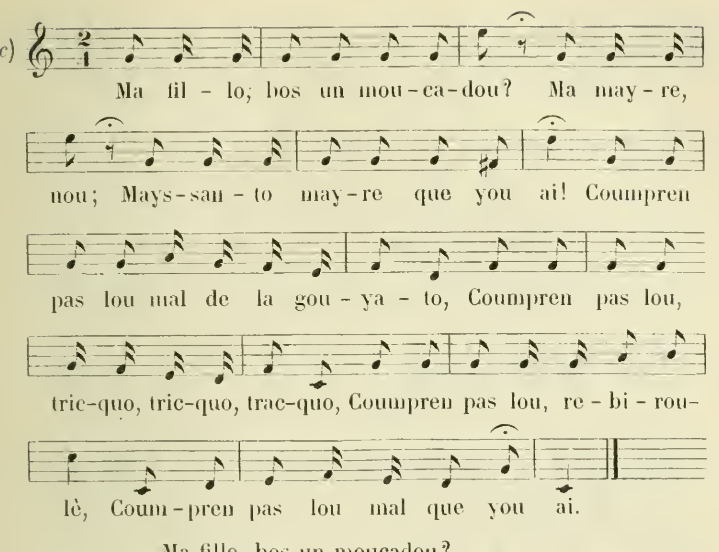
— Ma fille, voulez-vous des bas
Qui soient de fil ou de soie? — *Non*, etc.

— Ma fille, voulez-vous un bouquet
Qui soit de myrte ou de muguet? — *Non* etc.

— Ma fille, voulez-vous un amant
Qui soit aimable et bien plaisant?
— Oui, oui, oui, mère, oui,
C'est bien là l'avis des filles!
Gai, gai, quelle mère j'ai
Qu'entend si bien le dessein que j'ai.

* un tablier.
** lin en déchet.

Chanson du département de la Mayenne. Se chante sur l'air: *Cadet Roussel a trois chats*. — *Chants pop. et Noëls du dép. de la Mayenne*, Mss. de la Bibliothèque de Laval, Fonds Lefizelier, in f° 196, v°.

c)


Ma fillo, bos un moucadou?
— Ma mayre, nou;
Mayssanto mayre que you ai!
Coumpren pas lou mal de la gouyato,
Coumpren pas lou, *tricquo tricquo tracquo*,
Coumpren pas lou, *rebiroulè*,
Coumpren pa lou mal que you ai.

— Ma fillo, bos un coutillou?
— Ma mayre, nou;
Mayssanto mayre que you ai!
Coumpren pas etc.

— Bos un damantal de coutou?
— Ma mayre, nou;
Mayssanto mayre que you ai!
Coumpren pas etc.

La chanson passe en revue, avec le diminutif en *ou* tous les accessoires de toilette d'une jeune paysanne : un soulierou, un debassou (un bas), etc. On peut donc multiplier les couplets à volonté.

Dernier couplet :

— Ma fillo, bos un gouyatou?
— Ma mayre, ô,
Ah! bouno mayre que you ai!
A coumpres lou mal de la gouyato
A coumpres lou, *tricquo, tricquo, tracquo*,
A coumpres lou, *rebiroulè*,
A coumpres lou mal que you ai.

Tarn-et-Garonne. Emm. Soleville, *Chansons pop. du Bas-Quercy* (Dans *Bull. arch. de la Soc. de Tarn-et-Garonne*. Montauban, 1883, p. 32).

d)



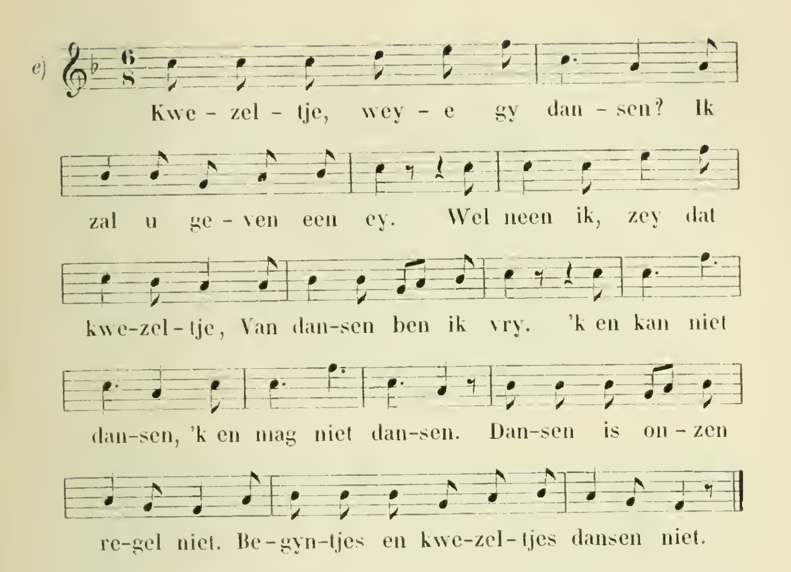
— Mamma, mamma, ca moro, ca moro,
Pe no golio* c'a l'uorto 'nce sta.
— Figlia, 'nce sta la lattughella,
Vattene a l'uorto, va te là fa oje.
— Mamma, ca nò oje, mamma ca nò:
La lattughella, la lattughella,
Sanà non me pò.

Continua con *lo cerefuoglio, l'arnculillo, lu petrosino, lu purchiacchiello. lu vrucolillo* e poi termina:

— Mamma, mamma, ca moro. ca moro,
Pe no golio c'a l'uorto 'nce sta.
— Figlia, 'nce sta lu padularo,
Vattene a l'uorto, vance a parlà.
— Mamma, ca si, mamma, ca si,
Lu padularo è che me fa mori.

* pour un désir.

GUILLAUME COTTRAU, *Mélodies de Naples et ses environs, recueillies, retouchées ou composées dans le style national.* Paris, chez l'auteur, s. d. [vers 1841], grand in-8. — Cette chanson avait déjà été publiée par G. FULGENCE, *Cent chants populaires des diverses nations du monde*, Paris, 1830 in-4º, No. 57 d'après une source qu'il ne cite pas.

e) 

— Kwezeltje, weye gy dansen?
Ik zal u geven een ey.
— Wel neen ik, zey dat kwezeltje,
Van dansen ben ik vry.
'k en kan niet dansen,
'k en mag niet dansen.
Dansen is onzen regel niet.
Begyntjes en kwezeltjes dansen niet.

— Kwezeltje, weye gy dansen?
Ik zal u geven een koe.
—Wel neen ik, zey dat kwezeltje
Van dansen wordt ik te moê.
'k en . . . . .

— Kwezeltje, weye gy dansen?
Ik zal u geven een peerd.
—Wel neen ik, zey dat kwezeltje
't en is my 't dansen nie weird.
'k en . . . . .

— Kwezeltje, weye gy dansen?
Ik zal u geven een man.
— Wel ja ik, zey dat kwezeltje
'k zal doen wat ik kan.
Ik kan wel dansen,
Ik mag wel dansen.
Dansen is onzen regel wel.
Begyntjes en kwezeltjes dansen wel.

TRADUCTION. Dévote, voulez-vous danser, je vous donnerai un œuf? — Non, dit la dévote, je m'exempte de danser. *Je ne sais pas danser, je ne puis danser. Notre règle défend la danse: béguines et dévotes ne dansent pas.* — Dévote, voulez-vous danser, je vous donnerai une vache? — Non, dit la dévote, je suis fatiguée de danser. *Je ne sais.....* — Dévote, voulez-vous danser, je vous donnerai un cheval? — Non, dit la dévote, ce n'est pas la peine de danser. *Je ne sais.....* — Dévote, voulez-vous danser, je vous donnerai un mari? — Eh! bien, oui, dit la dévote, je vais faire ce que je puis. Je sais bien danser, je puis bien danser. La danse nous est bien permise; béguines et dévotes dansent bien.

Flandre. E. DE COUSSEMAKER, *Chants pop. des Flamands de France*, 1856, p. 382.

f)



— Spinn, spinne, meine liebe Tochter,
Ich kauf dir ein Paar neue Schuh!
— Ei ja doch, meine liebe Mutter,
Auch silbern Schnallen noch dazu;
Kann wahrlich doch nicht spinnen,
Von wegen meiner Finger,
Die thun mir so weh! *(bis)*

— Spinn, spinne, meine liebe Tochter,
Ich kauf dir ein Paar neue Strümpf!
— Ei ja doch, meine liebe Mutter;
Auch seidne Zwickel wohl darin;
Kann wahrlich doch nicht spinnen
Von wegen meiner Finger,
Die thun mir so weh! *(bis)*

— Spinn, spinne, meine liebe Tochter,
Ich kauf dir einen braven Mann!
— Ei ja doch, meine liebe Mutter,
Schon strenge ich mich fleissig an.
Kann wahrlich nun schon spinnen,
Von allen meinen Fingern,
Thut keiner mir weh! *(bis)*

KRETSCHMER, *Deutsche Volkslieder*, 1838, I, 209. [Cette chanson est empruntée aux *Deutsche Volkslieder* de A. ZARNACK, 1817.]

g) 

— Spinn, spinn, mein schöins Nannerl,
Ich kauf dia neua Schuh.
— Jo, jo, mei loiba Muatta,
Schöine Schnölla a dazu!
Ich konn jo net spinna,
Mia thout meina Finga
Sua weh! sua weh!
Meine Fingala sua weh!

— Spinn, spinn, mein schöins Nannerl,
Ich kauf dia neue Strümpf.
— Jo, jo, mei loiba Muatta,
Schöine Zwickala san drin. *Ich konn* . . . .

— Spinn, spinn, mein schöins Nannerl,
Ich kauf dia schöina Hauba;
— Jo, jo, mei loiba Muatta,
Die thät mi schon tauga! *Ich konn* . . . .

— Spinn, spinn, meine liebe Nannerl,
Ich kauf dia a schöins Haus.
— Jo, jo, mei loiba Muatta,
Schöina Schindela san drauf. *Ich konn* . . . .

— Spinn, spinn, mein schöins Nannerl,
Ich kauf dia an schöin Mann.
— Jo, jo, mei loiba Muatta,
Dea steht mia scho on.
Ich kann ja schon spinna,
Mia thun ja meina Finga
Nimma weh! nimma weh!
Meine Fingala nimma weh!

Chanson allemande de la Bohême. — Kretschmer, *Deutsche Volkslieder*, t. II (1840), p. 431.





L'un de ces jours dans un vallon
Qui termine la plaine
J'entendois dire à Madelon
Au bord de la fontaine :
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela,
Ce n'est pas cela, cela qui me met en peine.

— Hé! Madelon, qu'avez-vous donc!
Qu'avez vous qui vous gêne?
N'avez-vous pas un beau jupon,
Un jupon de futaine :
— *Ah! ah! ah! ah! ah! ah!*
Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela,
Ce n'est pas cela, cela qui me met en peine.

— Voulez-vous ce joli ciseau,
Le ruban et la gaîne?
Ou bien voulez-vous ce couteau
Le manche en est d'ébène.
— *Ah! ah! ah! ah! ah! ah!*
Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela,
Ce n'est pas cela, cela qui me met en peine.

— Magdeleine, que voulez-vous?
Vous l'aurez pour étrenne.
Est-ce de l'or ou des bijoux?
Voulez-vous être reine?
— *Ah! ah! ah! ah! ah! ah!*
Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela,
Ce n'est pas cela, cela qui me met en peine.

Cette chanson se trouve dans *Les Sabots*, opéra-comique mêlé d'ariettes (par MM. C, . . et Sedaine, musique de Duni) représenté pour la première fois par les comédiens ordinaires du roi en 1768. — Quoiqu'elle n'ait point de conclusion, elle semble bien appartenir à notre thème. La musique est de facture savante.

i)

— Maman, je voudrais
Vous dire quelque chose.
A la fin vous saurez
Ce que j' veux désirer.

Chère maman, je n'ose.
A la fin vous saurez
Ce que j'veux vous demander.
Chère maman, j'n'ose à vous parler.

— Ma fille, que peux-tu désirer?
Une fille si bien retapée! *
Tu as des souliers
Couverts et bronzés,
Des bas pour tes dimanches,
Tu as des souliers
Couverts et bronzés.
Rosalie, où sont tes désirs?

Tu prends tes repas les plus délicats
Que bien des bourgeois ne font pas;
Du lait le matin,
Du lait, du café,
Du sucre dans ta tasse;
Du lait le matin,
Du lait, du café.
Rosalie, où sont tes désirs?

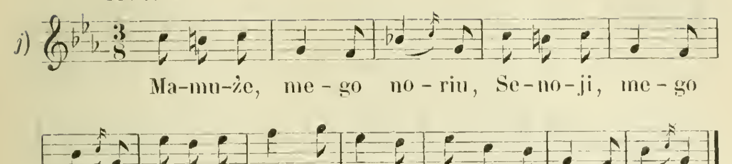
Tu as une chambre garnie en tapisserie,
En fauteuils et en chaises,
Tu as une chambre garnie en tapisserie
Comm' les plus grand's dames de Paris;
Coffre doré, cabinet de noyer,
Une belle commode,
Coffre doré, cabinet de noyer
Rosalie, où sont tes désirs?

Tu as un beau lit blanc garni de rideaux,
Tu couches toute seule.
Tu as un beau lit blanc garni de rideaux,
L'on ne peut rien voir de si beau.
— C'est dans ce beau lit blanc
Qu'il me faut un aimant **
Qui me sert de compagnie;
C'est dans ce beau lit blanc
Qu'il me faut un aimant
Qui me rend le cœur plus content.

* fournie de tout.
** un amant.

Chanson de l'Ain. — Ch. Guillon. *Chansons pop. de l'Ain*, 1883, p. 307.



j) 

no-riu, Ne į-ma-nau kur-gul-ti, Ney kur pa-si - ïl - se - ti.

— Mamužе, mego noriu,
Senoji, mego noriu
Ne įmanau kurgulti
Ney kur pasiïlseti.

— Eik, dukryte, į daržą,
I zaliajį sodelį,
Ten tu skaney megosi,
Saldzey pasiïlsesi.

— Mamuže, ne užmigau
Senoji, ne užmigau,
Gest graudzey olingele,
Iszbudin' isz megelio.

— Eik, dukryte, į swirną,
I naujają kletuže,
Ten tu skaney megosi,
Saldzey pasiïlsesi.

— Mamuže, ir užmigau,
Senoji, ir užmigau,
Ant bernyczo kelužiû
Po meilingû žodukû.

Traduction. — Maman, dormir veux, petite vieille, dormir veux, je ne sais où coucher ni où reposer. — Va, petite fille, au jardin, au vert jardin; là avec agrément tu dormiras, doucement reposeras. — Maman, point ne dormis, petite vieille, point ne dormis, chante mélancoliquement la cigale, m'éveille du petit sommeil. — Va, petite fille, au grenier, dans la nouvelle alcôve, là avec agrément tu dormiras, doucement reposeras. — Maman, et je m' endormis, petite vieille, et je m'endormis sur les genoux de [mon] amant avec des paroles douces.

Cette chanson lithuanienne, quoiqu' incomplète et obscure, semble bien se rapporter à notre thème. Dans les couplets qui manquent il est probable que la mère envoie sa fille reposer en divers endroits jusqu' à ce qu'elle ait trouvé le bon. — Nesselmann, *Littauische Volkslieder*. 1853, p. 49.

k)

1. Uzrasla je *bis* pod Novim naranča
Tra la la la la la la la
Pod Novim naranča.

2. Gojila je Novkinja djevojka.

3. Ljeti bi je vodom polijevala.

4. Zimi bi je svilom ogrtala.

5. Rodila joj tri žute naranče.

6. Misli, mlada, come će jih dati.

7. Sve mislila pa se domislila:

8. Jednu šalje duždu od Mletaka.

9. Dužde njojzi tanahnu galiju:

10. U galiji trista galiota.

11. Drugu šalje Sibinjanin Janku.

12. Janko njojzi sjajno ogledalo.

13. Treću šalje Kraljeviću Marku.

14. Marko njome konja i junaka.

15. Knjigu piše Novkinja djevojka,

16. Ter je šalje duždu od Mletaka.

17. Mala hvala, dužde od Mletaka

18. Što mi posla tanahnu galiju,

19. U galiji trista galiota;

20. N'jesam mrnar da po moru brodim,

21. Ng ejdevojka da u knći stojim.

22. Drugu piš Sibinjanin Janku:
23. Mala hvala, Sibinjanin Janko,
24. Što mi posla sjajno ogledalo;
25. Ja sam, mlada, sjajno ogledalo.
26. Treću šalje Kraljeviću Marku:
27. Velja hvala, Kraljeviću Marko!
28. Što mi posla konja i junaka,
29. Baš ti nadeš što je za djevojku:
30. Konja jahat a junaka ljubit!

Traduction. 1. Il a poussé sous Novi [Castelnuovo] un oranger. — 2. L'a cultivé la jeune fille de Novi. — 4. Pendant l'été elle l'a arrosé. — 4. Pendant l'hiver elle l'a enveloppé de soie. — 5. Il (l'oranger) lui a donné trois jaunes oranges. — 6. Elle réfléchit la jeune fille à qui elle les donnera. — 7. En réfléchissant est arrivée la résolution. — 8. Une d'elles elle envoie au Doge de Venise. — 9. Le Doge à elle une fine galiote (envoie), — 10. Dans la galiote trois cents matelots. — 11. La seconde (orange) elle envoie à Janco d'Hermannstadt [Jean Corvin]. — 12. Janco à elle (envoie) un miroir resplendissant. — 13. La troisième (orange) elle envoie à Kraljević Marco [héros serbe très populaire]. — 14. Marco à elle (envoie) cheval et jeune chevalier. — 15. Elle écrit une lettre la jeune fille de Novi. — 16. Elle l'envoie au Doge de Venise: — 17. Un petit merci, ô Doge de Venise — 18. Pour la galiote que tu m'as envoyée — 19. Et dans la galiote les trois cents matelots. — 20. Je ne suis pas un marin pour naviguer, — 21. Mais je suis jeune fille pour rester à la maison. — 22. L'autre (lettre) elle écrit à Janco d'Hermannstadt: — 23. Un petit merci, ô Janco d'Hermannstadt, — 24. De ce que tu m'as envoyé un miroir resplendissant; — 25. Moi-même la jeune fille je suis un miroir resplendissant. — 26. La troisième (lettre) elle envoie à Kraljević Marco: — 27. Grand merci à toi, Kraljević Marco — 28. De ce que tu m'as envoyé le cheval et le jeune chevalier; — 29. C'est toi vraiment qui sais ce qui convient à une jeune fille: — 30. Monter le cheval et aimer le chevalier.

Chanson dalmate des environs de Raguse, communiquée par M. V. Bogišić qui la sait d'enfance.

CLX. MAMAN, JE VEUX ROBIN.





Cinquiesme livre de chansons nouvellement composées en musique, Paris, Adrian le Roy et Robert Ballard 1556.

b) 





Ma mère, j'ai vu Joson
A la foire aux oignons;
Il m'a donné un ruban bleu;
Ma mère, hélas! ma mère,
Il m'a donné un ruban bleu,
Ma mère, je le veux.

— Ma fille, que penses-tu!
On dit qu'il est ivrogne!
— S'il boit un coup, j'en boirai deux.
Ma mère, hélas! ma mère,
S'il boit un coup, j'en boirai deux,
Ma mère, je le veux.

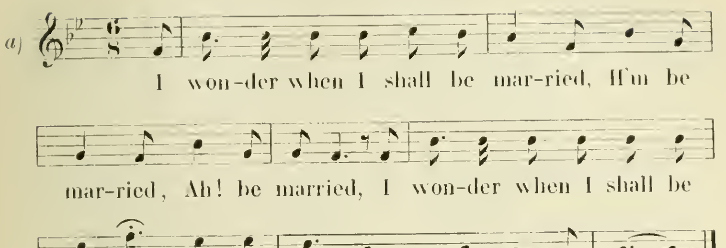
— Ma fille, que penses-tu!
Il n'a pas de culotte!
— Avec ma jup', j' lui en ferai deux,
Ma mère, hélas, ma mère,
Avec ma jup' j' lui en ferai deux,
Ma mère, je le veux.

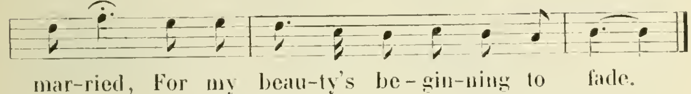
— Ma fill', que penses-tu!
Il n'a pas de chemise!
— Avec la mienn', j' lui en f'rai deux,
Ma mère, hélas! ma mère,
Avec la mienn' j' lui en f'rai deux,
Ma mère, je le veux.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

CLXI. UN BON PARTI.

a)





I wonder when I shall be married,
H'm be married, ah! be married,
I wonder when I shall be married
For my beauty 's beginning to fade.

My mother she is so willing,
H'm so willing, ah! so willing,
My mother she is so willing,
For she has four daughters besides.

My father 's got forty good shillings,
H'm good shillings, ah! good shillings,
My father 's got forty good shillings,
And they will be mine when he dies.

My shoes are gone to be mended,
H'm be mended, ah! be mended,
My shoes are gone to be mended,
And my petticoat 's gone to dye green.

And they 'll be ready by Sunday,
H'm by Sunday, ah! by Sunday,
And they 'll be ready by Sunday,
And sha'nt I then look like a queen.

A cup, a spoon, and a trencher,
H'm a trencher, ah! a trencher,
A cup, a spoon and a trencher
And a candlestick made out of clay.

Oh! wont I then be a bargain,
H'm a bargain, ah! a bargain,
Oh! wont I then be a bargain
For some one to carry away?

Chanson anglaise du Pays de Galles (South Wales) communiquée par M. Llywarch Reynolds.

CLXII. LES RÉPLIQUES DE MARION.



— *Morbleu! ventrebleu!* dis-moi donc, toi, Marion,
A qui était cette canne, *morbleu,*
Qui était derrière la porte, *nom d'un bleu?*
— *Sainte Vierge!* mon mari, mon bel ami,
C'était le manche à balai, *mon Dieu!*
Qui était derrièr' la porte, *j'aime Dieu!*

— *Morbleu! ventrebleu!* dis-moi donc, toi, Marion,
Qui est-ce qui couche avec toi, *morbleu,*
Quand je ne suis pas à la maison? *nom d'un bleu!*
— *Sainte Vierge!* mon mari, mon bel ami,
C'est une fill' de mon village, mon Dieu!
Qui a couché à ta place, *j'aime Dieu!*

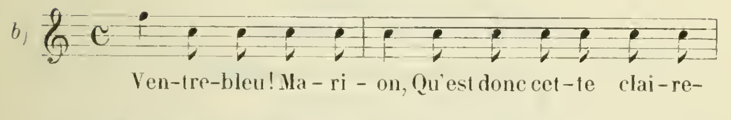
— *Morbleu! ventrebleu!* dis-moi donc, toi, Marion,
Si les filles de ton village, *morbleu!*
Portent la barbe au visage? *nom d'un bleu!*
— *Sainte Vierge!* mon mari, mon bel ami,
Ell' a été cueillir des mûres, *mon Dieu!*
Ell' s'est barbouillé la figure, *j'aime Dieu!*

— *Morbleu! ventrebleu!* dis-moi donc, toi, Marion,
Entre mars et février, *morbleu!*
Y a-t-il des mûres au mûrier, *nom d'un bleu?*
— *Sainte Vierge!* mon mari, mon bel ami,
Dans le jardin de mon père, *mon Dieu!*
On les conserve tout l'hiver, *j'aime Dieu!*

— *Morbleu! ventrebleu!* dis-moi donc, toi, Marion,
Viens ici que je t'écorche, *morbleu!*
Tu n' m'en f'ras plus passer d'autres, *nom d'un bleu!*
— *Sainte Vierge!* mon mari, mon bel ami,
Pardonne-moi cette faute, *mon Dieu!*
Je t'en ferai bien voir d'autres, *j'aime Dieu!*

Chanson des environs de Lorient (Morbihan).

b)





— *Ventrebleu! Marion,*
Qu'est donc cette clairété
Qui est dans ta cheminée
Morbleu!
Qui est dans ta cheminée?

— *Hélas! mon bel ami,*
Ce n'est pas de la clairété,
C'est l'ombre de ma fumée
Mon Dieu!
C'est l'ombre de ma fumée.

— Qui est donc ce chevalier
Qui est dans ton lit couché?

— Ce n'est pas un chevalier,
C'est ma compagn' qui est couchée.

— Ta compagne était-elle belle?
Avait-elle la barbe noire?

— Ell' a mangé des moûres noires,
Vous semblait qu'elle était noire.

— Entre les Chandelles* et Pâques
Y croît-il des moûres noires?

* la fête de la Chandeleur.

— Il y croît des moûres noires
Entre Pâqu's et les Chandelles.*

— Qu'as-tu fait de cette journée,
Qu'au logis n' t'ai pas trouvée ?

— J'ai z'été à la fontaine
Chercher d' l'eau pour la s'maine.

— Te fallait-il une journée
Pour aller à la fontaine ?

— Les ch'vaux d' la rein' y avaient passé,
L'eau y était troublée.

— Viens-moi montrer les passées
Qu' les ch'vaux d' la rein' y ont laissées.

— Il a neigé cette nuitée,
Les passées sont rebouchées.

— Tu es bonn' pour une bergère,
Tu sais bien t'y retourner.

— Quand j'y étais chez mon père
J'ai toujours été bergère.

— J'irai, j'irai chez ton père,
Te ferai battr' par ta mère.

— J'irai, j'irai chez mon père,
J'aurai à dîner chez ma mère.

— Je t'y mènerai z'en lasse,**
Je t'y ferai chien de chasse.

— Non, je n' irai point en lasse,
J' n'y serai pas chien de chasse.

— Je t'y mènerai z'en Flandre
Et puis t'y ferai pendre !

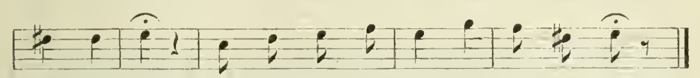
— Laissez, laissez ces potences
Pour ces grands voleurs de France.

* En effet s' il n' y a pas de mûres entre la Chandeleur et Pâques, c'est-à-dire en hiver et au printemps, il y en a entre Pâques et la Chandeleur, c'est-à-dire en été et en automne. ** en laisse.

Retonfey (Pays Messin). Th. de Puymaigre. *Chants pop. du Pays messin.* 1881, t. I, p. 265.

(Pour la manière dont cette scène dialognée se chante et en quelles circonstances voy. l'ouvrage de M. de Puymaigre loco citato.)

c) 



— Oun eres-tu tantos anade?
Courblu! mourblu! Marioun,
Oun eres-tu tantos anade?

— Aou casaou amassa salade,
Jésus, moun Diou! lou mé amic!
Aou casaou amassa salade.

— Dab qui ere que debisabe? *Courblu*! . . . .

— Qu'ere la meina so aïnade. *Jésus!* . . . .

— Mem semblabe qu'abe espade? *Courblu!* . . . .

— Qu'ere sa filouse daurade. *Jésus!* . . . .

— Mem samblabe qu'abe culottes? *Courblu!* . . . .

— Qu'ere sa raoube retroussade. *Jésus!* . . . .

— Mem semblabe qu'abe moustaches? *Courblu!* . . . .

— Qu'ere dab moures tintade. *Jésus!* . . . .

— Met couperi tres dits de teste.* *Courblu!* . . . .

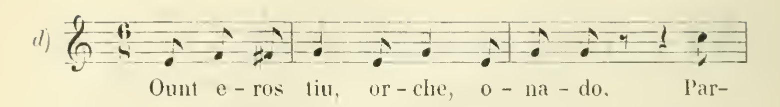
— Et que harets doun bous d'aou reste? *Jésus!* . . . .

— Que jiteri per la fineste. *Courblu!* . . . .

— Ben y aure d' autes qu'en haren heste! *Jésus!* . . . .

* Je me couperais trois doigts de tête. [Sous entendu: que c'est vrai.]

La Réole (Gironde). — Chanson recueillie par M. Archy, en 1854. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N., t. III, f^{et} 74.

d) 



— Ount eros tiu, orche,* onado,
Pardiéu, sandiéu! Marioun?
Ount eros tiu, orche, onado?

— Er' onado cueilli lo solado
Sandiéu! Jésus! moun mori!
Er' onado cueilli lo solado.

— Qual er' oquer que te porlavo?

— Qu'er uno de mas comoradas.

— Las fillas portou pas de brajas.**

— Qu'ero so raoubo retroussado.

— Las fillas portoun pas d' epaso.

— Qu'ero so counouill' que fielavo.

— Las fillas portoun pas moustaças.

— Qu'ero d' las mouras que minjavo.

— Se jomai pu oco t' oriebo***
Te couparay lo teto!

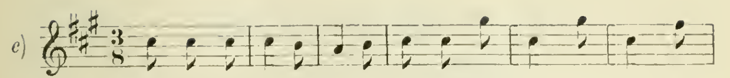
— Que forias vous dey resto?

— Zou ditorio per lo fenestro.

— Lous couteliers**** y forioun festo.

* hier soir.
** pantalons.
*** si cela t'arrive encore
**** variante : lous courdouniers.

Tulle (Corrèze). — Chanson recueillie par M. Leymarie en 1854. — *Poés. pop. de la France*, Mss., t. III, f[ot] 76.

c) 



— Eynt eyrias-tu arsey onado?
Corbleu! sambleu! morbleu! Marioun?
Eynt eyrias-tu arsey onado?

— Au vargey culir lo solado
Moun Di! Jeysu! mon tant bel ami!
Au vargey culir lo solado.

— Qui ey co que t' acoumpognavo?

— Qu'ari uno de mas comoradas.*

— Comoradas ne pourteyn pas moustacho.

— Eyn no mouro ** lo l'ovio facho.

— N' y o pas mouras per lo gelado.

— No feillo l'ovio counservado.***

— Las feinnas ne pourteyn pas brayas.

— Qu'ario so raoubo qué troussavo.

— Las feinnas ne pourteyn pas de vesto.

— So brossiero nev' eyrio justo.****

— Las fillas ne pourteyn pas d' epeyo.

— Qu'ario so counouillo que filavo.

— Ah! si jomay pu co t' orribo!

— Eh! que me voudrias-vous doun fayre?

— Oh! yau te couporay lo testo!

* variante : vesinas.
** avec une mûre.
*** avec une feuille l'avait conservée.
**** Sa brassière neuve était juste. *Brossiero*, corsage détaché de la robe des paysannes.

— Eh! que foreys vous de lo resto?

— Lou jitoray per lo feneytro.

— Lous porcs de me foran doun feyto.

— Lous cheys* minjoran to char morto.

— Lo bel' eynseynio per votre porto!

— Sey tan** creda fay to prejero.

— Metez d'au min mou os di terro.***

* les chiens.
** sans tant crier.
*** mettez au moins mes os en terre.

Limoges. — Chanson recueillie par M. Ardant en 1856. — *Poés. pop. de la France*, Mss., t. III, f^et 87.


Andantino.









— Ound' eres-bous arses onado?
Palbru! malbru! Dzanetoun?
Ound' eres bous arses onado?
— Al djardi culli l'ensolado,
Moun Diou! moun Diou! moun amit!
Al djardi culli l'ensolado.

— Qual ero aquel que bous porlabo?
— Acos ero ma sur l'aynado.

— Los fillos portoun pas coucardo.
— Ero sa coffo relebado.

— Los fillos portoun pas espaso.
— Es la quenouillo doun filabo.

— Los fillos portoun pas moustachos
— Es d'amouros q'abio minjados.

— Encuero nou y o d'omouros.
— Eroun de l'annado passado.

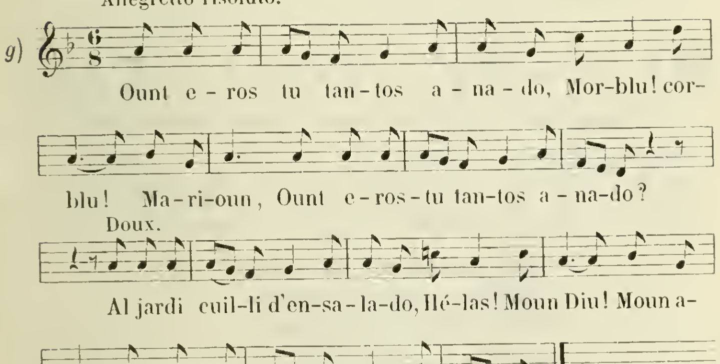
— Bous me troubas forços birados.*
— Encuero bous troubario maytos.**

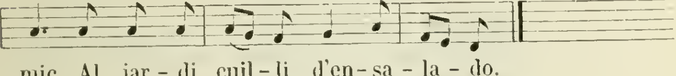
— Et you couporaï lo testo.
— Hélas! que farias-bous del resto?

— Lou fiquoriau pel lo fenestro.***
— Lous capucins n'en fauriau festo.

* des détours, des défaites.
** beaucoup (d'autres).
*** je les ficherais par la fenêtre.

Chanson du Quercy recueillie par M. Dufour en 1857. — *Poés. pop. de la France.* Mss., t. VI, f^et 377.





— Ount eros-tu tantos anado
Morblu! corblu! Marioun,
Ount eros-tu tantos anado?

— Al jardi, cuilli d'ensalado
Hélas! moun Diu! moun amic,
Al jardi cuilli d'ensalado.

— Qual ero aquel que te parlabo?
— Aco's ero ma sur l'aynado.

— Las fennos portoun pas de caussos.
— Ero sa raubo retroussado.

— Las fennos portoun pas espaso.
— A sa quenouillo elo filabo.

— Las fennos portoun pas moustachos.
— Ero d'amouros que mantjabo.

— N'y a pas ajut d'aquesto annado.
— Eroun de l'annado passado.

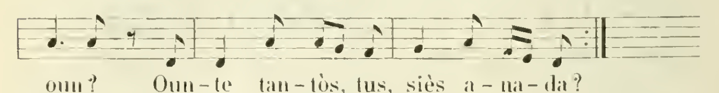
— Te couparey tres detz de cresto.*
— Que fares-bous apey del resto?

— Lou jetarey pel la fenestro.
— Lous angelous ne faran festo.

* trois doigts de tête.

E. Soleville, *Chants popul. du Bas Quercy* (Dans *Bull. de la Soc. archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1883, p. 178.)

h) 



— Ounte tantòs, tus, siès anada?
Corbleu! morbleu! Marioun!
Ounte tantòs, tus, siès anada?

— Au jardi culi d'ensaladas;
Grand Dieu! Grand Dieu! moun marit,
Au jardi culi d'ensaladas.

— De qu' es aquel que te parlava? *Corbleu* . . . .

— Acòs era una de mas camaradas. *Grand* . . . .

— Las fennas portou pas d'espasas, *Corbleu* . . . .

— Acòs era sa filousa* que penchava. *Grand* . . . .

— Las fennas portou pas culotas. *Corbleu* . . . .

— Acòs era sa rauba retroussada. *Grand* . . . .

— Las fennas portou pas moustachas. *Corbleu* . . . .

— Acòs era un' amoura que l'aviè tacada. *Grand* . . . .

— Au mes de mai, i a pas d'amouras. *Corbleu* . . . .

— Dins un pot l'aviè counservada. *Grand* . . . .

— Tus, siès quauca fenna rusada. *Corbleu* . . . .

— Jamais noun la sièi pas estada. *Grand* . . . .

— Tus, te faràs coupà la testa. *Corbleu* . . . .

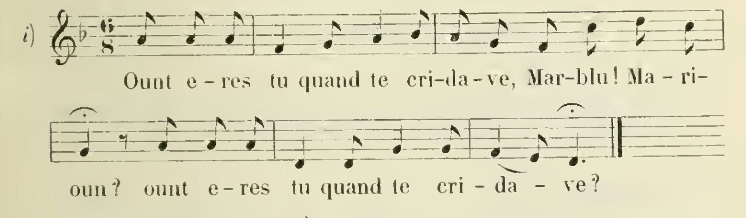
— E pioi, de que faràs dau resta? *Grand* . . . .

— Ou 'scamparai** per la fenestra. *Corbleu* . . . .

— Lous chis, lous cats n'en farau festa. *Grand* . . . .

* sa quenouille qui pendait.
** je le jetterai.

Lavérune, près Montpellier (Hérault). Chanson recueillie en 1870. — Aimé Atger, *Poésies populaires en langue d'oc*, Montpellier, 1875, p. 53.

i) 

— Ount' eres-tu quand te cridave?
Marblu, Marioun,
Ount' eres tu quand te cridave?

— Er' au jardin culhiou d'auseilho,
Marit, bouen marit,
Er' au jardin culhiou d'auseilho.

— Qu' er' à bas que te parlavo?

— La fourniero que me mandavo.

— Les fremos pouertoun pas de brayos.

— Ero sa jupo retrousseio.

— Es la coulougno que fieravo.

— Les fremos pouertoun pas plumachou.

— N'en er' un bel escouet de vigno.

— Les fremos pouertoun pas moustacho.

— Er' un' amouro que mangeavo.

— Lous mes de mars pouerta pa amouro.

— Er' uno branco qu' autounavo.

— Vese qu' avetz fouesso d' adresso.

— *Faites-moi donc une caresse.**

— Iou vous farai sautar la testo.

— Et que n'en fariatz-vous doou resto?

— Lou jitarai per la fenestro.

— Les chins, les cats farien grand festo.

— Per aquestou cop te pardoune.

— A queston cop eme ben d'autres.

* Ces mots se débitent en français.

DAMASE-ARBAUD, *Chants popul. de la Provence*, 1864, II, 152. — Même mélodie, recueillie en 1855, dans *Poés. pop. de la France*. Mss. t. VI, f[os] 367.

Allegretto.







Y à dins del hort de lo meu pare
Lo meu galant me hi esperava.
Viva, viva, viva l'amoreta soleta,
Viva lara lara lara à davall del òm.

Lo pare tot s'ho escoltava.
— Qui n'era aquell ab qui parlavas?

— N'era tan sols una companya.
— Me sembla, que barret portava.

— N'era lo lli qu'ella filava.
— Ay! m'apar que espasa portava.

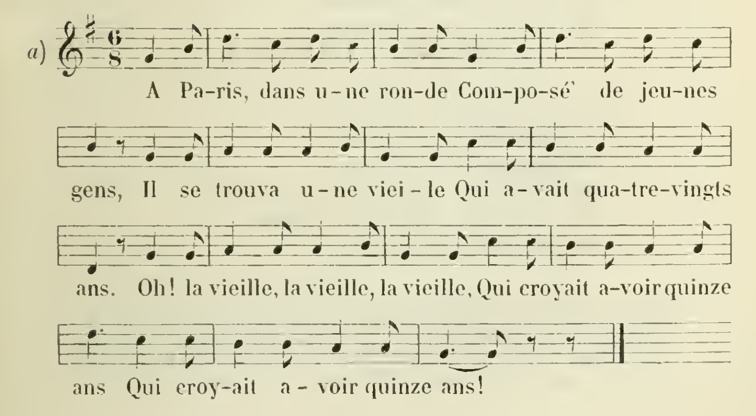
— N'era lo fus ab que filava.
— Ay! m'apar que capa portava.

— N'era l'abrich que l'abrigava.
— Ay! m'apar que barba portava.

— N'eran monjetas que menjava.
— No som al temps de las monjetas,
Qu'al temps som de las amoretas.

Chanson catalane. PELAY BRIZ, *Cansons de la terra.* 1867, II, 73.

CLXIII. LES NOCES DE LA VIEILLE QUI AVAIT QUATRE-VINGTS ANS.



A Paris, dans une ronde
Composée de jeunes gens
Il se trouva une vieille
Qui avait quatre-vingts ans.
Oh! la vieille, la vieille, la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans!

Ell' choisit le plus jeune
Qui était le plus galant.
— Va-t-en, va-t-en, bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent. *Oh!* . . .

— Si vous saviez ce qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant.
— Dis-nous donc ce qu'a la vieille?
— Ell' a cent tonneaux d'argent. *Oh!* . . .

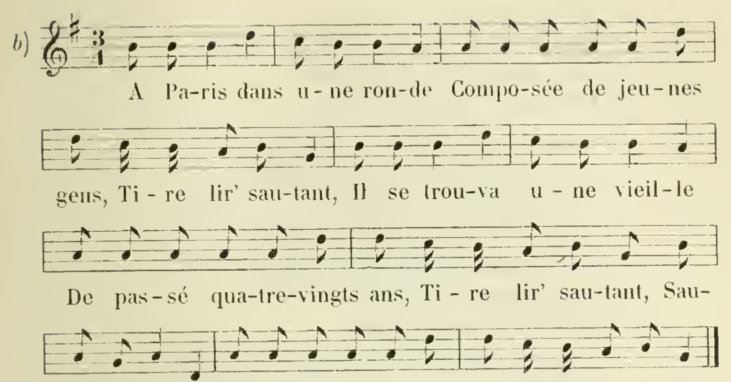
— Reviens, reviens, bonne vieille,
Reviens ici promptement.
On alla chez le notaire:
— Mariez-nous cette enfant. *Oh!* . . . .

— Cette enfant, dit le notaire,
Ell' a bien quatre-vingts ans.
Aujourd' hui le mariage
Et demain l'enterrement. *Oh!* . . . .

On fit tant sauter la vieille,
Qu'ell' est mort' en sautillant.
On regarde dans sa bouche,
Ell' n'avait plus que trois dents; *Oh!* . . .

Une qui branle, un' qui hoche,
Une qui s'envole au vent.
On regarde dans sa poche,
Ell' n'avait qu' trois liards d'argent.
Oh! la vieille, la vieille, la vieille
Qui avait trompé l'galant.

Madame de Chabreul, Jeux et exercices des jeunes filles. Paris, 1860. p. 169. La version mélodique ci-dessus est celle que les enfants chantent communément en France. Elle sert à danser une ronde dans le centre de laquelle se tiennent deux petites filles. L'une fait *la vieille* et l'autre mime les paroles de la chanson, par exemple elle lui regarde dans la bouche, dans la poche, etc.



A Paris dans une ronde
Composée de jeunes gens,
  Tire, lir', sautant.
Il se trouva une vieille
De passé quatre-vingts ans;
  Tire, lir', sautant,
  Sautant la vieille,
Qui croyait avoir quinze ans
Tire, lir', sautant.

Elle choisit le plus jeune,
Qui était le plus galant. *Tire . . . .*
— Va-t-en, va-t-en bonne vieille,
Tu n'as pas assez d'argent. *Tire . . .*

— Si vous saviez c' qu'a la vieille
Vous n'en diriez pas autant. *Tire . . . .*
— Dis-nous donc ce qu'a la vieille ?
— Ell' a dix tonneaux d'argent. *Tire . . . .*

— Reviens, reviens, bonne vieille,
Marions-nous promptement. *Tire . . . .*
On la conduit au notaire.
— Mariez-moi cette enfant. *Tire . . . .*

— Cette enfant, dit le notaire,
Elle a bien quatre-vingts ans. *Tire . . . .*
Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement. *Tire . . .*

On fit tant sauter la vieille
Qu'elle est morte en sautillant. *Tire* ....
On regarde dans sa bouche,
Elle n'avait que trois dents; *Tire* ....

Un' qui branle, une qui hoche,
L'autre qui s'envole au vent. *Tire* ....
On regarde dans sa poche,
Elle n'avait qu' trois liards d'argent. *Tire* ....

Ah! la vieille, la vieille, la vieille
Avait trompé le galant!
Tire, lire, sautant, etc.

Dumersan, *Chansons et rondes enfantines.* 1846.

c) 

A Paris y a une danse
Composée de jeunes gens,
Tir' lir', sautons, sautons, la vieille,
Composée de jeunes gens,
Tir' lir', sautons, sautons.

Il y survint une bonne vieille
Agée de quatre-vingts ans.

— Retire-toi, ma bonne vieille,
Ton temps est passé gaîment.

— Si tu savais ce qu'a la vieille
Tu ne la rebuterais pas tant.

— Dites-moi donc ce qu'a la vieille.
— Ell' a des tonneaux d'argent.

— Approche ici, ma bonne vieille,
Nous nous marierons nous deux.

— On a tant fait sauter la vieille
Qu'ell' est morte en sautillant.

On a regardé dans sa poche,
On y a trouvé trois liards d'argent.

On a regardé dans sa bouche,
On y a trouvé trois dents,

Une qui hoche et l'autre qui branle
Et l'autre qui s'envol' au vent.

On a regardé dans sa cave,
On y a trouvé trois tonneaux d'argent.

Ardennes. — Chanson recueillie par M. Nozot, en 1856. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N. t. IV, f[et] 164 et t. VI, f[et] 95.



Voici une belle danse
Toute drue de jeunes gens.
Il y survient une vieille
Agée de quatre vingts ans.
Ah! la vieill', la drôle de vieille!
Pensait-elle n'avoir que quinz' ans?

Elle fit le tour de la danse,
Prit la main du plus galant;
C'est en lui disant:
— Monsieur, menez-moi tout doucement.

J'ai encor dans ma pochette
Plus de cinq cent mille francs.
Faut aller chez le vicaire
Pour fair' afficher nos bans.

Le vicaire la regarde,
La regarde en souriant.
Il aperçoit dans sa bouche
Qu'ell' n'avait plus que trois dents,

L'une gâtée, l'autre pourrie
Et l'autre qui allotait déjà.
On a tant branlé la vieille,
Qu'ell' est morte en la branlant.

Aujourd'hui le mariage
Et demain l'enterrement.
— Avec l'argent de la vieille
J'en aurai un' de quinze ans.

Ronde des environs de Rethel (Ardennes) recueillie par M. Nozot en 1856. — *Poés. pop. de la France.* Mss. T. VI, f° 38.

c)



A Daigny gna-t-une danse
Composée de jeunes gens;
Par là il y passe une vieill'
Qu'avait bien quatre-vingts ans.
Ah! la vieille! ah! la vieille! ah! la vieille!
Pensait-elle avoir quinze ans?

Mit les pieds dedans la danse,
Donne la main au plus galant;
Lui dit tout bas à l'oreille:
— Menez-moi bien doucement. *Ah!* . . . .

J'ai encor dans ma pochette
Cinq à six beaux mille francs;
Menez-moi z'en mariage
Je vous en ferai présent. — *Ah!* . . . .

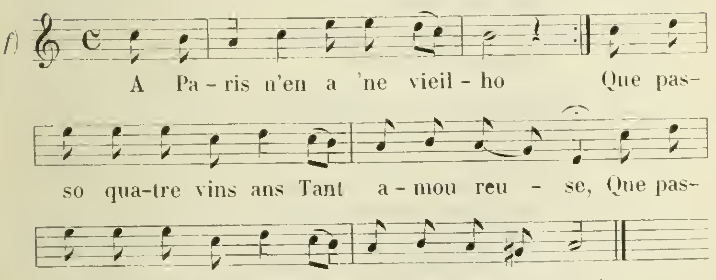
On la mène à chez le Maire:
— Mariez-moi cette enfant.
— Oh! le diable d'enfant que c'est!
Elle a bien quatre-vingts ans! *Ah!* . . . .

On lui regard' dans la bouche
Ell' n'avait plus que trois dents!
L'un pourri, l'autre gâté
Et l'aut' qui s'envole au vent! *Ah!* . . . .

Aujourd'hui son mariage
Et demain son enterrement.
Avec l'argent de ma vieille
J'en aurai un' de quinze ans.

Ronde de Daigny (arrondiss[t] de Sedan, Ardennes) recueillie par M. Nozot. — *Poés. pop. de la France*, Mss. de la B. N. T. VI, f[et] 132.

f)



A Paris n'en a 'ne vieilho *(bis)*
Que passo quatre vins ans
Tant amoureuse
Que passo quatre vins ans
Tant amoureusement.

Lou dimenche va eï dansas
S'asseto pres d'un galant.

— O galant, se tu m'espousés
Ti faraï riche marchand.

— Jéou n'espousi pas la vieilho
Qu'avant n'agui vis l'argent.

La vieilho tiro sa bourso
N'en souarto cent millo francs.

— Jéou n'espousi pas la vieilho
Qu'avant n'agui vis seis dents.

N'a uno que li gangasso,
L'aoutro li boulego tant!

Lou dimenche fan leis noueços
Lou dilun l'enterrement.

— Eme l'argen de la vieilho
N'aouraï uno de quinz' ans.

Bouches du Rhône. — Chanson recueillie par M. Kothen en 1857. — Poés. pop. de la Fr., Mss., t. VI, f[et] 370.



Dins Paris l'y a uno vielho
Que passo quatre vingts ans
Tant amourouso,
Que passo quatre vingts ans
Tant amourousoment.

La vielho s'en vai es dansos,
S'asseto pres d'un galant. *Tant* . . . .

Li dit: galant, se m'espouses,
Te farai riche marchand. *Tant* . . . .

— Iou n'en preni pa 'no vielho
Que noun li ague vis ses dents. *Tant* . . . .

La vielho se mett' à rire,
Li mouestre doues dents davant. *Tant* . . . .

Mai ni a uno qui li brando,
L'autro vai en cascalhant
Brandin brandeino,
L'autro vai en cascalhant
Brandeino et brandant.

Se lou diluns l'a 'spousado
Lou dimars l'entarraran, *Brandin* . . . .

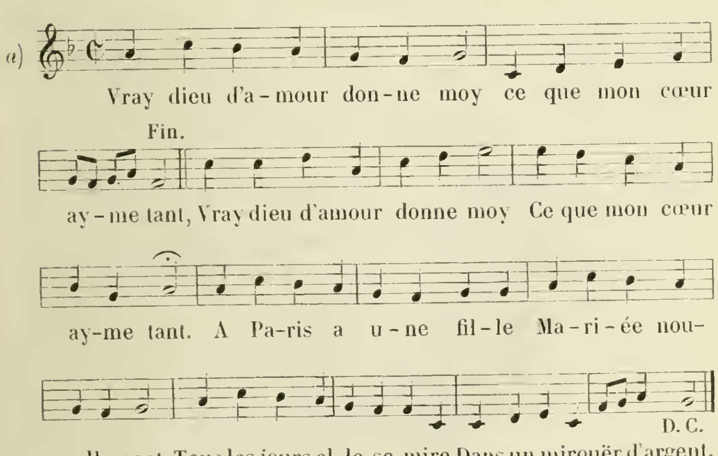
— N'est pas ce que me fai peno,
Est de pourta doou dous ans. *Brandin* . . . .

Lou farai pourta à la cato,
Semblara 'n caramentran. *Brandin* . . . .

De l'argent d'aquelo vielho
N'aurai uno de quinz' ans. *Tant* . . . .

DAMASE ARBAUD, *Chants pop. de la Provence*, II, 148. — On trouve la même mélodie recueillie en 1855, dans *Poés. pop. de la Fr.* Mss. t. VI, f^{et} 369.

CLXIV. LA DAME MARIÉE NOUVELLEMENT.



Vray dieu d'amour, donne moy
Ce que mon cœur ayme tant.

A Paris a une fille
Mariée nouvellement,
Tous les jours elle se mire
Dans un mirouër d'argent.
Vray dieu d'amour, donne moy
Ce que mon cœur ayme tant.

Et dit à sa chambriere:
— Janneton, venez avant.
Regardez si je suis belle
Ou si mon mirouër me ment.

— Par ma foy, ma damoiselle,
Vous estes grosse d'enfant;
Vostre ceinture est levée
On le void apertement.

Vostre pere et vostre mere
En auront le cœur dolent.
— Tu ne sçais que tu veux dire,
Ilz sont morts tout maintenant.

Va depescher ta besongne
Irons à l'enterrement;
Et n'ayons soin d'autre chose
Q'à nous donner du bon temps.

Airs et villanelles mises en musique à 4 et à 5 parties par PIERRE BONNET, Limosin. Paris, Veuve Ballard, 1600, f° 46.

b)

A Paris y a une fille
Mariée nouvellement
Qui se peigne et se mire
Dans un beau miroir d'argent
Dieu te garde, la Rose,
Ne te moque point des gens.

Elle se peigne et se mire
Dans un beau miroir d'argent,
Mais sa mère luy va dire:
— Marguerite, boutte avant.

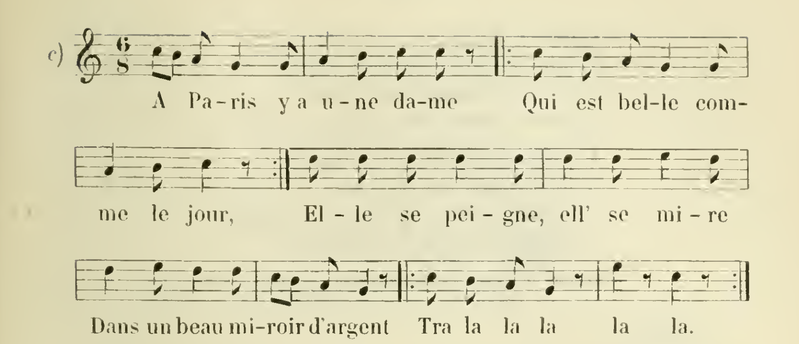
Regardez si je suis belle
Ou si mon miroir m'y ment.
— Vous ètes un peu brunette,
Vous enchargez d'enfant.

Quand tu te mis en ménage
Tu n'avais vaillant six blancs.
Maintenant que tu es riche
Tu portes le satin blanc.

Maintenant que tu es riche
Tu portes le satin blanc
Tu portes robe sur robe
Et le demi-ceint d'argent.

Qui a fait la chansonnette?
Un bon garçon d'Orléans
Qui caressant sa maîtresse
Lui levait son satin blanc.

La caribarye des artisans. Paris, XVII[e] siècle (vers 1646.)



A Paris y a une dame
Qui est belle comme le jour, *(bis)*
Elle se peigne, ell' se mire
Dans un beau miroir d'argent *(bis)*
Tra la la la la (bis).

Ell' appelle sa femm' de chambre:
— Jeanneton, venez-vous en;
Dites-moi si je suis belle
Ou si mon miroir me ment.

— Madam', vous êtes un peu brune,
Ça vous va passablement.
— Si je savais être laide,
Je maudirais tous mes parents.

Je maudirais pèr' et mère
Mon mari premièrement.
Son mari qui est à la porte
Entend le beau compliment.

— Taisez-vous, petite sotte,
Ne vous glorifiez pas tant;
Madam', quand je vous ai pris'
Vous n'en disiez pas autant.

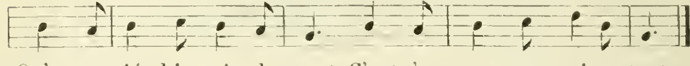
Vous n'aviez qu'une rob' noire
Cousue avec du fil blanc;
A présent robe sur robe
Souliers bordés en argent.

Quand madam' va à la messe
Il lui faut quatr' de nos gens.
Un porte la queue d'sa robe
· Un autre porte ses gants.

L'troisième conduit la voiture
L'autre range les paysans :
— Rangez-vous, paysans, paysannes,
Que Madam' aille à son·banc.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.





C'est la fille d'un pauvre homme.
C'est c' que mon cœur aime
Qu'est mariée bien richement
C'est c' que mon cœur aime tant.

Quand Madam' va-t-à la messe
Trois laquais vont la suivant.

Le premier porte son livre
Et l'autre ses beaux gants blancs.

Le troisièm' porte une baguette
Pour faire ranger les pèsans.

Rangez-vous, de la canaille,
Que Madame entre à son banc.

Quand Madam' rentre à sa chambre
Elle appelle son garçon Jean.

— Dites-moi si je suis belle
Ou si mon miroir me ment ?

— Vous êt's un p'tit peu brunette
Mais cela vous avient* tant !

* vous va. vous convient. cf. le mot *avenant*.

Elle jette son miroir par terre
Maudissant tous ses parents.

Son mari est aux fenêtres
Qui entend ce compliment:

— Taisez-vous, petite sotte,
Ne vous glorifiez pas tant.

Quand je vous pris en mariage
V'n' aviez pas cinq sous valant!

A présent robe sur robe,
Les rubans en parvolant.

V' n' aviez qu'un p'tit justin rouge
Et qu'un p'tit cotillon blanc.

Baiu (Ille-et-Vilaine) — AD. ORAIN, *Glossaire du dépt d'Ille et Vilaine*, Paris, 1886, p. 206.



Morgorideto se miraillo *(bis)*
Dedans un miroir d'argent
Tant dédaigneuse
Dedans un miroir d'argent
Tant, tant dédaigneusement.

Et elo bo trouba soun pero
Soun pero tout en plouran.

— Et c'obez-bous, Morgorideto?
Bous oben bisto pu mal, *

Bous ne pourtabes uno raubo
Cousegud' ** on de fiel blan,

Aro ne pourtas uno raubo
Cousegud' on de l'argent.

Bous ne monjabes de pa d'ordi, ***
Aro ne monjas de pa blan.

Bous ne monjabes que de soupo
Aro monjas de perdigals. ****

* Nous vous avons vue plus mal.
** Cousue.
*** Vous mangiez du pain d'orge.
**** Des perdrix.

Bous bous n'onabes o lo messo
Ocoumpognado de paysans.

Aro i onas ocoumpognado
De tres ou quatre loqais *

L'un bous porto los motinos**
L'autre bous porto lus gants.

Et l'autre pren lo goloupado
Per ona fa ploçaï bancs: ***

— Et tira-bous enlaï,† conaillo,
Aqui Modamo que bian.

Et ocos n'es pos uno damo
Ocos la fillo d'un poïsan;

Et tira-bous enlaï, conaillo,
Es lo femno d'un president.

* Laquais.
** Les heures, livre de prières.
*** Et l'autre prend le galop pour aller faire placer les bancs (à l'église).
† Retirez-vous au loin, canaille.

Chanson du Quercy recueillie par M. Dufour en 1857. — *Poésies pop. de la France.* Mss. de la B. N. t. VI. f^{et} 373.

(

f) Il était une jeune dame
Mariée nouvellement,

Qui se mire et qui se tourne
D'vant un beau miroir d'argent.

Ell' appela sa servante:
— Marguerite, promptement.

Dites-moi si je suis belle
D'vant un beau miroir d'argent.

— Oui, madame, vous êtes belle
D'vant un beau miroir d'argent.

— Si je savais être laide
Je maudirais mes parents;

Je maudirais père et mère,
Mon mari premièrement.

Son mari à la fenêtre
Entendit ce compliment.

— Taisez-vous, petite sotte,
Vous raisonnez bêtement.

Avant qu' vous n' soyez ma femme
Vous n'aviez qu' deux liards d'argent.

Maintenant qu' vous êtes dame
Vous portez du satin blanc.

Quande madam' va-t-à la messe
Trois laquais à ses côtés;

L'un qui port' son beau livre
Et l'aut' ses beaux gants blancs,

Et l'aut' qui court en chemise
Pour fair' rire tous les passants.

Et voilà toute l'histoire
De Madame en satin blanc.

Chanson des environs de Paris recueillie en 1882.

---

a) CLXV. PRENEZ DES BRUNES.

L'autre jour je me trouvay
En compagnie nouvelle;
Nous nous mismes à discourir
Sur les beautez mortelles;
J'ay gagné, car j'ay gagné
Que la brune estoit belle.

L'un soustient le poil doré
L'autre la blonde tresse
Et moy je dis par-dessus tout
Qu'il n'est qu'une brunette. *J'ay* . . . .

Il en a esté appellé
En la court des fillettes,
Où il a esté rendu
Sentence solennelle. *J'ay* . . . .

Que la rousse au poil doré
N'estoit nullement belle;
Que la blonde seulement
L'emportoit dessus elle. *J'ay* . . . .

Devant tous on a donné
La palme à la brunette. *J'ai* . . . .

Le doux entretien des bonnes compagnies ou le recueil des plus beaux airs à danser. Paris, in 12, 1634, p. 201.

b) 



Qui prend trop vîte femme
Peste après dans son âme
La nuit et le jour,
Vive la jeunesse
Qui ne vit que d'amour.

N'en prenez point de brune,
Car elle est trop commune, *La nuit* . . .

N'en prenez point de blonde;
Elle aime tout le monde, *La nuit* . . . .

N'en prenez point de rousse,
Car trop elle tremousse, *La nuit* . . . .

N'en prenez point de grande,
Car elle est trop friande, *La nuit* . . . .

Evitez la petite,
Trop grand est son merite, *La nuit* . . . .

N'en prenez point de grosse
Ce n'est qu'un vrai colosse, *La nuit* . . . .

N'en prenez point de maigre
Elle a le cœur trop aigre, *La nuit* . . . .

N'en prenez point de grasse
On trouve trop de crasse, *La nuit* . . . .

Evitez la menuë
Car trop elle remuë, *La nuit* . . . .

Fuyez la babillarde
Car trop elle hazarde, *La nuit* . . . .

Evitez la sournoise
Qui cherche toujours noise, *La nuit* . . . .

Fuyez la fainéante
Qui n'est jamais contente, *La nuit* . . . .

Evitez la coquette
Qui cherche un tête à tête, *La nuit* . . . .

Fuyez la précieuse
Car elle est trop quinteuse, *La nuit* . . . .

Evitez la bigotte
Qui sans cesse ragotte, *La nuit* . . . .

Ne prenez point de prude,
Elle a l'esprit trop rude, *La nuit* . . . .

Evitez l'yvrognesse;
Elle a trop d'hardiesse, *La nuit* . . . .

Ne prenez point d'avare,
Son interêt l'égare, *La nuit* . . . .

Evitez l'étourdie,
Elle feroit folie, *La nuit* . . . .

Fuyez une joüeuse,
Elle est toûjours tricheuse, *La nuit* . . . .

Fuyez une prodigue,
Elle aime trop l'intrigue, *La nuit* . . . .

Fuyez une sçavante,
Elle est trop méprisante, *La nuit* . . . .

Prenez de ces brunettes,
Elles sont joliettes, *La nuit* . . . .

Christophe Ballard, *Les rondes, chansons à danser,* 1724, II, p. 120.

CLXVI. LA MEUNIÈRE DE VERNON.



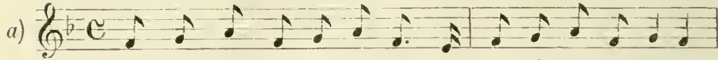
* *goriere* signifie coquette, (femme) à la mode.



Premier livre de chansons en quatre volumes nouvellement composées en musique à quatre parties par M. Pierre Certon, Paris Adrian Le Roy et Pierre Balard, 1552.

CLXVII. SI TA MÈRE LE SAVAIT, ELLE Y PRENDRAIT ENVIE.

a)







Je m'en allois pourmenant
Le long d'une prairie,
Je rencontray Jeanneton
Sur l'herbette fleurie.
Il fait bon trouver sur le jonc
Bergere endormie.

Je luy tastay son teton
Mais tout soudain s'escrie:
— Hola ho! tout beau, garçon,
Tu fays une folie.
Il fait bon trouver sur le jonc
Bergere endormie.

Si ma mere le sçavoit
Il iroit de ma vie!
— Si ta mere le sçavoit
Elle y prendroit envie.
Il fait bon trouver sur le jonc
Bergere endormie.

C'est un doux jeu maintenant
Où l'amour nous convie;
Baise moy donc, Jeanneton,
Ma belle, je t'en prie.
Il fait bon trouver sur le jonc
Bergere endormie.

IIe livre des chansons à danser et à boire de Jean Boyer, Paris, Robert Ballard, 1642, in 12. p. 16.

b)

Je me levay par un matin
Que jour il n'estoit mie;
Je m'en entray dans nos jardins
Pour cueillir la soucie.*
Dibe, dibe, doube, la la la,
Passons mélancolie.

Je n'en eus pas cueilly trois brins
Que mon amy n'arrive
Lequel me requit d'un baiser;
Ne l'osay esconduire.

— Prenez en deux, prenez en trois
Passez en votre envie.
Mais quand vous aurez faict de moy
Ne vous en moquez mie;

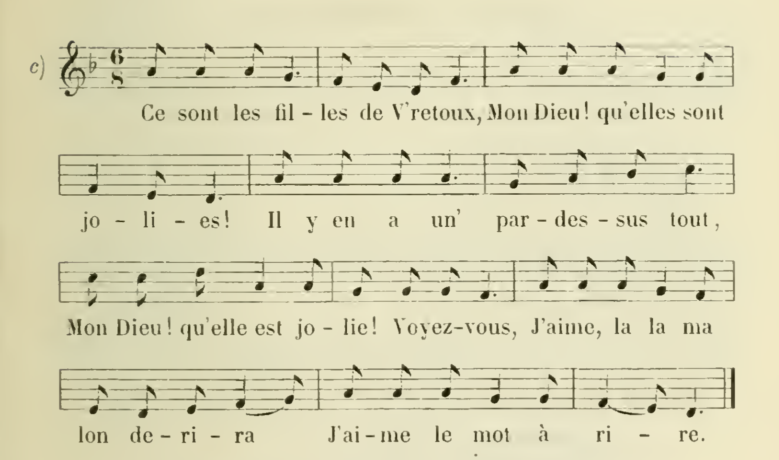
* le souci, plante cultivée.

Car si mon frere le sçavoit
Vous osteroit la vie;
Pour ma sœur elle sçait fort bien
Qui ne s'en faict que rire,

Car elle en faisoit bien autant
Quand elle estoit petite.

La fleur ou l'eslite de toutes les chansons amoureuses et airs de court. Rouen, 1602, in 18, p. 379.

c)



Ce sont les filles de V'retoux
Mon Dieu! qn'elles sont jolies!
Il y en a une par-dessus tout
Mon Dieu! qu'elle est jolie!
Voyez-vous,
J'aime, la la ma lon derira
J'aime le mot à rire.

Lorsque son amant va la voir
Il la trouve endormie;
Il lui d'manda un doux baiser.
La belle se mit à rire. *Voyez-vous* . . . .

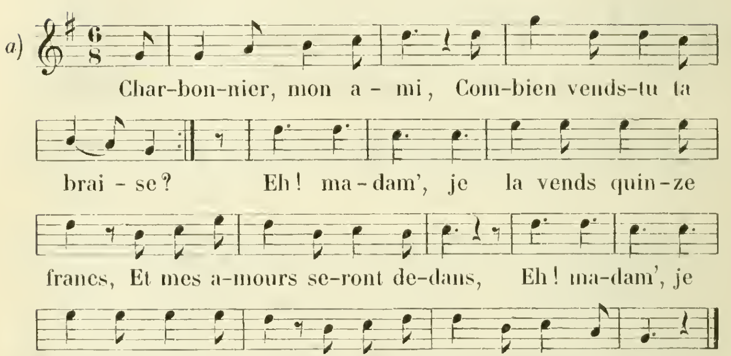
— Prenez en un, prenez en deux,
Mais n'allez pas le dire,
Car si mon père le savait
Il m'en coûterait la vie. *Voyez-vous* . . . .

Mais si ma mère le savait
Elle ne ferait qu'en rire
Ça lui rappellerait le temps
Le temps qu'elle était fille. *Voyez-vous.....*

Elle aimait bien qu'on lui conte
Le petit mot pour rire. *Voyez vous.....*

Chanson de la Vendée. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la Bibl. Nat. t. VI, f[ets] 144 et 165.

CLXVIII. LE CHARBONNIER.



— Charbonnier, mon ami, } *bis*
Combien vends-tu ta braise? }
— Eh! Madam', je la vends quinze francs } *bis*
Et mes amours seront dedans. }

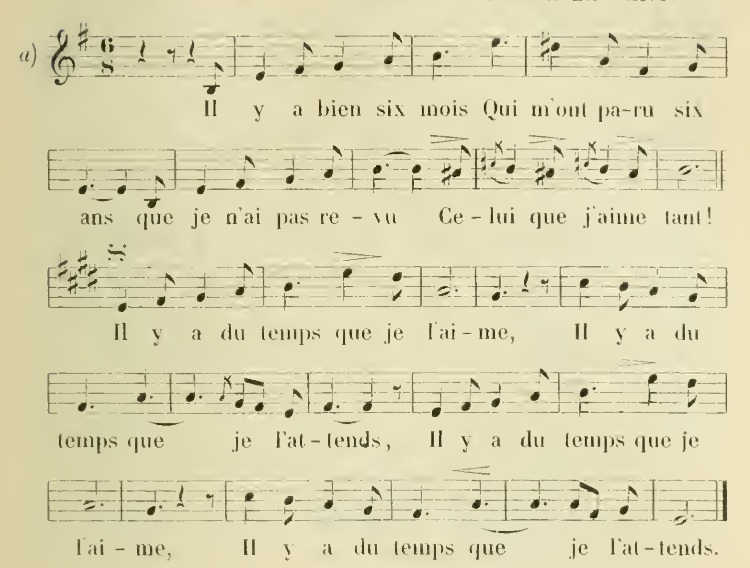
— Charbonnier, mon ami,
Que ta figure est noire!
— Oui, Madam', c'est l'état du métier
Qui l'a si bien barbouillé.

— Charbonnier, mon ami,
As-tu une jolie femme?
— Oui, Madam', aussi joli' que vous,
Mais le charbon la salit tout.

— Charbonnier, mon ami,
Monte dedans ma chambre;
Lève tes pieds, marche légèrement
Pour venir prendre ton argent.

Finistère. — Chanson recueillie par M. E. Guichoux.

CLXIX. LA TÊTE DES HOMMES VA COMME LE VENT.



Il y a bien six mois
Qui m'ont paru six ans
Que je n'ai pas revu
Celui que j'aime tant!
Il y a du temps que je l'aime } *bis*
Il y a du temps que je l'attends.

Il m'avait bien promis
De m'écrire souvent;
La tête des hommes
Va comme le vent;
Il y a du temps que je l'aime } *bis*
Il y a du temps que je l'attends.

Et celle des femmes
Va toujours grondant
Et celle des filles
Va toujours disant:
Il y a du temps que je l'aime } *bis*
Il y a du temps que je l'attends.

Ronde provençale, Musique de Mme Pauline Duchambge; à Paris, Petit, rue Vivienne (feuille volante, in 4). (Extrait de la Collection *La Romance* 8e livraison, No. 2.) Sans date (Vers 1835?).



Tout près de chez mon père
Il y a un étang; *(bis)*
Trois jeunes demoiselles
S'en vont s'y promenant.
Vous qui menez la ronde
Menez la rondement.

Dans leur chemin rencontrent
Un pauvre mendiant:
— Ayez pitié, mesdames,
De ce pauvre passant.

— Avoir pitié des hommes!
Nous ne sommes plus dans le temps!
Les homm's ont des langues
Des langues de serpent

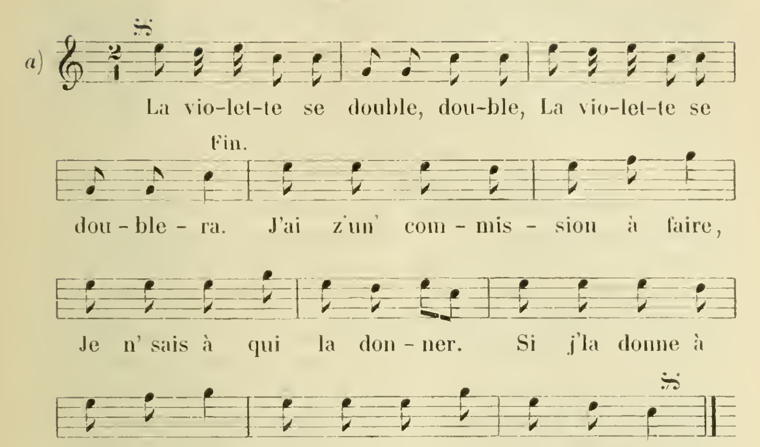
Les garçons sont volages
Comme la feuille au vent;
Les femmes sont discrètes
Comme un tambour battant.

Les filles sont fidèles
Comme l'or et l'argent. *Vous qui .....*

Vendée. — *Poés. pop. de la France*, Mss., t. VI, f°s 452 et f°s 466.

CLXX. LE MESSAGE DU ROSSIGNOL.

a)



La violette se double, double,
La violette se doublera.

J'ai z'une commission à faire;
Je n'sais à qui la donner.
Si j'la donne à l'alouette
Ma commission se saura.
La violette se double, double,
La violette se doublera.

Si j'la donne au rossignol
La commission se fera.
Le rossignol prend sa volée,
Au château des dames s'en va.

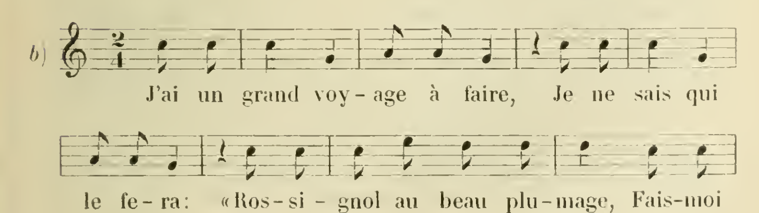
— Bonjour l'une et bonjour l'autre,
Bonjour mam'zelle que voilà.
Voici une lettre que j'apporte
De votre frère Nicolas

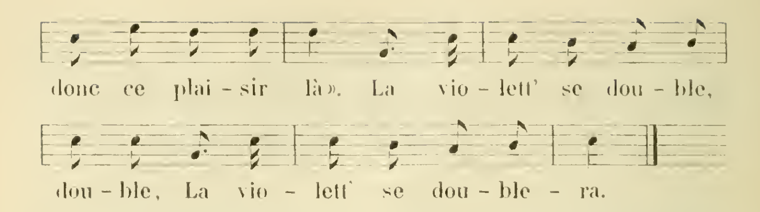
Et marque sur cette lettre
Que vous ne l'oubliiez pas.

Ronde de la Meuse. — *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine.* 1865, p. 69.

[M. E. Guichoux a recueilli dans le Finistère la même mélodie avec des paroles presque identiques.]

b)





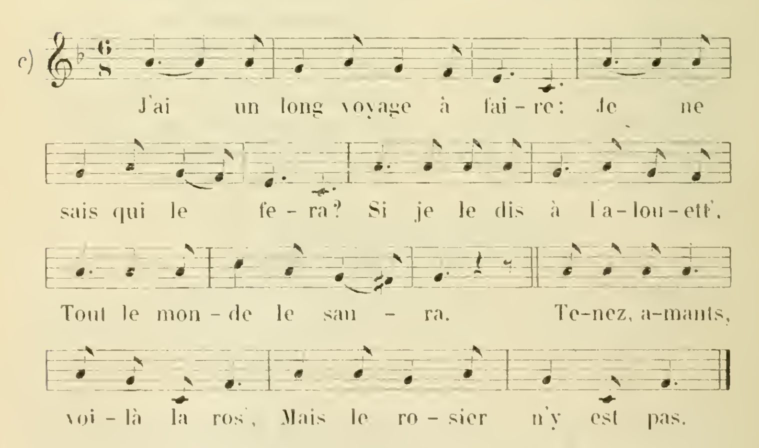
J'ai un grand voyage à faire,
Je ne sais qui le fera ?
— Rossignol au beau plumage
Fais-moi donc ce plaisir là.
La violette se double, double.
La violette se doublera.

Rossignol prend sa volée,
Au château du Maure il va.
Il trouva la porte fermée
Par la fenêtre il entra.

Il trouva trois dames assises,
Humblement il les salua.
— Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour la belle que voilà.

Votre ami m'envoie vous dire
Que vous ne l'oubliiez pas.
— J'en ai bien oublié d'autres
J'oublierai bien celui-là.
La violette se double, double,
La violette se doublera.

Ronde des Ardennes recueillie par M. Nozot en 1851. — *Poés. pop. de la France.* Mss. de la B. N. t. IV, f[et] 269.

c) 

J'ai un long voyage à faire ;
Je ne sais qui le fera ?
Si je le dis à l'alouette,
Tout le monde le saura.
Tenez, amants, voilà la rose,
Mais le rosier n'y est pas.

Si je le dis au rossignol
Mon voyage se fera.
Le rossignol prend sa volée
Au bois d'amour il s'en va:

— Bonjour l'ami, bonjour l'autre,
Bonjour la belle que voilà.
Votre amant demande, la belle,
Si vous ne l'oubliez pas?

— J'en ai bien oublié d'autres
J'oublierai bien celui-là.
— Vous avez raison, la belle,
Car, ma foi, il ne vous aime pas.

Ronde des Ardennes recueillie par M. Nozot. — *Poés. pop. de la France*, Mss. t. VI, f^ts 81 et 124.



J'ai bien un message à faire,
Je ne sais qui le fera.
Si j'en charge l'alouette,
Mon message restera.
La violette en double, double
La violette en doublera.

Si j'en charge le rossignol,
Tout le monde le saura.
Si j'en charge l'hirondelle
Je suis sûr qu'il se fera.

L'hirondelle prend sa volée
Au château d'amour s'en va.
Les port's étaient fermées
Par la fenêtre ell' entra.

— Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour mamzelle que voilà.
Mamzelle, votre amant vous prie
Que vous ne l'oubliiez pas.

— J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là.
S'il était venu lui-même
Il n'aurait pas perdu ses pas.

Chanson de la Vendée. — *Poés. pop. de la France,* Mss. de la B. N.. t. VI, f^ts 458 et 467.



Rossignol prend sa volée
Au château d'amour s'en va,
Trouva la porte fermée
Par la fenêtre il entra.
La violette en double, double,
La violette en doublera.

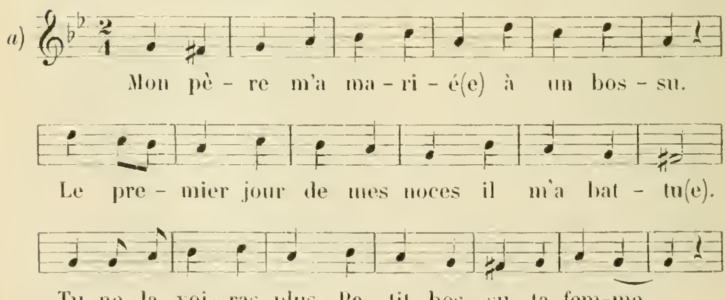
Trouva grande compagnie
Humblement la salua:
— Bonjour l'une, bonjour l'autre
Bonjour la bell' que voilà.

La bell', votre amant vous mande
Que vous ne l'oubliiez pas
— J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là.

S'il était venu lui-même
N'aurait pas perdu ses pas.
Tout amant qui craint sa peine
Restera dans l'embarras.
La violette en double, double,
La violette en doublera.

Arzon (Morbihan). — Chanson recueillie par M. Denis du Désert.

CLXXI. L'ENTERREMENT DU BOSSU.





Tu ne la voi-ras plus, Pe-tit bos-su tor-tu.

Mon père m'a marié(e)
  A un bossu ;
Le premier jour de mes noces
  Il m'a battu(e) ;
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu, ta femme,
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu tortu.

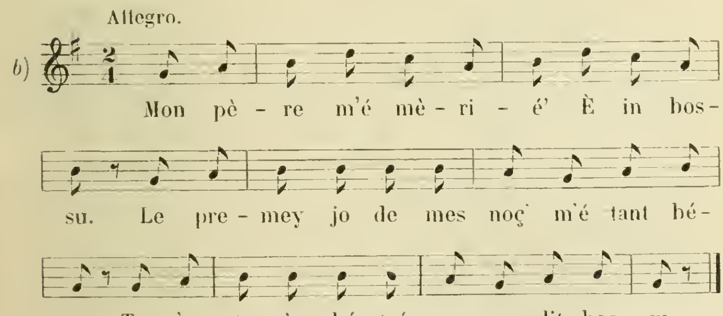
Je m'en allis au jardin
  Prier Vénus.
La prière que j'ai faite
  Est advenue.
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu, ta femme,
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu tortu.

J'ay trouvé le bossu mort
  Sur ses escus.
Je l'ay fait ensevelir
  Dans de l'aglu.*
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu, ta femme,
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu tortu.

Je l'ay fait ensevelir
  Dans de l'aglu.
J'ay fait son luminaire
  De trois festus.
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu, ta femme,
Tu ne la voiras plus,
Petit bossu tortu.

* dans de la paille.

Le Recueil des plus belles chansons de dances de ce temps. Caen, Mangeant, 1615.



Mon père m'é mèrié'
  È in bossu
Le premèy jo de mes noces
  m'é ton bétu.
Te n'me, te n'me bètré pu,
Maudit bossu.

J'm'on fu dro au motéye
  Priant Jésus;
Lè priér ke j'li a di
  M' son èvenu.* *Te n'me . . .*

En revenant do motéye
  Priant Jésus
Je trevè mo bossu mô
  Su ses écus. *Te n'me . . .*

Je lo fis poutiè en tarre
  Po quouat' tondius;
Lo curé qu'étô devan
  Grégnô d' dents. *Te n'me . . .*

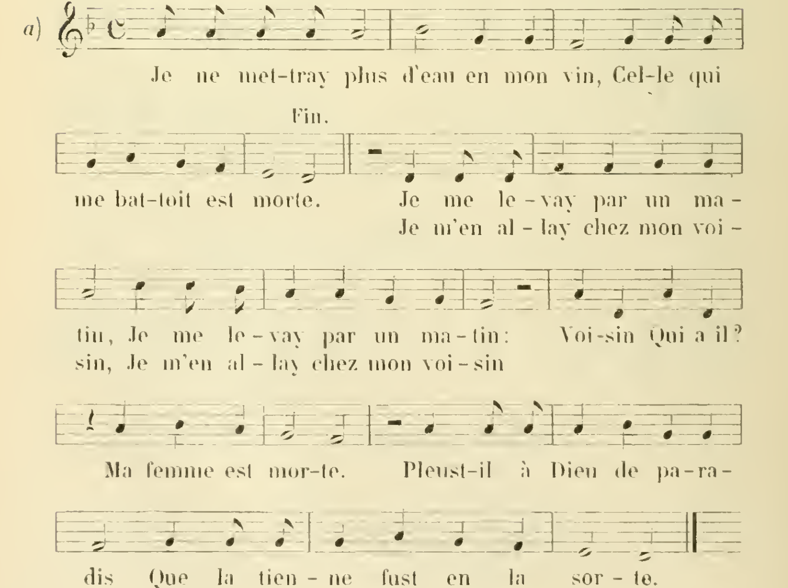
L'mât' d'écôl' qu' ètô èprès
  Etô béké**:
Çul ke poutiô l'espergesse
  Toudiô les fesses. *Te n'me . . .*

Çul que poutyin les fiambaux
  Ètin roussôs;
Et çul que poutiô lè creuye
  N'èvô qu' èn' euye. *Te n'me . . .*

* les prières que je lui ai dites ont été exaucées.
** boiteux.

Vosges. — Louis Jouve, *Chansons en patois vosgien.* 1876.

CLXXII. LE MARI DÉBARRASSÉ DE SA FEMME.



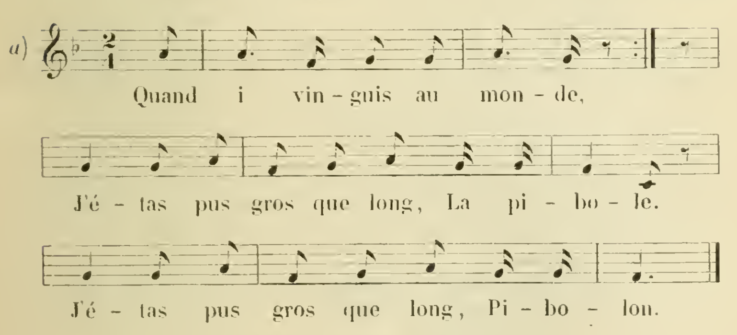
Je ne mettray plus d'eau en mon vin,
Celle qui me battoit est morte.

Je me levay par un matin (*bis*)
Je m'en allay chez mon voisin. (*bis*)
— Voisin. — Qui ail ?
— Ma femme est morte,
Pleust-il à Dieu de paradis
Que la tienne fust en la sorte!
Je ne mettray plus d'eau en mon vin,
Celle qui me battoit est morte.

Je m'en allay au paradis (*bis*)
Dire au portier qu'i fermast l'huis. (*bis*)
— Portier. — Qui a il ?
— Ferme la porte,
Car si ma femme revenoit
Ell' me battroit encore.
Je ne mettray plus d'eau en mon vin,
Celle qui me battoit est morte.

Recueil des plus belles chansons des comediens françois. Caen, Mangeant, s. d. [vers 1620.]

CLXXIII. LA BAGUETTE DE LA FÉE GOTON.



Quand i vinguis au monde (*bis*)
J'étas pus gros que long
    La pibole.
J'étas pus gros que long
    Pibolon.

J'odji ine mérine*
Qui me nommit guenon.

Les felles dau village
Se moquiant de mon nom.

Le m'jettirant dans l'ève
I nageais cum dau pllomb.

O s' trouvit ine grenoille
Qui m' happit au talon.

I trouvit ine eronde**
I grimpis tot au long.

Les felles dau village
Dansiant totes en in rond.

Vinguit ine grande dame
Qui m' nommit pre mon nom.

— Qui ve-z-a dit mon nom ?
Qui ve-z-a dit mon nom ?

Vois-tu bé, pauvre hère,
I sé la fée Goton.

— Si ve-z-êtes ine fée
Tiremme de quiau fond.

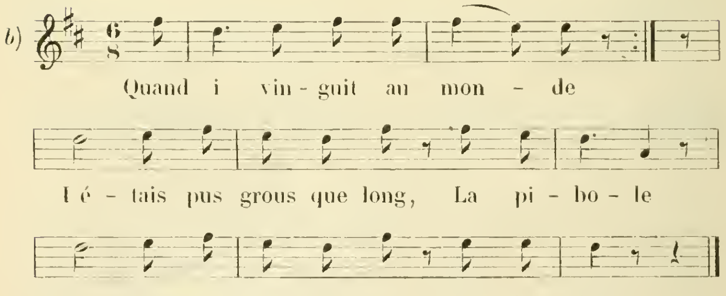
— Hé ! bé ! que ma baguette
Te fasse beau garçon.

Dampis*** quielle aventure
I sé dret cme in jonc.

I fais la cour aux felles
Pre qu'a changiant mon nom.

* marraine.
** je trouvai une ronce.
*** depuis cette aventure.

Chanson de la Vendée. — *Poés. pop. de la France*, Mss. t. VI, f[et] 461.



Quand i vinguit au monde *(bis)*
I étais pu grou que long,
La pibole
I étais pu grou que long
Pibolons.

I égui une marraine
Que me noumit Guenon

Cheux nous ne m'aimiont guiares
A cause de quiau nom.

Le m' jetiont dans l'eve *
I nagis comm' dau pllomb.

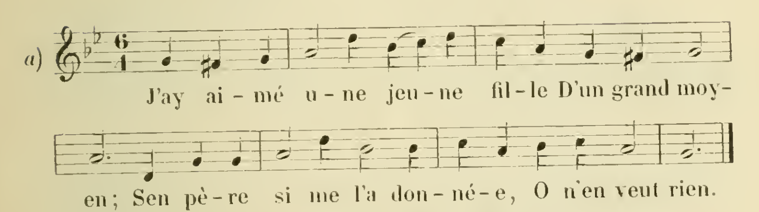
Vinguit une guerneuille
Qui m' mordit au talon.

Maudits soient la gueurneuille
Et tous ses gueurneuillons!

* dans l'eau.

Chanson des environs de Chef-Boutonne (Deux-Sèvres) communiquée par M. Beauchet-Filleau.

CLXXIV. LE GALANT RIDICULE.



J'ay aimé une jeune fille
D'un grand moyen;
Sen père si me l'a donnée,
O n'en veut rien.

Quand je partis de men village
Pour l'aller vais,
J'estais vestu de pied en cappe
Comme un anglais.

J'avais un biau capiau de paille,
Long et poinctu,
Y n'y avet homme à men village
Qui n'en ait ieu.

J'avais un biau collet de telle
Gros et carray,
Avec une bonne fichelle
Pour l'attaquay.

J'avais un biau pourpoint de telle,
Un biau blanchet;
Attaquant devant ma fourchelle
D'un fin lachet.

J'avais une belle quemise
Au poinct percier,
Un moucheux à quatre crenieres
Bien appliquey.

J'avais une belle chainture
D'un quieur bouilly,
Les couteaux et aussi la gayne
Le cauchepied.

J'avais le pu biau haut de chauche
D'un fin burel;
I n'y avait point à men village
Pu biau hardel.*

* *hardel* signifie garçon.

J'avais une belle gargache
D'un fin coutil,
Passementez avaud les gambes
D'un biau ner fil.

J'avais des biaux gartiers de laine
Roug' et verts
Qui me ballest avaud les gambes
Jusqu' aux mollets.

J'avais de biaux sollets de vaque
Bien evenant,
Attaquez de bonne couroie
D'un biau quieur blanc.

Recueil des plus belles chansons des comédiens françois. Caen, Mangeant [vers 1620].



Je m'an fu voir m'èmie Pierrette
Bein retopé;* *bis*
Ell' ne me reconnaissô pas
Tant j'ètô bé! Tant j'ètô bé!
O saprèdienn'!
Ell' ne me reconnaissô pas
Tant j'ètô bé!

* habillé à neuf.

J'èvò in be chèpé de paille
Long et pointu,
Kè me cotor* cinquante neuf sous
Moins un écu.

Et j'èvò co èn' bâll' cravate
De tòl' can'va**
Kè me sarror dzo lè gamache
Comme in cad'nas.

Et j'évò co in bé gilet
Fait d'satin gris
Kè me coichor tout l'estomac***
Jusqu' lè bodotte. †

Et j'èvò co èn' bâll' culotte
E lè broyotte ††
Kè po deri o-n' èrò dit †††
In président.

Et j'èvò co èn' bâll' capote
Cousu' d'fil biau
Kè me tocor deri lè fesses
Comme in sotio. ††††

Je fis présent à mè mâtrosse
D'in pot d'beurre frais
Dont je m'èvo frottiè lè gueule
Pendant trois mois.

* qui me coûtait.
** de toile grossière.
*** qui me serrait sous le menton.
† jusqu' au bas ventre.
†† avec la braguette.
††† que par derrière on aurait dit.
†††† comme un soufflet.

Chanson des environs d'Epinal (Vosges). — L. Jouve, *Chansons en patois vosgien*, p. 38.

c)



Quand j'a-tôs chie nous gos, q'j'a-vò quinz'ans On m'rébii-



èye de pire qu'en parc Coume i vrai ga-lant, sa-pris-ti!



On m'ré-bii-ye de pire qu'en parc Coume i vrai ga-lant.

Quand j'atò chie nous gos*
Qu' j'avò quinze ans,
On m'rèbiièye de pire qu'en parc**
Coume i vray galant, *sapristi!*
On m' rèbiièye de pire qu'en parc
Coume i vrai galant.

* gas, garçon.
** on m'habillait de part en part, c. à. d. complètement. *Pire qu'en parc* est une corruption de *part en part*. Le galant cherche à parler le beau langage.

J'avô n' belle payere de guettes,*
Dos sabots niües;
On m'ovouyà gouadier noues vaches
Ainsi qu' noues bues.

J'avô in' belle qeulotte
A la brayotte
Qui me bout'nô ontre les jambes
Avo i bouton.

J'avô n' belle veste neuïere
Cousue d'fie bian;
On m' peurnô pà l'devant
Pou i président.

J'avô in' belle cravate
De fin canevas
Qui me bieucô** dessous la gaoule
Avo i cadenas.

J'avô in' belle perruque
A trô martiaux;
On me peignô fâtes et dimoches***
Avo i ratiau.

* paire de guêtres.
** Qui me bouclait.
*** On me peignait fêtes et dimanches.

Meuse. — *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine.* 1865, p. 74.

d)



Quand j'étò chu mo pére
J'èvò quinze ans! (bis)
On m'èbiyé de pì en cap*
Comme in vrâ galant.
Sacrédié youp la la
On m'èbiyé de pì en cap
Comme in vrâ galant.

On m'èchté èn' vest' nuve
Consu' de fil bianc
K'on me pernò po lo deri
Pou in président.

J'èvò èn' bell' culotte
E lè bricotte
Que m' botenò entre les jambes
Evou des botons.

J'èvô en' aut' culotte
Trouaye au cu
Que j'èvò pri è lè potence
Au cu d'in pendu.

J'èvô èn' bell' cravate
De fin can'vas
Que me lié dso lè gamache
Evou in cadenas.

J'èvô èn' bell' perruque
De crin d' cheviau
On m'lo pégnô fête et dimoinche
Evou in ratiau.

J'èvô in bè chèpé
E trô pointu
Que me coutò cinquante-neuf sous,
En écus to nus.**

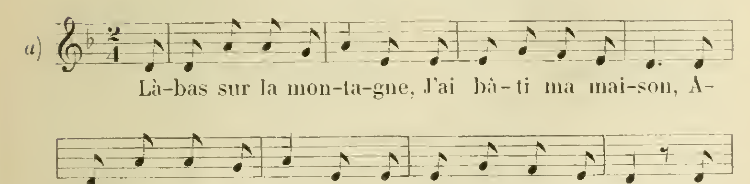
J'èvô do mo gousso
Trobé dous liards ***
Que mo kinkin † m'èvò prôtés
Pou far' lo gaillard.

J'èvô des nûs sabots
Eco des guettes;
On m'envoyé verdiè les vèches††
Eco les gros bùs.

* de pied en cap.
** en écus tout neufs.
*** beaucoup de liards.
† que mon oncle.
†† on m'envoyait garder les vaches.

Chanson de Vaubexy (Vosges). — L. Jouve, *Chansons en patois vosgien*, p. 33.

CLXXV. LE BONHEUR D'ÊTRE GUEUX.





Là-bas sur la montagne
J'ai bâti ma maison
Avec du blanc d'Espagne
Et de petits bâtons.
Je vais mon train
Et sans me mettre en peine
Je vais mon train. (*bis*)

J'ai pour toute vaisselle
Une pauvre gamelle
Et pour couper mon pain
Un p'tit couteau de bois.

Je n'ai pour vêtement
Qu'une seule chemise,
La pluie fait la lessive,
Je la sèche au beau temps.

A l'église où je suis,
Je suis comme un grand roi:
Tout le monde s'éloigne
Et s'écarte de moi.

Quand les poux me demangent
J' les prends avec mes doigts,
Sans que je m' dérange
Je les croque sous mes dents.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

a) CLXXVI. LA CHÈVRE EN JUGEMENT.

Il étoit une chevre
Qui avoit de l'entendement,
Mon enfant,
Qui avoit de l'entendement.

Je l'ai envoyée paître
Au jardin Jean Grand Jean.

Elle a gâté un arbre
Qui valoit cinq cents francs.

Elle y fut assignée
Par quatre-vingts sergents.

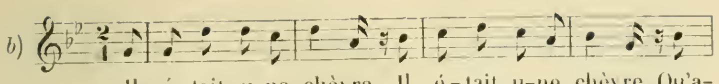
Menée à la Justice
Tout devant le Lieutenant;

Elle fichit ses deux cornes
Dans le cul du Lieutenant.

Le Baillif prit la fuite
Peur d'en avoir autant.

Hélas! quelle méchante bête
Qui fait peur à ces gens!

Chansons gaillardes et serieuses, Middelbourg, 1701 in-12, p. 27.

b) 



Il était une chèvre (*bis*)
Qu' avait d' l'entendement
Mes enfants
Qu' avait d' l'entendement.

Elle faisait la malade
Pour n'pas aller aux champs.

C'était pour aller paître
Les choux à Dom Laurent.

Laurent la fit traduire
Tout droit au Parlement.

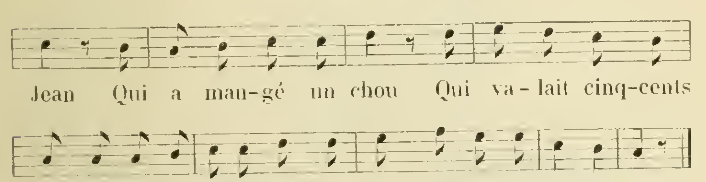
Quand elle fut dans la salle
Elle s'assit sur un banc,

Les cornes sur la tête
Semblable au Président.

Elle fit un pet au Juge
Et trois au Président.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

c) 



C'est la chèvre à Dom Jean,
Mes enfants,
C'est la chèvre à Dom Jean
Qui a mangé un chou
Qui valait cinq cents francs,
Elle a d' l'entendement.
Ma chèvre,
Elle a d' l'entendement.

Et la queue d' une porée
Qu'en valait ben autant.

Ma chèvre fut signifiée
Par quatre-vingts sergents,

De se rendre en personne
Devant le Parlement

Elle retroussa sa queue
Et s'assit sur un banc;

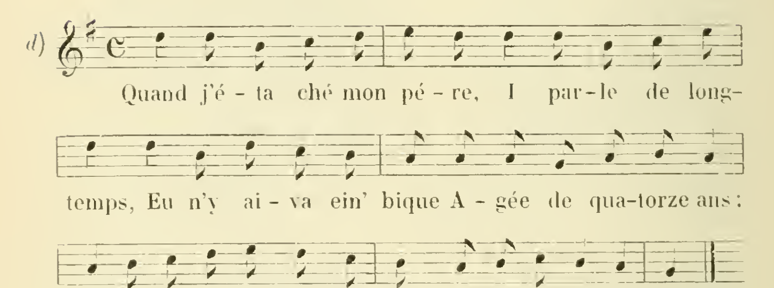
Les cornes sur la tête
Semblable au président.

Elle fit un pet au juge
Et trois au président.

Elle fit cinq cents crottes
Pour payer les sergents.

Messieurs de la justice
Ne furent pas contents.

Chanson du Finistère communiquée par M. E. Guichoux.

d) 

Quand j'éta chez mon père
I parle de long temps
Eu n'y aiva eine bique
Agée de quatorze ans.
Il é l'entendement, mé bique.
Il é l'entendement.

Elle s'en fut aux choux
Aux choux chez Jean Bertrand.
Jean Bertrand qu' éto avare
N' éto pas trop content.

Fit assigner mé bique
Par quatre-vingts sergents.
Mé bique qu' éto fine
So cheutit* su ein banc;

Fit un panier de crottes
Po payer les sergents.
Il é fichu sè cône
Au cu du président.

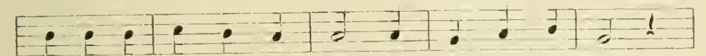
En retirant sè cône
I rèmeune de l'onguent.
K'a po frotter les lèvres
Ai tous les écoutants.

* s'assit.

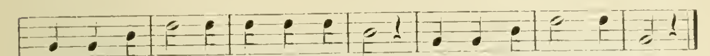
Beaune (Cote d'or). — Chanson communiquée par M. F. Bonnardot.

e) 

Nous a-vions u-ne bi-que A-gée de quatorze ans



El-le s'en fut aux choux Aux choux de Jean Bertrand



Elle a d' l'entendement, ma bi-que Elle a d' l'enten-dement.

Nous avions une bique
Agée de quatorze ans
Elle s'en fut aux choux
Aux choux de Jean Bertrand.
Elle a d' l'entendement, ma bique,
Elle a d' l'entendement.

Jean Bertrand qui la vit
La prend, la flanque dedans,
Et la fit assigner
Par quatre-vingts sergents.

Ma bique qui était fine
Parut au jugement;
Ell' retroussa sa queue
Et s'assit sur un banc.

Elle vous fit un pet
Au nez du président
Et un panier d'crottes
Pour tous les assistants.

Ell' enfonça sa corne
Au cu du président.

Ronde des environs de Sedan (Ardennes) recueillie par M. Nozot. — *Poés. pop. de la France*, Mss., t. VI, f^et 109.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES*

DU TOME II.

A

* Les titres des chansons sont imprimés en petites capitales.
Le premier vers de chaque chanson est imprimé en romain.
Les refrains sont imprimés en italiques.

B

C

D

E

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Y

ERRATA.

Page 30 au milieu de la page supprimez *g*), c'est la continuation de la chanson *f*).

Page 93 au lieu de *g*) lisez *b*).

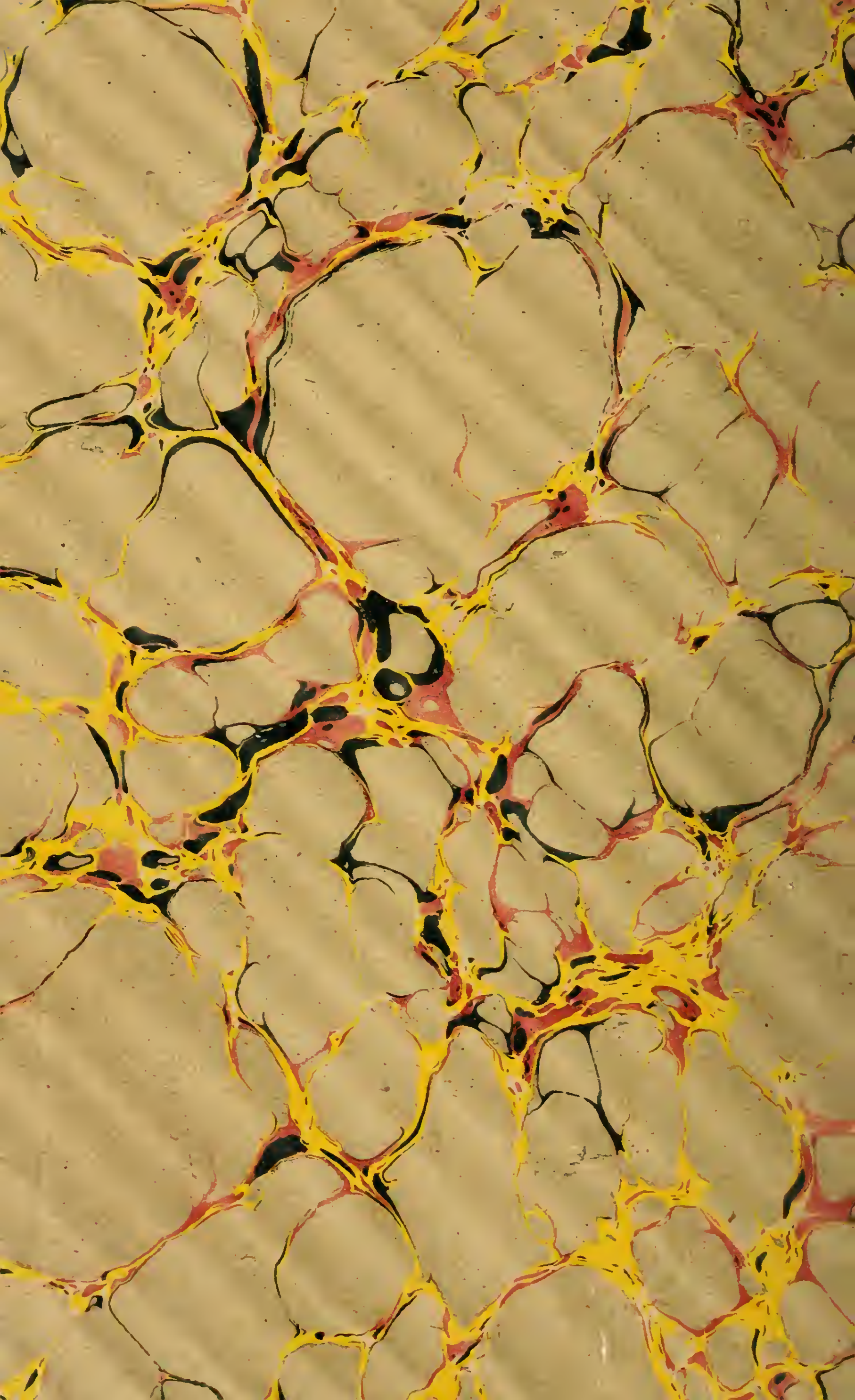
Page 191 c'est par suite d'une erreur que dans le numérotage des chansons le numéro CLVIII a été omis.

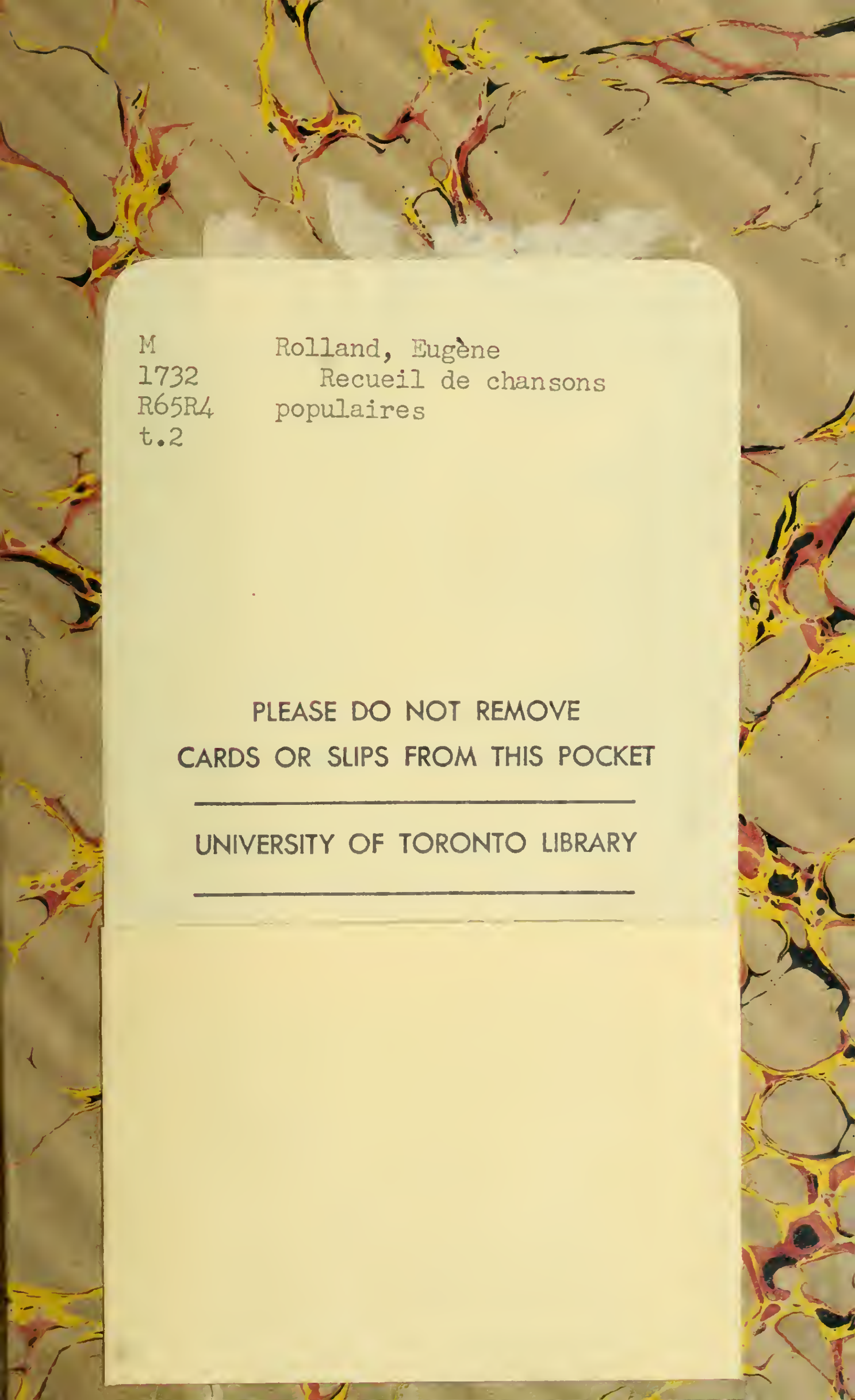
AVIS AU LECTEUR.

Dans la plupart des chansons on a l'habitude de doubler le nombre des couplets en reprenant les deux derniers vers (ou quelquefois le premier vers seulement) du premier couplet et en y ajoutant les deux premiers vers (ou le premier vers) du couplet suivant et ainsi de suite. Nous avons cru devoir supprimer ces répétitions pour ne pas grossir inutilement nos volumes. C'est pour cette même raison que nous ne donnons le refrain qu'une fois, au premier couplet.

Tous les mots constituant le refrain sont imprimés en italiques.

FIN DU TOME II.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 09 11 02 015 5